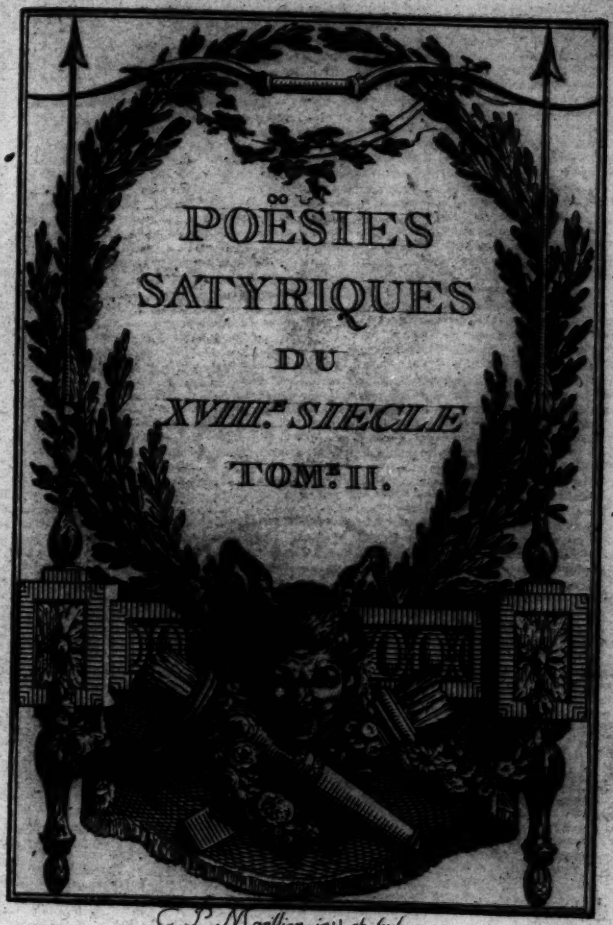

C. P. Marillier inv. et sculp.

BRITISH MUSEUM

POÉSIES SATYRIQUES DU DIX-HUITIÈME SIECLE.

SECONDE PARTIE.

BRITISH MUSEUM

POÉSIES SATYRIQUES
DU DIX-HUITIÈME SIECLE.

NOËL NOUVEAU. 1770.

AIR : *Tous les Bourgeois de Châtres.*

D'UNE mère pucelle,
Parmi nos beaux Eſprits,
L'étonnante nouvelle
Fit grand bruit à Paris :
Conſultant ſa raiſon,
L'un y croit, l'autre en gloſe :
« Meſſieurs, dit d'Aubenton, don, don,
» Pour juger ce fait-là, là, là,
» Touchons au doigt la choſe ».

De cette énigme obſcure
Perçant la profondeur,
Buffon de la Nature,
Soudain connut l'Auteur.
Le céleſte Poupon,
Alors dit à ſa mère :
« Quoi ! pour ce Bourguignon, don, don,
» Au Ciel comme ici-bas, là, là,
» Il n'eſt point de myſtère » !

La France à ce miracle,
Bientôt ne croira plus,
Diſoit d'un ton d'oracle
Monſieur Dortidius :
La révolution
Eſt due à mon génie ;
J'ai pour moi la raiſon, don, don,
Et ſon *nec plus ultrà*, là, là,
Notre Encyclopédie.

Avec ſon Bélisaire,
Marmontel s'approcha ;
Dans les bras de ſa mère,
Le Sauveur ſe cacha.
De ma religion,
Quel ennemi profane,
Dit tout bas le Poupon, don, don !
Ah ! ma foi, c'eſt bien là, là, là,
Le coup de pied de l'âne.

Tenant un Exemplaire
De Warwick à la main,
En reniant Voltaire,
La Harpe entra ſoudain :
De ſa préſomption,
La doſe eſt un peu forte ;
Mais ſon Timoléon, don, don,
Son Guſtave un peu plat, là, là,
Lui fit fermer la porte.

Sifflant en Petit-Maître,
On vit entrer Dorat;
Il tâchoit de paroître,
Et bel-eſprit & fat;
Il amuſa, dit-on,
Et l'enfant & la mère,
Qui rioient de ſon ton, don, don;
Mais ſitôt qu'il parla, là, là,
L'âne ſe mit à braire.

Vers l'auguſte chaumière,
Aux cris de l'animal,
On voit courir le Mierre
Joyeux d'un tel ſignal;
Sa voix à l'uniſſon,
Étourdit l'aſſiſtance:
Infortuné Poupon, don, don,
Quoi! faut-il que déjà, là, là,
Ta Paſſion commence?

Voyant cette affluence,
Le chantre de Manon
Accourt en diligence,
Malgré ſon poil griſon;
Mais au divin Poupon,
Bien loin de rendre hommage,
Il parut mécontent, dit-on,
De n'être arrivé là, là, là,
Que pour voir un viſage.

D'une mine un peu niaiſe,
Mais d'un air renchéri,
S'appuyant ſur Thérèſe,
Entra Rubiconi,
Se plaignant qu'à ſon nom
Un Écrivain profane,
Avoit fait un affront, don, don,
Et feignant pour cela, là, là,
De ne point lorgner l'âne.

Courant à perdre haleine,
Au céleſte hameau,
On vit le grand Sedaine
S'approcher du berceau.
Il parut ſi bouffon,
Quoiqu'il ſe crut un Sage,
Qu'il fallut du Poupon, don, don,
Dès qu'il ſe préſenta, là, là,
Changer tout l'équipage.

Tout au ſortir de table,
Fréron d'un air joyeux,
Accourut dans l'étable;
Il connoiſſoit les lieux.
L'âne, en voyant Fréron,
Fit d'abord la grimace,
Croyant qu'Aliboron, don, don,
N'étoit arrivé là, là, là,
Que pour prendre ſa place.

Dieu ! quelle fourmillière
Accourt de toute part !
Bret, Mathon, la Morlière,
Sautreau, Légier, Suart.
Quoi ! de ce Peuple oiſon,
La France eſt donc la mère !
Que d'amis pour l'ânon, don, don,
Le bœuf qui les vit là, là, là,
Trembla pour ſa litière.

A grands coups d'étrivière,
Pourſuivant ce troupeau,
On vit dans la chaumière
Un vengeur de Boileau.
Quel vacarme fit-on
Au ſeul nom de Satyre !
Quel bruit ! quel carillon ! don, don,
Combien on clabauda ! là, là,
Jeſus ſe prit à rire.

Par un choix politique,
Pour ſon repréſentant,
La troupe Académique
Nomma Simon le Franc.
Il compoſoit, dit-on,
Sa propre Apothéoſe.
Quoi ! notre ami Simon, don, don,
Dit Jeſus un peu bas, là, là,
Croit être quelque choſe !

La bonne Compagnie
Souvent a ſes défauts :
L'enfant, diſoit Marie,
A beſoin de repos.
O prodige ſoudain !
O merveille ineffable !
On vit entrer Saturin & Blin ;
Auſſitôt tout bâilla, là, là,
Tout dormit dans l'étable.

M. P***.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN MINISTRE.

PAR votre humeur le monde eſt gouverné ;
Vos volontés ſont le calme & l'orage ;
Vous vous riez de me voir confiné
Loin de ma Cour, au fond de mon Village.
N'eſt-ce donc rien que d'être tout à ſoi,
D'être ſans ſoin, de vieillir ſans emploi,
D'avoir dompté la crainte & l'eſpérance ?
Ah ! ſi le Ciel, qui me traite ſi bien,
Avoit pitié de vous & de la France,
Votre bonheur ſeroit égal au mien.

VOLTAIRE.

ÉPIGRAMME. 12 *Nov.* 1770.

Qu'est-ce que c'eſt qu'un Journaliſte,
Diſoit une femme d'eſprit !
En eſt-ce un que ce froid Copiſte,
Qui ſur un ton peſant & triſte
Va dénigrant tout bon écrit,
Et ſe rend le Panégyriſte,
Des Auteurs dont le Public rit ?
— Oui, c'en eſt un ; je vous aſſure,
Un des bons, des plus en crédit.
— Ah ! j'entends. — En Littérature,
Il eſt, ce que dans la Nature
Eſt un ver odieux, qui vit,
En ſe roulant ſur la verdure
D'un bel oranger qu'il flétrit,
Et qui ſouille avec ſon ordure,
La feuille dont il ſe nourrit.

M. Linguet.

ÉPIGRAMME. 1770.

Pour vingt baiſers ſans chaleur, ſans yvreſſe,
Prendre un louis ! y penſe-tu ?
Eh ! mon ami, pour un écu,
J'en aurai cent de ta Maitreſſe.

M. Guichard.

ÉPIGRAMME

SUR LES BAISERS DE DORAT.

1770.

UN louis les Baiſers ? — Oui, Monſieur, c'eſt le prix.
— Mon cher, le prix eſt fou ; tu peux garder ton Livre.
— Je ne le garde pas & le vends un louis.
— De cette Muſe-là le Public eſt donc yvre ;
Au moins ſes Vers ſont chers. — Eh ! regardez donc bien,
Examinez, Monſieur, le papier, les images,
Les grouppes, les feſtons qui décorent les pages,
Et vous verrez, Monſieur, qu'on a les Vers pour rien.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN PRÉDICATEUR.

CE célèbre Abbé Turlupin,
Auroit mieux fait, dit un critique,
De prendre un habit d'Arlequin,
Qu'un perſonnage Evangélique.
Point du tout, reprit un Abbé,
Il auroit fait une ſottiſe ;
Au Théâtre on l'auroit ſifflé,
On ne ſiffle point à l'Égliſe.

ÉPITRE DE BOILEAU, A M. DE VOLTAIRE.

1772.

Exoriare aliquis noſtris ex oſſibus ultor. Virg. Æn. lib. IV.

VOLTAIRE, Auteur brillant, léger, frivole & vain,
Zoïle de Corneille, & flatteur de S** (1),
Qui, ſans ceſſe affectant de blâmer la Satyre,
As vaincu l'Arétin, maître en l'art de médire:
A quoi bon, d'un eſprit ſi foible à ſon déclin,
Sur un ton familier, moins plaiſant que malin,
En des Vers dépourvus de cadence & de nombre,
Venir apoſtropher & gourmander mon ombre?

Es-tu donc de complot avec ces beaux Eſprits,
Qui vont, contre mes Vers, déclamant dans Paris,
Du talent poëtique oſent m'ôter la gloire;
Dans le Louvre ſurpris inſultent ma mémoire:
Par un retour ſur eux, tendres pour leur prochain,
De Pradon, contre moi, prennent la cauſe en main;
Et, comptant mes bons mots au rang des plus grands crimes,

(1) *M. D. V. a, quelque part, comparé Spartacus aux meilleures Pièces de Corneille.*

De mes assassinats déplorent les victimes;
Tous prêts à me damner, s'ils pouvoient croire en Dieu.

Mais on les voit, pour toi transportés d'un beau feu,
Accueillir, tous les mois, tes Satyres nouvelles,
Comme à des jeux d'esprits sourire à tes Libelles,
Et d'aise se pâmer, lorsque, du même ton,
Tu viens à bafouer Jesus-Christ ou F**.

Quoi! sans aucun remord de tes écarts cyniques,
C'est toi qui veux flétrir mes lauriers satyriques?
Eh bien donc! raisonnons. Car toujours badiner,
Turlupiner, railler, sans jamais raisonner,
C'est imiter le singe, & payer en gambade.
Enfin, sans la raison, tout bon mot devient fade:
Voyons qui de nous deux, par une sage loi,
A fait de la Satyre un plus utile emploi.

A l'école du goût formé, dès ma jeunesse,
Sous les Maîtres fameux de Rome & de la Grèce,
Amoureux de la gloire & de la vérité,
Mon esprit ne pût voir, sans être révolté,
Sous l'air du bel-esptit, la sottise hardie,
Triomphant du mérite, & par-tout applaudie.
J'en devins l'ennemi. Quoique jeune, inconnu,
Et, contre le torrent, de moi seul soutenu,
Plein de courage, armé d'une savante audace,
J'attaque Chapelain maître alors du Parnasse.

De l'hôtel Rambouillet, l'Oracle & le Héros,
Cotin du mauvais goût aſſemble les bureaux :
Le ſifflet à la main, je le pourſuis ſans ceſſe.
Le Bouffon démaſqué par moi vit ſa baſſeſſe ;
Et, non moins ennemi d'un ſtyle trop hautain,
De ſa fauſſe grandeur je fis tomber Lucain.
Des ſuccès de Pradon je fis rougir la Scène :
Je dégoûtai Quinaut d'affadir Melpomène ;
Et ſes Vers doucereux, à l'Opéra vantés,
Ne pouvant être lus, du moins furent chantés.
Pour mes Maîtres enfin, ma voix criant vengeance,
Terraſſa de Perrault l'orgueilleuſe ignorance,
Rejettant ſur lui-même, avec plus d'équité,
L'affront dont il ſouilloit la docte antiquité.
De tout méchant Auteur intraitable adverſaire,
Mais auſſi du génie admirateur ſincère,
Jamais, de mes rivaux baſſement envieux,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.
Aux cabales jamais je ne prêtai l'oreille,
Et, de Racine épris, j'applaudis à Corneille.
Pour les talens divers, plein d'un reſpect égal,
J'admirois, à la fois, & Molière & Paſcal.
Dès qu'un aſtre brillant ſe levoit, dans notre âge,
En éclairant mes yeux, il obtint mon hommage.

Si des ſots en faveur ma Muſe ſe moquant
Parſemoit ſes écrits du ſel le plus piquant ;
Pour vaincre des eſprits l'entêtement crédule,

Le vrai pénètre mieux aidé du ridicule (1).
Aux dépens de mes ſots, les Lecteurs amuſés
Pardonnoient, en riant, d'être déſabuſés.
Au naïf enjoûment je bornai la Satyre.

M'a-t-on vu, tranſporté de la rage de nuire,
De la haîne empruntant le coupable pinceau,
Des mœurs de l'Écrivain faire un affreux tableau?
Ma plume, ramaſſant l'infamie & l'ordure,
A-t-elle fait, ſur lui, couler la ſale injure?
Du Poéte ennuyeux cenſurant le travers,
J'épargnai ſon honneur, & je ſifflai ſes Vers.

Ma Muſe, dans ſes jeux, retenue & ſévère,
Sçut révérer toujours ce qu'il faut qu'on révère;
Loin d'aller, par des traits d'infernale gaîté,
Faire, aux dépens de Dieu, rire l'impiété,
Mes rimes n'ont jamais alarmé l'innocence:
J'aimai la liberté; j'abhorrai la licence.
Malin dans mes écrits, doux, ſimple dans mes mœurs,
Par l'amour ſeul du vrai, fatal aux ſots Rimeurs,
Du mauvais goût, ſur eux, je me faiſois juſtice;
Et peut-être, par-là, mon utile malice
Soutint le goût naiſſant, & le fit triompher

(1) . . . . . *Ridiculum acri*
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque ſecat res.
HORAT. Sat. X. lib. I.

Des barbares Rimeurs tout prêts à l'étouffer.
Mon ſiècle a recueilli les fruits de ma Satyre.

Mais toi, que, dans ce champ, la jalouſie attire,
Qui voudrois des Beaux-Arts voir les derniers débris,
Et toi ſeul y règner avec tes ſeuls écrits,
Ta folle ambition, ta vaine ſuffiſance,
Contre les vrais talens arma ta médiſance.
De tout mérite obſcur protecteur déclaré,
Le ſot qui t'admira, par toi fut admiré.
Eſt-il ſi bas flatteur, pourvu qu'au haut du Pinde,
Au-deſſus d'Apollon, en triomphe il te guinde,
Qui, lui-même, à ſon tour, dans tes rimes flatté,
Ne reçoive un brevet pour l'immortalité?

Saint L** qui, pour toi, dégrade les Corneilles,
Te voit prôner ſes Vers comme autant de merveilles.
Ce triſte Auteur pourtant, dans ſes triſtes Saiſons,
Nous fait tranſir de froid, même aux jours des moiſſons;
Et contre la critique armé d'étrange ſorte,
Pour défendre ſes Vers, il obtiendra main-forte.

La H**, à te louer non moins ingénieux,
Appellant ton Oreſte un chef-d'œuvre des Cieux,
Se promet bien, dans peu, d'être ton légataire.
On te voit à Mentor préférer Béliſaire;
Car toujours M***, d'un goût ſublime & ſain,
A préfére Voltaire à tout, même à Lucain.

Par toi, le mauvais goût voit ſa ſecte affermie,
Menaçant d'envahir toute l'Académie.
Tu laiſſes d'A*** raiſonnant de travers,
Aux loix de ſon compas ſoumettre l'art des Vers,
Et T**, tout bouffi de ſon ſtyle hydropique,
Sonner en fanfaron de la trompette épique.
Béverley, ſur la ſcène, entaſſant les horreurs,
Vient, ſans crainte, hurler ſes bourgeoiſes fureurs.
D*** peut, en paix, dans ſa ſombre folie,
D'un maſque larmoyant défigurer Thalie.
Un autre à Melpomène impoſe un nouveau ton,
Et fait parler Euſtache, au lieu d'Agamemnon.
Tous, ſans rien redouter de ta plaiſanterie,
Peuvent du goût François hâter la barbarie :
On te verra, pour eux, quoique à médire enclin,
Complaiſant & diſcret, applaudir même à Blin.
On te verra brûler ton encens pour Delille,
Dont le Vers ſec & froid vient nous montrer Virgile,
De tout ſon or antique, avec ſoin dépouillé,
Et de clinquant François galamment habillé.

Quiconque eſt ſans génie, eſt ſûr de ton ſuffrage;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage !
Il n'éblouira pas tes yeux impunément.

Avec quelle furie, & quel acharnement,
Tu voulois déchirer la couronne ſuperbe,
Que l'illuſtre Rouſſeau partage avec Malherbe !

Par combien de noirceurs, tes Vers calomnieux
Se flattoient d'étouffer un nom trop glorieux !
Et même, en ſon tombeau, ſur ſa cendre immortelle,
Chaque jour, tu vomis ta rage criminelle :
Comme ſi tes fureurs, qui ne reſpectent rien,
Pouvoient déshonorer d'autre nom que le tien !
Des morts les plus fameux tu vas ſouiller la gloire.
Sous couleur d'illuſtrer Corneille & ſa mémoire,
Tu viens, loueur perfide, & Scudéri nouveau (1),
Gloſer malignement ſur l'endroit le plus beau ;
Le dégrader par-tout de ſa hauteur divine ;
Ravaler, à deſſein, le rival de Racine ;
Prêt à mettre à tes pieds Racine & ſon rival.
Rien ne te fut ſacré. Bourdaloue & Paſcal,
Boſſuet, Fénélon, la Fontaine & moi-même ;
(Car la poſtérité, notre arbitre ſuprême,
M'accorde ici le droit de me nommer comme eux.)
Tous méritoient ta haîne ; ils étoient trop fameux :
Et ta préſomption téméraire, inſenſée,
Croyoit voir, par toi ſeul, leur grandeur éclipſée.

Toutefois, d'une main, frappant ces Immortels,
De l'autre, pour Perrault, tu dreſſois des Autels.
Sur Quinaut, diſſipant l'erreur qui nous abuſe,

(1) *Scudéri fit, comme on ſait, des remarques ſur le Cid, pour le dénigrer. M. D. V. en a fait, comme on ſait, ſur toutes les Pièces de Corneille, pour les dénigrer.*

Tu relevois ſa molle & languiſſante Muſe ;
Et ce Temple, qu'un jour ton goût avoit conſtruit,
Vit inſtaller Lamotte, & Malherbe éconduit (1).
Du mérite éminent détracteur & faux juge,
La médiocrité trouve en toi ſon refuge.

Dans ce nombre effrayant d'Auteurs, dont les écrits
Menacent, chaque jour, de noyer tout Paris,
Et vont, par des torrens de faux goût, d'ignorance,
Dans une nuit barbare enſevelir la France,
A qui de ta Satyre as-tu lancé les traits ?

A ceux qui, du bon ſens vengeant les intérêts,
Tâchoient de rappeller ſur leurs traces fidelles,
Le vrai goût délaiſſé pour de honteux modèles,
Et de qui le génie, encor ferme aujourd'hui,
Aux Beaux-Arts chancelans prête un dernier appui ;
Au mâle Crébillon, ton rival, & peut-être,
Malgré tous ſes défauts, ton vainqueur & ton maître :
A cet eſprit profond & brillant à la fois,

(1) *Dans le Temple du Goût, qu'aucuns ont nommé le Temple du mauvais Goût, on ne rencontre point Malherbe, le Reſtaurateur de la Poéſie Françoiſe ; mais en ſa place, on voit Lamotte, auſſi décrié maintenant par les gens de goût, qu'il avoit été prôné & exalté, durant ſa vie, par les ennemis du grand Rouſſeau*

Peintre aimable de Gnide (1), & l'Oracle des loix :
Au ſublime Buffon ; au vertueux Racine (2),
Rare & digne ſoutien d'une illuſtre origine :
Au Poëte élégant, qui, ſur la ſcène en pleurs,
Fit gémir de Didon l'amour & les douleurs :
A ce Chantre léger (3), dont les ſons, pleins de graces,
Ont d'un oiſeau cauſeur illuſtré les diſgraces.

Si tes Vers, plus remplis de haîne que de ſel,
Sur l'enjoué Piron n'ont point jetté leur fiel,
Tu craignois l'Épigramme à le ſervir ſi prompte,
Qui peut rimer encor vingt bons mots ſur ton compte.
De tous ceux, dont la gloire irrite ton courroux,
Et fait darder contre eux ton aiguillon jaloux,
L'éloquent Genevois (4), de ta dent acharnée,
A le plus reſſenti l'atteinte empoiſonnée :
Car ton eſprit, ſans frein dans ſes jeux médiſans,
Ne ſait point ſe borner aux traits fins & plaiſans
D'un bon mot qui nous pique & jamais ne déchire,
Fait naître ſur la bouche un innocent ſourire,
Et d'un front ſourcilleux déſarme la rigueur.

(1) *M. de Monteſquieu.*

(2) *M. Racine, le fils, Auteur du Poëme de la Religion, Poëme rempli des plus beaux morceaux de Poéſie qu'on ait faits dans notre ſiecle.*

(3) *M. Greſſet.*

(4) *Voyez la Guerre de Genève.*

Tes traits veulent porter la plaie au fond du cœur.
Ta Satyre, livrée à l'aveugle licence,
Dans le ſecret des mœurs, fouille avec impudence
Et vient en étaler un tableau diffamant.
Le vrai, comme le faux, te plaît également.
Tu fais arme de tout. L'infâme calomnie
Te ſouffle ſon poiſon, & devient ton génie;
Et ta plume, féconde en menſonges groſſiers,
Noircit, de ſa fureur, des volumes entiers.
L'honneur, la probité, les vertus les plus pures
Ne ſont point à l'abri de tes lâches morſures.
A ces indignités ton Vers eſt aſſorti.
Souvent ton Apollon, en Vadé traveſti (1),
Va, dans les carrefours, ſous les treteaux des Halles,
Ramaſſer un vil tas d'injures triviales,
De ſales quolibets, & de plates horreurs,
Que vomit la canaille en ſes baſſes fureurs.

Mais c'étoit peu pour toi, jouet de ta démence,
D'outrager le bon ſens, les mœurs & la décence,
Des talens, dont toi-même, en ſecret, tu fais cas;
De révolter le goût des eſprits délicats;
De laiſſer, pour flétrir à jamais ta mémoire,
De tes débats honteux la ſcandaleuſe hiſtoire;

(1) *Voyez ces Recueils de facéties bouffonnes, & non plaiſantes, de M. D. V. ſous le nom de Guillaume Vadé, de Jerôme Carré, &c.*

Il te falloit encor, Guoguenard criminel,
De tes affreux bons mots faire frémir le Ciel;
Oppoſer follement, & railleur ridicule,
A la raiſon de Dieu, ta raiſon incrédule;
Dans les jeunes eſprits ſemer l'impiété,
Et du nom d'eſprit fort nourrir ta vanité.
Eſprit foible en effet! Eh! que veut ta folie?
Briſer le nœud ſacré dont Dieu même nous lie,
Oter au Peuple un frein qui le puiſſe régler,
Au Sage, un doux eſpoir qui le doit conſoler,
Et, détournant nos yeux d'une heureuſe lumière,
Nous plonger, par orgueil, dans une nuit entière.

Quiconque, ſe ſauvant de la contagion,
Oſe ne point rougir de la Religion,
Et repouſſer les traits de ton audace impie,
Deviendra le martyr de ta Philoſophie.
Son eſprit, ſes vertus, ſon mérite n'eſt rien:
C'eſt un ſot (1), à tes yeux, ſi-tôt qu'il eſt Chrétien.
Tu vas, pour l'accabler de fades railleries,
Épuiſer tout le ſac de tes bouffonneries;
Ameuter, contre lui, ce furieux troupeau,

(1) *Comme il auroit été trop dur d'appeller le ſublime Boſſuet, un ſot, M. D. V. a pris le parti de le faire paſſer pour un Hypocrite, qui ne croyoit pas un mot de cette Religion qu'il a prêchée & défendue avec tant de force & d'éloquence.*

Que l'irréligion range ſous ton drapeau,
Et qui, dès que ſon chef lui déſigne ſa proie,
Au même inſtant, contre elle, inceſſamment aboie.

Mais un eſprit vulgaire, en ta ſecte aggrégé,
Par toi, ſe voit ſoudain en grand homme érigé.
Des noms les plus pompeux ta Muſe l'apoſtrophe.
O l'eſprit lumineux ! le divin Philoſophe !
Et ta voix, entonnant ſa louange en grands Vers,
En fera retentir l'Écho de tes Déſerts (1).

Non point qu'en ſa faveur l'amitié t'en impoſe :
Mais il connoît l'intrigue, il ſervira ta cauſe ;
Aux femmes, aux enfans, de maiſon en maiſon,
Il fait de tes écrits avaler le poiſon ;
Il voit ſa miſſion en cent lieux applaudie,
Et convertit les cœurs à l'Encyclopédie.

« Tout beau ! (me diras-tu) va, ce ſeroit en vain
» Que tu voudrois railler de ce Livre divin.
» Jamais ton ſiècle entier, ſi peu philoſophique,
» N'eût fait au genre-humain ce préſent magnifique,
» Chef-d'œuvre, où ſont unis, avec un art parfait,
» Goût, génie & raiſon, rangés par alphabet.

(1) *Ces Vers ſont alluſion à ceux-ci d'une Épître de M. D. V.*

Les Échos des rochers qui ceignent ce Déſert,
Répétent après moi le nom de d'Alembert.

» C'eſt-là le grand dépôt de lumière profonde,
» Dont la Philoſophie éclaire enfin le monde.
» Que les yeux ſont ouverts, & les eſprits changés !
» De vices & d'erreurs que nos cœurs ſont purgés !
» Formé par notre exemple, inſtruit par nos maximes,
» Que notre ſiècle eſt grand ! Que de vertus ſublimes !
» Comme on voit triompher la ſageſſe & les mœurs !
» Comme l'humanité rapproche tous les cœurs !
» De noble ſentimens que notre ame eſt nourrie !
» Et combien nous aimons l'honneur & la Patrie !
» Mais qu'importe, après tout, qu'on ait des mœurs ou non ?
» J'ai fait croître ma ſecte à l'ombre de mon nom;
» Partout germe le grain de la Philoſophie;
» Sous les glaçons du Nord, il pouſſe & fructifie;
» Peuples & Potentats, tout eſt à nos genoux;
» Chacun ne voit, n'entend, ne jure que par nous.
» Je vois, je vois qu'enfin tout prend une autre face;
» Toute religion à notre voix s'efface;
» Il faut (& D*** déjà me le promet)
» Qu'on ne diſtingue plus Jeſus de Mahomet;
» J'éteindrai des enfers les flammes effroyables;
» S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les Diables (1);

(1) *Ceci eſt une parodie de ces Vers de l'Épître de M. D. V. à Boileau.*

Tandis que j'ai vécu, l'on m'a vu hautement
Aux Badauts effarés dire mon ſentiment.
Je le veux dire encor dans les Royaumes ſombres;
S'ils ont des préjugés, j'en guérirai les ombres.

» Tout homme n'aura plus que ſa raiſon pour loi ;
» Pour former ſa raiſon, on n'aura plus que moi.
» J'ai déjà des Martyrs (1), ainſi que des Apôtres ;
» Sur les Autels détruits on bâtira les nôtres ;
» Je veux, au lieu de Dieu, régner dans les eſprits,
» Et que, pour Évangile (2), on n'ait que mes Écrits ».

Que dire, à cet excès d'affreuſe extravagance,
O Voltaire ! ... Et c'eſt toi qui, gonflé d'arrogance,
D'une honnête Satyre oſeras me blâmer,
Et, jaloux de mon nom, croiras le diffamer !
Mais veux-tu qu'un moment, diſſipant la fumée
Dont l'encens des flatteurs groſſit ta renommée,
Au miroir éternel que tient la vérité,
Je découvre ton ſort dans la poſtérité.

Si l'ardeur de briller en tout genre d'écrire,
La licence à penſer, l'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer ſans approfondir rien,
Et de faire beaucoup au lieu de faire bien,

(1) *On ſait la malheureuſe aventure des jeunes gens d'Abbeville.*

A la fin, tous ces jeux, que l'Athéïſme éleve,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Grève.

(2) *Un homme d'eſprit, voyant la rage & l'animoſité avec laquelle M. D. V. parloit de la Religion, lui dit :* Il faut bien, M. D. V., qu'il y ait quelque choſe de perſonnel entre Jeſus-Chriſt & vous.

La

La fureur d'étaler de l'eſprit ſans meſure,
De cacher ſous le fard les traits de la nature,
De ſacrifier tout à de vains ornemens,
Qui ſemblent mendier les applaudiſſemens,
En un mot, ſi l'eſprit, avec toute ſa ſuite,
L'Antithèſe ſur-tout, ſa vive favorite,
Le clinquant merveilleux pour éblouir les ſots,
Et le fatras pompeux monté ſur les grands mots,
Pouvoit, dans l'avenir, conſerver tout ſon luſtre,
Tu devrois y briller au rang le plus illuſtre:
Mais l'eſprit s'uſe enfin ſous la lime du tems;
Le ſeul génie a droit à des ſuccès conſtans.
L'avenir, éclairé dans ſes libres ſuffrages,
Ne les meſure point au nombre des ouvrages,
Et garde le laurier qu'aux Auteurs il promet,
Non pour le plus fécond, mais pour le plus parfait.

Toi, Voltaire, entaſſant volume ſur volume,
Jamais rien d'achevé n'eſt ſorti de ta plume.
Voit-on dans tes écrits, à la hâte jettés,
Ces traits profondément conçus & médités,
Où l'eſprit, arrêté par un charme fidèle,
Découvre, chaque jour, quelque beauté nouvelle,
Et qui, de la nature, en tout tems avoués,
Chez nos derniers neveux ſeront encor loués?
Tes Ouvrages ſon faits pour ton ſiecle frivole.
Tes défauts complaiſans t'en ont rendu l'idole;
Mais qui veut trop complaire à la frivolité,

Arrive rarement à l'immortalité.
Que dis-je ? tes défauts, couverts de quelque grâce,
Du faux goût, à ton siècle, ont fait perdre la trace :
Des plats imitateurs, le servile troupeau
En foule, se jettant dans ce chemin nouveau,
Embrasse tes erreurs qui, sous leurs mains pesantes,
Perdent ce fard brillant, ces couleurs séduisantes,
Dont ton pinceau léger sait masquer leur laideur.
Chacun, dans tes travers, te suit avec ardeur ;
C'est de toi que l'on prit la facile méthode
De bannir, sans façon, toute règle incommode,
De se faire, à son gré, soi-même un nouvel art,
D'avoir, loin du bon sens, chacun son genre à part,
D'imaginer sans cesse une sottise rare,
Et, pour se distinguer, tâcher d'être bizarre.
Sous ta plume, changeant de nature & de ton,
Chaque genre n'a plus rien à soi que son nom.
Grace à tes soins, la noble & simple Tragédie
Devient une incroyable & vaine Rapsodie
D'incidens merveilleux sans raison amenés
Et de lambeaux sans suite & sans ordre enchaînés.
Chez toi, la Comédie est un monstre grotesque,
Ici triste & pleureur, là bouffon & burlesque,
L'Épopée, une histoire, un récit d'actions,
Et l'histoire, un tissu de vaines fictions.

Pourvu qu'un trait saillant, à chaque instant, pétille,
Que d'éclairs imprévus le style éclate & brille,

Qu'importe de choquer & bon ſens & raiſon!
On amuſe la foule, il ſuffit; tout eſt bon.

Voltaire, c'eſt ainſi que tes beautés fragiles
De ton ſiècle ébloui charment les yeux débiles;
Et que, du vrai talent méconnoiſſant le prix,
On rabaiſſe à tes pieds de ſublimes eſprits:
Mais crains que, pour venger leur gloire combattue,
L'avenir, à ſon tour, ne briſe ta ſtatue.
Crains ſur-tout, qu'à la fin, au Parnaſſe François (1),
Chacun te demandant compte de tes ſuccès,
Ne ſe trouve en lambeaux, par-tout, dans tes Ouvrages;
Et que, tous ces oiſeaux reprenant leurs plumages,
De furtives couleurs le corbeau dépouillé,
Ne ſoit des Spectateurs ſifflé, moqué, raillé.

Adieu: car auſſi-bien je vois, à ce langage,
Dans tes yeux pétillans étinceler la rage:
Apprends à reſpecter tes Maîtres au tombeau,
Et que, tout mort qu'il eſt, il faut craindre Boileau.

M. CLÉMENT.

(1) *Quid mihi Celſus agit? monitus, multùmque monendus,*
Privatas ut quærat opes, & tangere vitet
Scripta Palatinus quæcumque recepit Apollo;
Ne, ſi fortè ſuas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat cornicula riſum
Furtivis nudata coloribus. (HORAT. Epiſt. III. lib. I.)

ÉNIGME.

A la Ville, ainſi qu'en Province,
Je ſuis ſur un bon pied, mais ſur un pied fort mince,
Robuſte cependant & même fait au tour;
Mobile ſans changer de place,
Je ſers en faiſant volte-face,
Et la Robe, & l'Épée, & l'Égliſe, & la Cour.
Mon nom devient plus commun chaque jour;
Chaque jour il ſe multiplie
En Sorbonne, à l'Académie,
Dans le Conſeil des Rois & dans le Parlement:
Par tout ce qui s'y fait, on le voit clairement.
Embarraſſé de tant de rôles,
Ami Lecteur, tu me cherches bien loin,
Quand tu pourrois peut-être & ſans beaucoup de ſoin
Me rencontrer ſur tes épaules.

VOLTAIRE.

SUR LES VERS DE VOLTAIRE

A SON VAISSEAU.

SI j'avois un Vaiſſeau que fut nommé Voltaire,
Sous cet auſpice heureux, j'en ferois un Corſaire.

SATYRE CONTRE LE FAUX GOÛT.

1772.

DApollon, pour jamais, le Temple eſt-il ſouillé ?
Voulant trop ſe polir, notre âge s'eſt rouillé ;
Du grand, du beau, du noble il a perdu les traces.
Plus de jeux, plus de ris : des larmes, des grimaces.
A ſa façon, chacun broche un Code nouveau,
En pleine Académie on dégrade Boileau,
Et la médaille d'or eſt le prix de l'inſulte.
Sur le Pinde on s'accroche, on s'y preſſe en tumulte ;
Du ſordide intérêt on ſuit l'appât groſſier :
Qu'attendre de ce ſiècle ? On a traduit Mercier (1).
Vers ſon Libraire il marche, il s'enfle, il ſe rengorge :
Tremblons ! un Drame encor en ſon cerveau ſe forge ;
Le ſanglant frontiſpice eſt déja deſſiné.
La Proſe va bon train, ſon cours n'eſt pas borné.

De-là, ces longs Romans, ces Nouvelles Angloiſes,
Angloiſes, tant & plus, & preſque point Françoiſes,

(1) *Infatigable faiſeur de Drames ; il y en a un, dit-on, de traduit en Italien : tous ces Drames s'impriment à la barbe du grand Corneille, qui eſt l'enſeigne du Libraire.*

Ces séduisantes Nuits, où la mort & le Deuil
Nous promènent sans fin de cercueil en cercueil.
Le noir, l'affreux Young, de plus d'une coquette,
Partage, tour-à-tour, l'alcove & la toilette;
Par-tout on en raisonne, & le raisonnement
A, de la table même, exilé l'enjoûment.

Oh! comme le troupeau s'agite, s'évertue!
Faites, Monsieur Pigal, une belle Statue!
— Pour qui? — Pour le Grand-Homme, il la mérite bien;
Nous nous cottiserons, nous n'épargnerons rien.
— Le Grand-Homme! qui donc? — L'universel Voltaire!
Enfin, c'est notre Chef! — Dites, votre Corsaire;
S'il ne détruit, il pille, & vous suivez ses loix!
Et vous ne dressez tous l'oreille qu'à sa voix!
Le fiel, dont il abonde, infecte ses volumes;
D'envie & de fureur il émousse ses plumes:
Il n'importe à quel prix, pourvu qu'il soit vainqueur;
Du talent, toutefois, le foyer, c'est le cœur.
Il eût, en un seul genre, été parfait peut-être:
Il les embrassa tous, & ce n'est plus un Maître.
L'aveugle fourmilière, aux pieds de l'arbrisseau,
Croit avoir, dans un chêne, assuré son berceau.
— Voltaire un arbrisseau? Quel attentat horrible?
Où fuir? Où me cacher? Que de traits! On m'en crible!
Je reste, je me montre, & soutiens les assauts:
Je combats pour le vrai, dût triompher le faux.
Prenez donc le parti, Défenseurs intrépides,

De ſon Dépoſitaire, & de ſes Pélopides.
Sauvez ſes fruits brillans, mais ſans maturité,
Du foudroyant rebut de la poſtérité !
Oſez, auprès de Phèdre, oſez mettre Mérope,
Nanine ou l'Ecoſſoiſe auprès du Miſantrope !
Voltaire eſt votre Oracle en Proſe, comme en Vers :
Qu'il domine ſur vous, & non ſur l'Univers.

Copiſte du Copiſte, ô toi ! ſon vil eſclave,
Qui le ſers ſans l'aimer, tombe avec ton Guſtave !
Warwick te fit, la Harpe, un autre Phaëton :
Mais il ne falloit pas riſquer Timoléon ;
L'orgueil peut-il encor réhauſſer ta figure ?
Tombe avec ton Curé (1) ! Tombe avec ton Mercure (2) !
Et pour n'omettre enfin aucun de tes écrits,
Tombe avec tes Céſars (3) ! Tombe avec tous tes Prix (4) !

On voudroit de ſon trône arracher notre Horace (5) ;
Tranquile, inébranlable, il conſerve ſa place ;
Sa couronne eſt entière, on n'y ſauroit toucher.
Tel, au ſein de la mer, réſiſte le rocher !

(1) *Le Curé de Mélanie.*
(2) *Le Mercure de France qu'il dirige.*
(3) *La Traduction de Suétone.*
(4) *Celui qui n'a jamais concouru pour les Prix de l'Académie Françoiſe, peut dire cela, ſans être taxé de jalouſie.*
(5) *J. B. Rouſſeau.*

Plus d'un flot mugiſſant, roule, écume, le brave :
Au lieu de le ſalir, l'onde en courroux le lave.

Parmi ces Conquérans, prêts à tout ravager,
Piron ! Piron s'éleve ! il ſemble un étranger ;
Il pourroit les abattre avec l'arme d'Hercule :
Il aiguiſe contr'eux celle du ridicule.

En vain la Vérité s'annonce par ta voix,
Moraliſte ſenſible, éloquent Genevois !
Sous le bruit des ſifflets, il faut que tu périſſes ;
De quoi t'occupes-tu ? d'enfans & de nourrices (1).
Mère, jeune & charmante, ira-t-elle allaiter ?
Ce ſeroit ſe vieillir, ce ſeroit ſe gâter.
Ton ame à ſes vertus eſt conſtamment fidelle ;
La Fortune te cherche, & tu t'éloignes d'elle ;
On ne te nomme point qu'on n'entende crier :
Singulier ! & l'Echo répète : Singulier !
C'eſt l'être, que de prendre un vol auſſi ſublime !
Retombe dans la foule, & tu ſeras ſans crime.
De quiconque s'en tire, on fronde les ſuccès ;
Des Belles & des Grands deſirez-vous l'accès ?
Adoptez le jargon de la Métaphyſique ;
Au loin, germe & s'étend le grain philoſophique ;
A la Ville, à la Cour, tout régente aujourd'hui :
Le lourd Enſeignement ſe traîne avec l'Ennui.

(1) *Voyez Émile.*

Quel eſt ce Fénélon ? un Écrivain vulgaire ;
Il a fait Télémaque : a-t-il fait Béliſaire ?

Un Rhéteur, un Pédant qui les ſurpaſſe tous,
Brûle, en l'honneur du ſexe, un parfum aigre-doux.
Quel ſoin pour arrondir une commune phraſe !
Il differte, analyſe, & juge avec emphaſe ;
Sous ſes arides doigts, la roſe ſe flétrit ;
Du Collége, au Lycée, il apporte l'eſprit,
Imagine ravir la palme à la Bruyère,
Et, la férule en main, dicte un Thême à Molière.

On rabaiſſe Corneille ; on détruit Crébillon :
Vîte, à cet enragé des chaînes, un bâillon !
Mânes, que ſans pudeur il attaque à ſon aiſe,
Montrez-vous, qu'il ſe cache, & parlez, qu'il ſe taiſe !

A force de poumons, un Siége (1) eſt animé ;
Mais trop-tôt, c'eſt dommage, il parut imprimé :
Il fut joué *gratis*, & la vive canaille
Pour ſon Roi, ſe rangeoit en ordre de bataille.
A l'égal de Paris, Calais eſt tranſporté,
Calais, du digne Auteur, qui l'a ſi bien fêté,
Commande le Portrait, & cherche, en ſon yvreſſe,
Un Marbre, plus poli, mais moins dur que ſa Pièce (2).

(1) *Le Siége de Calais. Les Comédiens, dans cette ſoi-diſante Tragédie, avoient l'air d'autant d'énergumènes.*

(2) *Le Buſte en marbre de M. de Belloi eſt dans l'Hôtel de Ville de Calais.*

De Gaſton, de Vergi, ce Siége précurſeur
Voit Pierre le Cruel trépaſſer en douceur.
— L'Anthithèſe me gagne. — Eh quoi ! ni paix, ni trêve !
Du poiſon chez Thalie ! un Spectacle de Grêve !
L'art a rompu ſon frein, il chemine à grands pas,
Il va juſqu'à l'horreur, l'effroi ne ſuffit pas.

Au milieu des Soldats, dont la file eſt triplée,
Melpomène, en furie, ardente, échevelée,
Accourt, tourne, ſe tord, rend le dernier ſoupir ;
D'après les Traducteurs, l'un nous traduit Checſpir (1) ;
Cet autre eſt ſi fécond, que, chaque jour, l'affiche
Promet aux curieux un dénoûment poſtiche.

De la Scène Françoiſe un Déſerteur forcé,
Porte chez Arlequin ſon Phébus terraſſé.
La gentille Ariette, à chacun favorable,
Devient pour lui, ſur-tout, d'un ſecours admirable.
Mourant avec Hercule (2), où l'on ne meurt jamais,
Il reſſuſcite là ! Voyez-le déſormais
Humblement ſe fixer à la flûte légère.
Ne parlons point pourtant de certaine Bergère (3) ;
Un Huron, puis Lucile, & Sylvain vont venir,
Et dans un Magaſin il ira ſe fournir ;
Mais le mal-aviſé, qui manque un peu de tête,

(1) *On écrit Shakeſpear, on prononce Checſpir.*
(2) *Hercule mourant, tombé à l'Opéra.*
(3) *La Bergère des Alpes, tombée aux Italiens.*

Ne ſaura s'affubler que d'un habit de Bête (1).

Un homme encor ſoutient ce ſiècle chancelant ;
Le modeſte Buffon poſſède un vrai talent ;
Sur l'obſcurité même il répand la lumière ;
Il tient l'immenſe fil de la Nature entière.
Il ſaiſit ſes ſecrets, il montre ſes rapports ;
Il fait, ſans embarras, mouvoir tous ſes reſſorts ;
Son génie & ſes mœurs captivent notre hommage ;
Mais que de Charlatans ſous le maſque du Sage !

Octobre eſt à ſa fin, & Monſieur Sautereau
N'a point encor rempli ſon Almanach nouveau (2) ;
Vous ſavez comme il brode un joli Commentaire :
Envoyez-lui des Vers, ſinon — il en va faire.

Pour le François, hélas ! honteux renverſement !
Sous les aîles du Goût ſe range un Allemand.
Trace-t-il des Paſteurs l'innocente tendreſſe,
Auſſi doux que Virgile, il charme, il intéreſſe.
Qui ne connoît Abel ? Qui ne pleure ſa mort ?
Par le ſentiment même il attache à ſon ſort.

(1) *Il eſt ici queſtion de Zémire & Azor, inconcevable Féerie en quatre Actes, tirée du Magaſin des Enfans. Azor paroît ſous la forme de la plus vilaine bête, juſqu'au dénoûment où il devient beau comme un aſtre.*

(2) *L'Almanach des Muſes.*

Son Deſſin eſt correct, ſa Peinture, naïve,
Et ſon Modèle, pur, & ſa touche, expreſſive.
Muſes, favoriſez de ſi nobles travaux !
Et, qu'avant peu, Geſſner enfante des rivaux,
Qui puiſſent éclaircir les ſources d'Hypocrène,
Que trouble, qu'empoiſonne une bourbeuſe arène.

Nos merveilleux Eſprits avortent ſans douleurs :
C'eſt nous ſeuls qui ſouffrons, infortunés Lecteurs !
Eh ! comment échapper à ces Rimeurs ſans verve,
A ces Galans du jour, qui violent Minerve,
Dont le pinceau meſquin, en ſon vieux attirail,
Nous offre un froid Amour pointillé ſur émail,
De ſon petit carquois lançant petites flêches,
Ou d'un mourant flambeau jettant pâles flamêches,
Toujours couverts de fleurs, de rubans, de ſaphirs,
Papillons dans ſes mains, à ſes pieds les Zéphirs,
Et ſur ſon front, bandeau le plus épais ſans doute ;
Car, à ſa ſeule allure, on ſent qu'il ne voit goute.
De ces foibles croquis de complaiſans Graveurs,
Sur un utile cuivre arrêtent les couleurs.
Et Laïs ou Phryné ſe pâme, s'extaſie !
Bagatelle, dit-on, c'eſt une fantaiſie,
Un pur jouet des vents (1). — On n'en croit pas un mot,
On chauſſe le Cothurne, & l'on eſt auſſi ſot.

(1) Ludibria ventis, *c'eſt l'Épigraphe d'un gros Recueil intitulé :* Mes Fantaiſies.

En

En Vers Alexandrins on hache la nature :
Amour, ô ſimple Amour, comme on te défigure !
Eſt-ce là cet encens, dont un Chantre immortel
Venoit, d'après ſon cœur, embaumer ton Autel ?
Il ne t'étouffoit point ſous l'amas des guirlandes ;
Auſſi, n'as-tu jamais rejetté ſes offrandes.
A la facilité de ſes tendres accens,
Comparez les éclats de leurs ſons impuiſſans :
Ah ! Racine, ce Dieu, tyran de notre vie,
Dans eux tous, fait pitié, dans toi ſeul, fait envie.

Viens, la Fontaine, viens ! je te ſuis attaché,
Bien plus encor, depuis la nouvelle Pſyché (1).
Les Graces, Vénus même accompagnent ta Muſe ;
Fabuliſte, elle inſtruit, & Conteuſe, elle amuſe.
Rempli de toi, ſi j'oſe ébaucher quelques traits,
Mon crayon attentif donne au moins des coups vrais.
Je laiſſe à ces Meſſieurs la plate enluminure,
Et ce fade embonpoint, qui n'eſt que bouffiſſure ;
Quel ſtyle ! je ne puis y conformer le mien :
Ils ont tant, tant d'eſprit, que je n'y conçois rien.

M. G***.

(1) *M. l'Abbé Aubert a refondu les Amours de Pſyché & de Cupidon ; il ne s'eſt pas contenté de rimer la Proſe de l'inimitable la Fontaine, il a refait auſſi ſes Vers.*

ÉPIGRAMME.

MONSIEUR la Harpe en ſon Mercure
Blâme le feu de mes écrits :
Monſieur la Harpe, je vous jure,
D'un défaut de cette nature,
Vous ne ſerez jamais repris ;
Et s'il me prend un jour envie
D'abandonner ce mauvais ton,
Pour bien refroidir mon génie,
J'étudîrai Timoléon,
Warwick, Guſtave & Mélanie.

M. LINGUET.

LE CONCERT CHAMPÊTRE.

QU'ILS me ſont doux ces champêtres Concerts,
Où Roſſignols, Pinſons, Merles, Fauvettes,
Sur leur Théâtre, entre des rameaux verts,
Viennent *gratis* m'offrir leurs Chanſonnettes !
Quels Opéra me ſeroient auſſi chers !
Là n'eſt point d'art, d'ennui ſcientifique :
Gluck & Rameau n'ont point noté les Airs ;
Nature ſeule en a fait la Muſique,
Et Marmontel n'en a point fait les Vers.

M. LE BRUN.

LES CABALES,

ŒUVRE PACIFIQUE.

1772.

CAMARADE Crotté, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire. — Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent Rois la briguèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De Sultan Muſtapha, pour jamais ignoré?
Je ne m'attendois pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eut pu dans ſon bourbier s'enfler de tant d'audace.
— Monſieur, écoutez-moi: j'arrive de Dijon,
Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom;
J'ai fait de méchans Vers, & vous pouvez bien croire
Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit:
Dans ce noble métier, l'ami F** m'inſtruit;
Monſieur l'Abbé Profond m'introduit chez les Dames:
Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames:
Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis;
Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
Je me forme avec eux dans le bel art de nuire.

Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire.
— Laiſſons-là de Dijon, ce pauvre garnement,
Des bâtards de Zoïle, imbécile inſtrument ;
Qu'il coure à l'Hôpital où ſon deſtin le mène.
Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène....
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés ;
Léon dix & Luther étoient moins diviſés :
L'un claque, l'autre ſiffle, & l'antre du Parterre,
Et les Cafés voiſins ſont le champ de la guerre.
Je vais chercher la paix au Temple des Chanſons ;
J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons,
» Êtes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie » ?
Je ſuis pour mon plaiſir, Meſſieurs : quelle folie
Vous tient ici debout ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'Opéra que pour y diſputer ?
Je ſors ; je me dérobe aux flots de la cohue :
Les Laquais aſſemblés cabaloient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés,
Que la main de le Nautre avec art a plantés.
Mais ſoudain d'autres fous une troupe m'arrête ;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête.
— Avez-vous lu ſa Pièce ? il tombe, il eſt perdu ;
Par le dernier Journal je le tiens confondu.
— Qui ? De quoi parlez-vous ? D'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? — C'eſt un vil téméraire,
Un Rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
Il croit nous égaler en Vers Alexandrins.
— Fort bien ! de vos débats je connois l'importance.

Mais un gros de Bourgeois de ce côté s'avance.
« Choiſiſſez, me dit-on, du vieux ou du nouveau ».
Je croyois qu'on parloit d'un vin qu'on boit ſans eau,
Et qu'on examinoit ſi les Gourmets de France,
D'une vendange heureuſe avoient quelqu'eſpérance;
Ou que des Érudits balançoient doctement
Entre la Loi nouvelle & le vieux Teſtament.
Un jeune Candidat, de qui la chevelure
Paſſoit de Clodion la royale coëffure,
Me dit d'un ton de maître avec peine adouci:
« Ce ſont nos Parlemens dont il s'agit ici;
» Lequel préférez-vous »? Aucun d'eux je vous jure:
Je n'ai point de procès, & dans ma vie obſcure,
Je laiſſe au Roi, mon Maître, en pauvre Citoyen,
Le ſoin de ſon Royaume, où je ne prétends rien.
Aſſez de grands eſprits, dans leur troiſième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage,
Se ſont mis par plaiſir à régir l'Univers:
Sans quitter leur grenier, ils traverſent les mers;
Ils raniment l'État, le peuplent, l'enrichiſſent:
Leurs Marchands de papier ſont les ſeuls qui gémiſſent.
Moi, j'attends dans un coin que l'Imprimeur du Roi
M'apprenne pour dix ſols mon devoir & ma loi,
Et docile à l'Édit qui fixe mes finances,
Je règle ſur mes biens, mes plaiſirs, mes dépenſes;
Rebuté de Plutus, je m'adreſſe à Cérès:
Ses fertiles bontés garniſſent mes guérets.
La Campagne en tout tems, par un travail utile,

Répara tous les maux qu'on nous fit à la Ville.
On eſt un peu fâché ; mais qu'y faire ? Obéir.
A quoi bon cabaler, lorſqu'on ne peut agir ?
— Mais, Monſieur, des Capets les Loix fondamentales,
Et le Grenier à Sel, & les Cours Féodales,
Et le Gouvernement du Chancelier Duprat.
— Monſieur, je n'entends rien aux matières d'État ;
Ma Loi fondamentale eſt de vivre tranquile.
La fronde étoit plaiſante, & la guerre civile
Amuſoit la Grand'-Chambre & le Coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis : ſerviteur.
A peine ai-je quitté mon jeune Energumène,
Qu'un grouppe de Savans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part.
« Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint Médard
» Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière,
» Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière,
» Les Pâris, les Cyrans, illuſtres trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés.
» Jouiſſez d'un gloire avec peine achetée ;
» Acceptez à la fin votre brevet d'Athée ».
Ah ! vous êtes trop bons ; je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint Médard & la Bulle ;
Mais j'ai ſur la Nature encor quelque ſcrupule :
L'Univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte & n'ait point d'Horloger.
Mille abus, je le ſais, ont fait gémir l'Égliſe ;

Fleury, l'Hiſtorien, en parle avec franchiſe.
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin :
Eh ! quel Auteur, hélas ! ne va jamais trop loin !
Du Loyoliſte encor on me voit ſouvent rire ;
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire
— Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étois douté.
Vas ! j'avois bien prévu ce trait de lâcheté,
Alors que de Maillet inſultant la mémoire
Du monde qu'il forma tu combattis l'hiſtoire.
Ignorant ! vois l'effet de mes combinaiſons :
Les hommes autrefois ont été des poiſſons ;
Ce globe étoit de verre, & les mers étonnées
Ont produit le Caucaſe, ont fait les Pyrénées :
Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
Du vrai ſens de Platon, par nous ſeuls enſeigné.
Lâche ! oſe-tu bien croire une Eſſence ſuprême ?
— Mais, oui. — De la Nature as-tu lu le ſyſtême ?
Par ſes propos diffus n'es-tu pas foudroyé ?
Que dis-tu de ce Livre ? — Il m'a fort ennuyé.
— C'en eſt aſſez, Ingrat ! ta perfide inſolence,
Dans mon premier Concile, aura ſa récompenſe.
Vas ! ſois Adorateur d'un fantôme impuiſſant ;
Nous t'avions juſqu'ici préſervé du néant :
Nous t'y ferons rentrer, ainſi que ce grand Être,
Que tu prends baſſement pour ton unique Maître.
De mes amis, de moi, tu ſeras mépriſé.
— Soit. — Nous inſulterons à ton génie uſé.
— J'y conſens. — Des fatras, des brochures ſans nombre,

Vont pleuvoir ſur ta tête ; enfin pour te confondre....
— Je n'en ſentirai rien. — Nous t'abandonnerons
A Nonnotte, à Jean-Jacque, aux Clémens, aux Frérons.
— Ah ! Bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence ;
Nous avons, vous & moi, beſoin de tolérance ;
Que deviendroit le monde & la ſociété,
Si tout, juſqu'à l'Athée, étoit ſans charité ?
Permettez qu'ici-bas chacun faſſe à ſa tête.
J'avouerai qu'Épicure avoit une ame honnête ;
Mais le grand Marc-Aurèle étoit plus vertueux :
Lucrèce avoit du bon, Cicéron valoit mieux :
Spinoſa pardonnoit à ceux dont la foibleſſe
D'un Moteur éternel admiroit la ſageſſe.
Je préférois Chaulieu, coulant en paix ſes jours,
Entre le Dieu des Vers & celui des Amours,
A tous ces froids Savans, dont les vieilles querelles
Traînoient ſi peſamment les dégoûts après elles.
Des charmes de la paix mon cœur étoit frappé :
J'eſpérois en jouir, je me ſuis bien trompé.
On cabale à la Cour, à l'Armée, au Parterre ;
Dans Londres, dans Paris, les eſprits ſont en guerre :
Ils y ſeront toujours. La diſcorde autrefois
Ayant brouillé les Dieux, deſcendit chez les Rois ;
Puis dans l'Égliſe ſainte établit ſon empire,
Et l'étendit bien-tôt ſur tout ce qui reſpire.
Chacun vantoit la paix que par-tout on chaſſa :
On dit que, ſeulement par grace, on lui laiſſa
Deux aſyles fort doux : c'eſt le lit & la table.

Puiſſe-t-elle y fixer un règne un peu durable ?
L'un d'eux me plaît encor ; allons, amis, buvons,
Cabalons pour Cloris, & faiſons des Chanſons.

VOLTAIRE.

VERS

Sur l'inauguration de la Statue de VOLTAIRE, célébrée par Mademoiſelle CLAIRON *en Octobre* 1772.

GRAND Peintre, Sage aimable & ſublime Écrivain ;
Toi, qui ſçus tour-à-tour nous inſtruire & nous plaire,
C'en eſt fait, ta gloire eſt entière :
Te voilà le Héros d'un ſouper libertin !
Chez une Courtiſane, un laurier clandeſtin
A couronné ta tête octogenaire,
Et tu mets de moitié dans ton brillant deſtin,
Une Émérite de Cythère !
Pour elle, en vérité, c'eſt avoir trop d'égard.
L'auguſte Clairon qu'on oublie,
Voudroit bien, pour comble de l'art,
Des honneurs immortels eſcamoter ſa part,
Et couvrir Frétillon du manteau d'Athalie.
Vivre dans l'avenir eſt, dit-on, ſa folie ;
Voilà pourquoi la Belle à tout haſard,
Sur ton char-de-triomphe arrogamment s'appuie.
Elle eſpère qu'un jour, au Temple d'Uranie,

Son Buſte avec le tien ſera mis en regard.
Limite enfin, crois-moi, les vœux de la Princeſſe :
Car entre nous ceci paſſe le jeu ;
Ton Apothéoſe intéreſſe ;
Mais chez nos bons plaiſans, on la critique un peu,
Et le renom de la Prêtreſſe,
A te parler ſans fard décrédite le Dieu.

DORAT.

AUX MÂNES DE MOLIÈRE,

A l'occaſion de l'éloge DE MOLIÈRE, que l'Académie Françaiſe a propoſé pour le ſujet du Prix.

MOLIÈRE, une ligue ennemie
A ta mémoire oſe inſulter ;
Et l'on voit contre ton génie
Nos beaux eſprits ſe révolter.
Notre Pope a beau te vanter :
Meſſieurs de l'Encyclopédie
Dédaigneront de l'écouter ;
La troupe Comique t'oublie ;
Monſieur Rochon croit t'imiter ;
Monſieur Beaumarchais t'injurie ;
Monſieur Bret veut te commenter,
Et pour mieux te décréditer,
On te loue à l'Académie !

DIALOGUE
DE PÉGASE ET CLÉMENT.
1773.

CLÉMENT.

Qu'est-ce donc ? dès l'aurore on assiège ma porte !
On ne peut à son aise, en ce triste Univers,
Composer savamment de la Prose ou des Vers !
C'est quelque Auteur, je gage.

PÉGASE.

A-peu-près, que t'importe ?

CLÉMENT.

S'avisa-t-on jamais jamais de venir si matin ?
Les instans me sont chers ; laisse-moi, je te prie :
J'éprouve en ce moment les douceurs de la vie,
Et j'écris, avec goût, du mal de mon prochain.
Va-t'en ; je n'ouvre pas.

PÉGASE.

L'ami, je suis Pégase.
Mon voyage à Ferney m'a donné de l'humeur :
Ouvre ; nous médirons du vieux Agriculteur.

CLÉMENT.

Nous médirons ? attends, que j'achève me phrase.
Comme te voilà fait ?... Par quel sort inhumain ?...

PÉGASE.

Sais-tu bien, qu'entraîné dans ma courſe immortelle,
J'ai fait, depuis Homère, un terrible chemin?
Allons, héberge-moi : je te ſerai fidèle,
Je mordrai les paſſans, j'adopterai tes goûts,
Me cabrant, regimbant, ombrageux & jaloux,
Pour mieux te reſſembler, & te prouver mon zèle.

CLÉMENT.

Il parle avec eſprit! Tu ne voles donc plus?

PÉGASE.

Mais je vais quelquefois à petites journées.
J'ai vécu, mon très-cher, quatre à cinq mille années:
De vieilleſſe & d'ennui j'ai les jarrets perclus.
Apollon a ſouvent changé mes deſtinées.
Si je crois ce qu'on dit, Méduſe m'enfanta.
Je fis de mes talons jaillir une Fontaine;
Bellerophon ſur moi courut la prétentaine;
Pour battre la chimère, au Diable il m'emporta;
Je me nourris longtems des gazons d'Hyppocrène:
Comme un franc étourdi, Pindare me monta.
(Votre Rouſſeau depuis imita ſes capriçes.)
Multipliant ſous lui mes écarts vagabonds,
Sur la cîme des rocs, au bords des précipices,
Je m'élançois alors & par ſauts & par bonds.
Moſchus, Anacréon, pleins d'adreſſe & de grace,
Me remirent au pas: eſcorté par les jeux,
En bon Épicurien, je vivois avec eux,
Et je paiſſois les fleurs qui parfumoient leur trace.

La

L'amante de Phaon venoit chaque matin
M'offrir, en ſouriant, des roſes dans ſa main.
Sophocle m'exerça par ſes courſes hardies ;
Euripide, moins fort, n'en eut pas moins d'ardeur.
Eſchile échevelé me remplit de terreur ;
Nous paroiſſons tous deux pouſſés par les furies.
J'abandonnai la Grèce au bruit du nom Romain.
Je fus légérement manégé par Horace ;
Ovide m'égara dans le plus doux chemin ;
Lucrèce indépendant m'inſpira ſon audace ;
Juvenal me ſoumit avec un bras d'airain ;
Par Virgile aguerri, je bronchai ſous le Stace,
Et je voyois de loin arriver mon déclin.
Longtems on me crut mort : craignant la barbarie,
J'avois paiſiblement regagné l'écurie ;
Le Dante, avec humeur, vint m'en tirer ſoudain,
L'œil morne & ténébreux, conforme à ſon génie,
Regrettant les vallons de l'antique Auſonie,
En croupe je portai le Spectre d'Ugolin,
Peintre de l'enjoûment, honneur de l'Italie ;
L'Arioſte accourut avec un front ſerein ;
J'adoptai l'Hyppogriffe, enfant de ſa folie,
Et bien-tôt je livrai mon dos & mon deſtin
Au Chantre intéreſſant de la tendre Herminie....
Tous ces Cavaliers là m'avoient mené grand train ;
J'avois l'oreille baſſe & les aîles traînantes ;
Il fallut réparer mes forces languiſſantes :
Mais ſur les bords François je reparus enfin.

Malherbe, parmi vous, ennoblit mon allure ;
De la Palme lyrique il ombragea mon front.
Je jettai Chapelain au bas du double mont ;
En embraſſant Gombault, il roula ſur Voiture.
Moliére prit leur place, & me fit détaler ;
La Fontaine indulgent & plein de bonhommie,
Guidé par la Nature, & par ma fantaiſie,
Me ſuivit, ſans mot dire, où je voulus aller.
La houſſine à la main, Boileau, grave & ſévère,
Châtia de mon vol l'aiſance irrégulière :
Je ne pus avec lui faire un pas ſans trembler ;
Je l'eſtimois beaucoup, mais je ne l'aimois guère.
Corneille vint à moi : ſon fier & noble aſpect,
Sans trop m'effaroucher, m'imprima du reſpect :
De ſon bras vigoureux je reſſentis l'atteinte ;
Il me fit pénétrer dans le Palais des Rois :
Tous mes crins ſe dreſſoient aux accens de ſa voix,
Et tant qu'il m'a conduit, j'ai méconnu la crainte ;
Il me bruſquoit par fois, c'étoit aſſez ſon ton ;
Il fallut nous quitter, & j'acquis, ſous Racine,
Des mouvemens plus doux, une bouche plus fine.
Dans des ſentiers ſanglans, je ſuivis Crébillon ;
Quoiqu'il fut violent, j'aimois ſon caractère,
Il dédaignoit les lieux frayés par d'autres pas,
Et, malheureuſement, j'étois déja bien las,
Quand il fallut encor galopper ſous Voltaire.

CLÉMENT.

Celui-là ; par exemple, a dû te rudoyer.

PÉGASE.

Mais, non: s'il m'en ſouvient, il eut la main légère;
Je le vis autrefois, ferme dans l'étrier,
Courant, bride abattue, & malgré ma colère,
Il faut que j'en convienne, il eſt bon Écuyer.

CLÉMENT.

La rage de louer aujourd'hui te domine,
Vieux Pégaſe, ſois vrai: c'eſt à coups d'éperon,
Qu'il te forçoit d'aller, quand, ſur ta maigre échine,
Il nous eſt apparu dans le ſacré vallon,
Lorſque tu voiturois ſa dolente Nanine,
Son mugiſſant Oreſte & ſon froid Cicéron,
Et le triſte Orphelin, ſoi-diſant de la Chine,
Eriphile, Zulime, & Pandore, & Samſon.
O Cheval illétré, ton mauvais goût m'irrite!
Quoi! ſur Voltaire encor tu n'es pas éclairé?
Sa jeune Sophonisbe, en un jour décrépite,
Et ſes Guèbres tranſis ne t'ont pas déterré?
Vas traîner, ſi tu peux, en dépit de l'envie,
Le char mal attelé de ſes ſots Triumvirs,
Et ce lourd Taureau blanc, fruit de ſes vieux loiſirs,
Et ce bucher meſquin, vrai tombeau d'Olympie.

PÉGASE.

Vas; l'injuſtice perce & lui rend tous ſes droits.
Je devrois t'envoyer le prix de ta tirade;
Mais je veux bien encor t'épargner cette fois.
Cite, cite du moins Brutus, la Henriade,
Cet immortel tableau du meilleur de nos Rois;

Cite ce Mahomet, monument du génie,
Où la force du ſtyle eſt jointe à l'harmonie,
Dont le vaſte intérêt, & l'époque & les mœurs,
Dont le coloris mâle, & la pompe énergique,
Tranſmettent à grands traits aux yeux des Spectateurs,
La ſombre majeſté de Melpomène antique.
De ta fureur burleſque interrompant le cours,
Rappelle-toi Tancrède, & Mérope, & Zaïre,
L'aimable Adélaïde, & Vendôme, & Nemours,
Les ſauvages vertus de la ſenſible Alzire,
Tous ces écrits charmans, dictés par les amours,
Que l'on revoit cent fois, que cent fois on veut lire,
Qu'un Peuple délicat ne ceſſe d'adorer,
Que tu ſaurois chérir, ſi tu ſavois pleurer.
Ouvre, inſigne Menteur, ces annales brillantes,
Où chaque Nation contemple ſes erreurs,
Ses tyrans, ſes fléaux, ſur-tout ſes bienfaiteurs,
Où Rome reconnoît ſes brigues inſolentes;
Où la Philoſophie, avec légèreté,
Des attentats des ſots venge l'humanité,
Frappe indiſtinctement d'un joyeux anathème
Les Moines, les Abbés, les Papes, les Catins,
Inſulte aux oppreſſeurs de vous autres humains,
Et montre à l'Univers la liberté qu'il aime.
Pour détremper ton fiel, jette, jette les yeux
Sur les riens enchanteurs, délices de vos Belles,
De l'enjoûment François reſtes ſi précieux,
Toujours accumulés, ſans peſer ſur mes aîles.

CLÉMENT.

Bavard inpitoyable, as-tu bientôt fini
Ce long panégyrique auſſi plat que toi-même?
Apprends que, devant moi, l'éloge eſt un blaſphême.
Tremble! ton ſot babil ſera bientôt puni,
Et je t'attends, Barbare, à ma lettre ſeptième.

PÉGASE.

Fort bien, applaudis-toi d'un fatras ténébreux,
Où tu voudrois flétrir ce qu'au Pinde on rènomme,
Libelle Scholaſtique, où tu crois, malheureux,
Qu'il importe au bon goût d'inſulter un grand homme.
Vas, vas, contre Neſtor Therſite eut beau crier;
On ne l'écouta pas, (je l'ai lu dans Homère)
Ton deſtin eſt le même, & ta ſotte colère
Que le chardon nourrit, n'atteint point au laurier.

CLÉMENT.

C'eſt trop! de mon courroux je ne ſuis plus le maître;
Mon encre.... mes crayons.... tu ſauras qui je ſuis;
Il parle de laurier! devant moi!.... je frémis....
A moi, Moutard, à moi! viens me venger d'un traitre.

PÉGASE.

O Pédant! plus fougueux & plus rétif que moi!
Je rougis que vers toi l'humeur m'ait pu conduire.
Je retourne à Ferney demander de l'emploi,
Et me purger de l'air qu'en ces lieux on reſpire:
La juſtice & l'honneur m'en impoſent la loi;
L'aſyle de Voltaire eſt encor mon empire;
Je le vois: ſon nom ſeul te cauſe un juſte effroi;

Rampe & ſiffle à ſes pieds.... Adieu je me retire.
Subalterne Zoïle, Ariſtarque ſans foi,
Tu me dégoûterois même de la Satyre,
Et les chevaux aîlés ne ſont pas faits pour toi.

DORAT.

ÉPIGRAMME.

CERTAIN Manœuvre entendant réciter
Couplets galans vantés par mainte Belle,
S'eſt au Parnaſſe aviſé de monter
Et d'y glapir petits Vers de ruelle,
Dont Los, fameux chez les gens à truelle
Et ſur le Pinde, a groſſi ſon renom:
Si que par ordre émané d'Apollon,
Pour ne laiſſer la merveille imparfaite,
Maçons en corps l'ont couronné Poëte,
Et les Rimeurs l'ont proclamé Maçon.

L'OMBRE DE DUCLOS.

1773.

DANS l'Élisée, il eſt un lieu charmant,
Séjour divin de ces Eſprits célébres,
Qui de leur ſiècle ont été l'ornement;
Qui du faux goût diſſipant les ténèbres,
Ont de l'erreur combattu le poiſon,
En vers heureux fait parler la raiſon,
Et parcouru la brillante carrière
Des Arts créés pour enchanter la terre.
Après leur mort, c'eſt-là qu'ils ſont admis;
Tous dans leurs mains apportant leurs écrits,
Sont éprouvés ſur le Léthé tranquille,
Qui de ſes eaux entoure cet aſyle.
De l'onde à peine ils ont touché les bords:
O vérité puiſſante chez les morts!
Tout froid Ouvrage, ou Proſe, ou Poéſie,
Qui ſoutient mal l'honneur de leur génie,
Et qui trompa leurs ſtériles efforts,
Cédant alors à la dernière épreuve,
S'abîme au fond du véridique fleuve.
Entre les mains il ne leur reſte plus
Que les écrits qui ſeront toujours lus:
Dans la demeure éternelle & ſacrée,
On ne reçoit qu'une gloire épurée.

Chacun compris dans l'arrêt général,
Perd plus ou moins au paſſage fatal;
Et peu d'Auteurs, par grace ſingulière,
Viennent à bord avec leur charge entière.
Tous du déchet ſont fort ſurpris, dit-on.
Ces jours derniers, le cauſtique Piron,
Un peu confus, ſauva de la diſgrace,
Le Métromane & même ſa Préface;
Et tel Auteur qui ne s'en doute pas,
Léger de poids, doit arriver là-bas.

Tous raſſemblés dans ce riant aſyle,
Ceux dont la gloire a conſacré le nom,
Tels que jadis les a dépeints Virgile,
Ceints du bandeau des Prêtres d'Apollon,
Sans paſſions, ſans haine & ſans envie,
Heureux vainqueurs du tems & du tombeau,
Goûtent en paix, ſous le Ciel le plus beau,
Les doux loiſirs d'une immortelle vie:
Rivaux unis, mais non d'accord ſur tout,
Gardant toujours leur eſprit & leur goût.
Chacun s'amuſe & penſe à ſa manière;
Houdard encor diſpute contre Homère,
Et va frondant ſes Dieux & ſes Héros;
Le d'Olivet y fait la guerre aux mots.
Boileau ſoutient, quoiqu'on puiſſe lui dire,
Qu'un Opéra ne peut jamais ſe lire;
On lui répond par des vers de Roland:

L'éternité s'abrège en diſputant.
Sans la diſpute, où l'ame eſt aiguiſée,
On s'ennuiroit même dans l'Éliſée.
Duclos, ſur-tout, étoit de cet avis;
Naguère il vint dans le ſacré pourpris,
Et rapporta du fleuve Hypercritique,
Un bon Roman (1), un bon livre Claſſique (2),
Avec fineſſe écrits par la Raiſon;
Tableau des mœurs & l'honneur de ſon nom.
A ſa rencontre arriva maint confrère;
Ceux qu'autrefois on voyoit ſur la terre,
Au Louvre, aſſis dans le fauteuil à bras,
Vinrent d'abord autour du Secrétaire,
Et Marivaux (3) lui demanda tout bas
Si les François liſoient encor Voltaire.

En parcourant la troupe Littéraire,
Duclos aviſe auprès de Vaugelas,

(1) *Les Confeſſions, Roman très-ingénieux, & remarquable par les caractères.*

(2) *Les Conſidérations ſur les Mœurs, Ouvrage qui n'a ni la tournure piquante, ni le ſtyle pittoreſque de la Bruyère, mais qui eſt très-ſagement penſé, écrit avec une préciſion toujours élégante, & très-utile aux jeunes gens.*

(3) *Marivaux étoit un des beaux Eſprits qui ne ſentoient point le génie de M. de Voltaire; il l'appelloit:* la Perfection des Idées communes, bel-eſprit fieffé, &c.

Certain Normand qu'il ne connoiſſoit pas,
A l'accent niais, à la mine plaiſante;
Quel eſt ton nom? dit-il, qu'as-tu fait? — Moi?
Oh! rien de bon. Cet aveu-là m'enchante,
Dit le Breton; j'aime la bonne foi:
Chez les vivans, quel étoit ton emploi?
Lors le Normand dit avec aſſurance:
Connoîtrois-tu cette altière Éminence (1),
Ce Cardinal ſi redouté jadis,
Qui fit trembler & l'Autriche & la France,
Et ſon Roi même, & tous ſes ennemis;
Cet fier Prélat ſi cher aux beaux Eſprits?
— Qui, Richelieu? la demande eſt fort bonne;
Il fut connu chez nous comme en Sorbonne,
Depuis vingt ans, je l'entendois louer;
J'en étois las; il le faut avouer.
— Tu vivois donc auprès de ſa perſonne?
— Je l'amuſois; ſouvent ma bonne humeur
Le délaſſoit de ſa triſte Grandeur.
Des noirs ſoucis chaſſant l'amas ſiniſtre,

(1) *On ſait que l'Abbé de Bois-Robert, qui avoit du crédit auprès du Cardinal de Richelieu, contribua plus que perſonne à l'établiſſement de l'Académie Françoiſe; il en inſpira le projet à ce Miniſtre, & détermina les Gens de lettres à ſe prêter à ſes vues, malgré la répugnance qu'ils y apportèrent d'abord. Il rendit des ſervices à pluſieurs d'entr'eux & ne nuiſit jamais à aucun.*

Je déridois le Cardinal Miniſtre.
Le faire rire étoit mon ſeul métier ;
Il me payoit pour le déſennuyer :
Car en régnant quelquefois on s'ennuie,
Et la vengeance attriſte un peu la vie.
Quand ſon eſprit à trop de ſoins ouvert,
S'obſcurciſſoit par la mélancolie,
On lui diſoit : *prenez du Bois-Robert.*

Ah ! c'eſt donc toi, dit le Chef des Quarante,
Abbé folâtre, heureux bénéficier !
Tu fis là-haut un aſſez doux métier,
Et ta gaîté t'a tenu lieu de rente.
Mais de quel droit entras-tu dans ce lieu ?
Je ſais fort bien que tu fus ſur la terre
L'un des Élus (1), dotés d'un Honoraire,
Pour compoſer l'eſprit de Richelieu ;
Que Colletet, compagnon de tes veilles,
Rotrou, l'Étoile & l'aîné des Corneilles,
De cet honneur partageoient l'embarras ;
Mais tu n'as fait Cinna, ni Venceſlas.
— Non, je l'avoue. — Et quel eſt donc ton titre ?
— Il en eſt un qui peut être priſé ;
De mon crédit je n'ai point abuſé.
Du bien, du mal, je fus ſouvent l'arbitre ;

(1) *Les cinq Auteurs qui travailloient aux pièces du Cardinal de Richelieu.*

Je fis le bien, & de mon Protecteur,
Sur les talens, j'attirai la faveur;
Je n'avilis ni ſon nom, ni ſes graces;
Je ne vendis priviléges, ni places,
Et je ſervis, j'aimai de bonne-foi,
Tous mes rivaux qui valoient mieux que moi.

— Oh! j'en conviens, ce mérite eſt unique;
Reſte avec nous, vas, tu nous fais honneur.
Tu fus donc gai? Moi, je fus véridique,
Peu Courtiſan, mais excellent buveur,
Très-bon convive, un peu bruſque & parleur,
Et dans le vin ſur-tout plein d'éloquence.
Que dis-je, hélas! ô regrets! ô douleurs!
Tout eſt perdu; j'ai vu paſſer en France
Du cabaret le règne & les honneurs,
Ces jours marqués par une yvreſſe aimable,
Où les neuf Sœurs ne chantoient plus qu'à table,
Où du Caveau (1) par Phœbus habité,
Tout reſpiroit la brillante gaîté;
Lorſque Bacchus enflammant le génie
Des feux ſacrés de la joyeuſe orgie,
Réuniſſoit dans ſes heureux feſtins,
Et de Piron la verve étincelante,
Et de Saurin la fineſſe piquante,

(1) *Lieu où ſe raſſembloient pluſieurs Gens de Lettres, MM. Piron, Saurin, Crébillon fils, Collé, &c.*

Et de Collé les folâtres refreins.
Ce train de vie étoit assez commode,
Assez plaisant : j'en vis passer la mode.
On devint sombre, on n'eut plus de chanteurs ;
Piron & moi de la vieille méthode,
Nous fûmes seuls fidèles spectateurs,
Et les derniers des beaux Esprits buveurs.

J'avois vu naître une autre épidémie
Moins agréable, une triste manie,
Qui par dégrés gagna tous les Esprits,
Et qui domine en Province, à Paris,
Même à la Cour, l'ambitieuse envie
De s'endormir dans notre Académie.
La passion des honneurs du fauteuil
N'avoit jamais exercé tant d'empire,
Pris tant de soins, tant irrité l'orgueil ;
C'est un vertige, une rage, un délire :
Chacun cabale, écrit ou fait écrire ;
Prêtre, Avocat, & Philosophe, & Grand,
On s'entrepousse, on se heurte en courant.
Mon cher Abbé, qui te plais tant à rire,
Pour te servir un plat de ton métier,
Il te faudroit faire voir l'audience
Que je donnois dans les jours de vacance :
C'est un tableau qui pourroit t'égayer.
Eh ! crois-tu donc l'entreprise impossible ?
Reprit l'Abbé : sais tu que sous nos yeux

Tu peux placer cette ſcène riſible ?
L'Illuſion habite dans ces lieux ;
Non, cette vieille & hideuſe Sorcière,
Monſtre impoſteur qui ſéduit le vulgaire,
Qui va ſemant les préjugés affreux
Et les erreurs qui déſolent la terre,
Prothée impure & Lutin ténébreux ;
Mais cette Fée, heureuſe Enchantereſſe,
Reine des arts, mère des fictions,
Qu'en ſes beaux jours a vu naître la Grèce,
Et qui d'Orphée anima les Chanſons ;
Fille du Ciel & ſœur de l'harmonie,
Qui conſacroit tous les jeux du génie,
Peuploit de Dieux les forêts & les eaux,
Attendriſſoit les ſenſibles Échos,
Et ſur une urne appuyoit les Nayades,
Et ſous l'écorce enfermoit les Driades ;
Qui ſur un char plaça le Dieu du jour,
Sçut aiguiſer les flèches de l'Amour,
Et qui berçoit de ſes ſonges aimables,
Le genre-humain toujours épris des fables.
Elle tourna vers de plus grands objets,
De ſes leçons l'utile Allégorie,
Mit ſes crayons dans les mains de Thalie,
De Melpomène éleva le palais.
Elle enſeigna dans Athène & dans Rome,
Cet art charmant qu'on n'oſe plus blâmer,
Cet art Divin de montrer l'homme à l'homme,

Pour l'attendrir & pour le réformer.
Elle eſt toujours à nos ordres fidelle ;
Elle peut tout. Il dit, & l'Immortelle
Parut ſoudain ſur un trône d'azur,
Baguette en main, & d'abord autour d'elle,
Tout s'éclipſa ſous un nuage obſcur.
Puis par degrés une douce lumière
De ſes rayons pénètre l'athmoſphère ;
On voit Duclos ſur ſon grand fauteuil noir ;
Dans l'entre-ſol, ſombre & triſte manoir,
Où doit loger Monſieur le Secrétaire.
Là, fourmilloit tout l'eſſain Littéraire :
L'un apportoit ſa nouvelle Grammaire,
L'autre, un Roman ; l'autre, des Almanachs ;
L'un, ſes Sermons ; l'autre, ſes Opéras ;
Et celui-ci, ſon Recueil d'Héroïdes,
Et celui-là, ſes Drames inſipides,
Drames en proſe, & traduits & vendus
En Allemagne, & des François peu lus,
Mais enrichis de fleurons & d'eſtampes,
Malgré Voltaire appellés *Culs de lampes* ;
Couverts de points de l'un à l'autre bout,
Points merveilleux qui tiennent lieu de tout ;
Points éloquens qui font ſi bien entendre
Ce que l'Auteur n'a pas l'eſprit de rendre :
C'eſt dans les points qu'il faut s'évertuer,
Et le génie eſt l'art de ponctuer.
Ainſi couroit cette troupe empreſſée,

Confuſément vers le Louvre pouſſée :
Les Candidats tour-à-tour introduits,
Se retiroient tour-à-tour éconduits ;
Et cependant Duclos, peu formaliſte,
Diſoit : allez, vous ſerez ſur ma liſte.
Dans cette foule, on remarquoit Lingus,
Le ſucceſſeur du grand Voëtius,
De Scriblérus & de Scioppius,
Lequel crioit : « Vive la Métaphore !
» Je viens flétrir tout ce que l'on adore ;
» J'ai réformé l'abſurde antiquité ;
» J'ai de Titus anéanti la gloire,
» Et de Néron rétabli la mémoire ;
» Car, comme on ſait, j'aime la vérité.
» Pour la venger, ſeul je me ſacrifie ;
» J'ai frondé tout, & j'ai tout contredit,
» Et j'ai cité devant ma *Théorie*,
» *L'eſprit des Loix* qui n'eſt pas mon eſprit,
» Et d'Alembert & ſa Géométrie,
» La Politique & la Philoſophie,
» Et Cicéron dont je fais peu de cas :
» Place, Meſſieurs, pour Simon Nicolas » !

A ce diſcours, s'élève une huée :
Maître Lingus eſt fait à cet accueil,
Et ſa grande ame en eſt fort peu troublée.
D'un regard fier, il narguoit l'aſſemblée :
Plus fier encor, plus rengorgé d'orgueil,

Parut Curlon, fameux chez les Libraires;
Curlon, Doyen de cent Folliculaires,
Un peu pédant, un peu lourd, un peu ſec,
Plat en François, mais citant force Grec;
Vieil Ariſtarque & ſubalterne Apôtre,
Qui des talens a médit comme un autre;
Qui du bon goût pour apprendre les loix,
Depuis vingt ans étudia par choix
D'Aliboron *la Littéraire année*,
En prit le ſuc, & quatre fois par mois
En compoſa ſa Feuille enluminée
Des Quolibets du bel-eſprit Bourgeois.

En arrivant, il dit au Secrétaire:
« Je ne viens point me mettre ſur les rangs;
» Ce n'eſt point là, comme on ſait, mon affaire:
» Je viens ſavoir celui des Aſpirans
» Que l'on deſtine à l'honneur aſſez mince,
» D'avoir ſa part à l'immortel jetton;
» J'en veux d'avance avertir la Province;
» Sur mon affiche il faut coucher ſon nom,
» Et décider ſi votre choix eſt bon ».

Duclos alloit répondre au Journaliſte,
Quand un autre homme à l'œil dur, au front triſte,
Ne voyant rien & ne ſaluant pas,
Tira Duclos à part & dit tout bas:
« Écoutez-moi: j'aurai toute la vie

» Un grand mépris pour votre Académie ;
» Mais Deſpréaux en étoit, & je doi
» En être auſſi ; je me fais une loi,
» De reſſembler en tout à mon modèle.
» Pour le bon goût, vous connoiſſez mon zèle :
» Je veux venger ſa cauſe & ma querelle,
» Former le ſiècle ; il n'eſt pas mûr pour moi ;
» Avec le tems j'en ferai quelque choſe,
» Et je tiens bon : ſi j'en crois ce qu'on dit,
» Mes vers ſont plats, & plus platte eſt ma proſe ;
» On s'y fera : j'obtiendrai du crédit.
» Il eſt bien vrai que j'abhorre l'eſprit :
» Mais cet eſprit ne peut pas toujours plaire,
» On reviendra d'une telle chimère :
» Peut-être un jour ſon règne finira ;
» J'aurai beau jeu, quand on s'en paſſera ».

Comme il parloit, Boileau le conſidère,
Le reconnoît à ſon air, à ſon ton :
« Oh ! oh ! dit-il, c'eſt le plat Secrétaire,
» Qui n'a de moi ſçu prendre que mon nom,
» Qui ſans eſprit inſulte le génie,
» Écrivain dur, qui parle d'harmonie ;
» Juge ignorant, qui parle de bon goût ;
» Cenſeur bavard, qui ſe trompe ſur tout,
» Qui barbouilla cette longue Satyre,
» Ces trois cent vers que l'on n'a pas pu lire.
» Mon cher Cl**, grave dans ton cerveau,

» Si tu m'en crois, cet avis ſalutaire:
» Quand tu voudras injurier Voltaire,
» Signe Gâcon, & laiſſe-là Boileau.
» On riroit trop du délire nouveau,
» D'un barbouilleur à la touche groſſière,
» Qui placeroit ſur un enſeigne à bière
» Le nom d'Apelle ou celui de Vanloo ».

Cl** partit méditant ſa réplique.
On vit alors venir ſous le portique
Un petit homme à l'air humble, au ton doux:
C'étoit Au** qui d'une foible haleine,
Réchauffe en vain le cendres de Trévoux;
Il arrivoit ſe traînant avec peine;
Car il portoit, outre tous ſes Écrits,
Un lourd Paquet d'*Affiches de Paris*,
Où tous les jours il parle de ſa gloire,
Et qu'il conſacre aux filles de mémoire.
Il préſenta des Feuilles de Fréron,
Et ſon Receuil, & puis ſon Médaillon,
Et des Écrans; puis inclinant ſa nuque:
« Voici des vers, dit-il, ſur ma perruque,
» Et mon Journal! on ſouſcrit chez Moutard:
» Et ma Pſyché qui reſte chez Moutard:
» Et tous mes vers, on les lit chez Moutard.
» Voici ſur-tout mes cent cinquantes Fables
» D'invention; car je n'emprunte rien.
» Dans ſes Écrits, qu'on dit inimitables,

» Jean la Fontaine a mis trop peu du ſien ;
» Tout eſt à moi ; je prouve avec génie
» Qu'il faut toujours fuir la Philoſophie,
» Et qu'une mère aime bien ſes enfans,
» Deux vérités qui ſont d'un très-grand ſens.
» L'Académie à bon droit me réclame :
» Je ſuis connu ſur le Pont Notre-Dame,
» Et chez Fréron, je viens peut-être tard.
» La modeſtie eſt vertu de grande ame ;
» Quant à mes mœurs, nul ſoupçon, nul écart,
» Et l'on ſe peut informer chez Moutard ».

Quand il eut dit, Duclos ſe prit à rire,
Et d'un coup-d'œil toiſant le pauvre Sire,
D'un ton railleur, le malin Bois-Robert
Dit : « Écoutez, il faut attendre, Au** :
» L'Académie eſt encor Philoſophe ;
» C'eſt un travers qui ne peut pas durer ;
» On en revient, vous pouvez eſpérer :
» Bien-tôt ſa porte, à gens d'une autre étoffe,
» Pourra s'ouvrir ; vous en ſerez l'honneur
» Et l'ornement, & dans ce tems proſpère,
» Monſieur Fréron en ſera Secrétaire ;
» Vous Chancelier, & Cl** Directeur.
» En attendant cette brillante époque,
» Qui doit, ſans doute, arriver tôt ou tard,
» Mon cher Au**, reſtez dans votre coque,
» Dormez en paix, & ſoupez chez Moutard ».

Fort peu content d'une telle ſemonce,
Au ** reſtoit ſans trouver de réponſe;
Et contemplant, d'un regard plein d'ennui,
Son Médaillon auſſi triſte que lui,
Il ſe taiſoit: mais un ſpectacle unique
Frappe les yeux; un grouppe fort comique
S'avance alors, d'aimables *libertins*,
Frippons charmans, petits Auteurs badins,
Venoient chantant, comme une ſerinette;
Inceſſamment leur voix ſiffle & répète
Les mêmes ſons: *Iſmène*, *Iris*, *Doris*,
Philis, *Roſis*, & *Zulmis* & *Cloris*,
Themire, *Elmire*, & *Roſette* & *Liſette*,
Et tous les noms que leur fécondité,
Heureuſement créa pour la beauté.
Ils précédoient leur modèle & leur Maître.
C'étoit lui-même! on l'alloit voir paroître;
A ſes côtés, marchoit Aliboron,
Qui ſur ſa tête arrangeoit en couronne
Un beau bouquet des feuilles de l'Automne,
Beau diadême, & digne du Patron
Et du Héros. Conduiſant ſon école,
En pompe ainſi venoit Monſieur *Frivole*,
Froid, ſec & have, & tout rempli de vent,
Faiſant tinter des grelots triſtement.
Il croit au Louvre avoir déjà ſa place,
Et ſur ſon front il eſt écrit Préface.
Avec effort ſa bouche travaillant,

S'ouvre pour rire, & ſe ferme en bâillant.
Il amènoit ſon cortège ordinaire :
De *Jeux*, d'*Amours*, non pas ceux de Cythère,
Non, ces enfans ſi gracieux, ſi beaux,
Qui de Boucher font aimer les pinceaux.
Tout eſt changé : les Graces ſont mauſſades,
Les Ris chagrins, & les Amours malades.
Autour de lui, dix Graveurs attitrés,
Avec orgueil portoient l'amas énorme,
De ſes Écrits élégans par la forme,
Par le burin richement décorés.
« Si ces vers là, diſoient-ils l'un à l'autre,
» N'ont fait ſa gloire, ils ont bien fait la nôtre.
» Graces à lui, s'ils n'ont pas été lus,
» Graces à nous, ils ont été vendus ».
Frivole approche, il pérore, il harangue ;
Mais par malheur nul n'entendoit ſa langue.
Le ſeul Cotin, qui ſe trouvoit tout près,
Crut deviner qu'il parloit en François.
En écoutant ce biſarre langage,
Babil confus, monotone ramage,
Le Bois-Robert crut auſſi démêler,
Que l'aſpirant prétendoit perſiffler.
Il regardoit la frêle créature,
Et ſans reſpect pour ſa maigre figure,
Par paſſe-tems il vint ſouffler deſſus.
Las ! pour *Frivole* il n'en falloit pas plus :
Au même inſtant petits Vers, petits Drames,

Petits Pamphlets, petits Épithalames,
Froid Apologue en ſtyle précieux,
Plate Héroïde, & Romans ennuyeux,
Couplets badins, & triſtes Facéties,
Contes rimés, Lyriques inepties,
Flore, *Zéphir*, & jargon d'Opéra,
Roſes, *Baiſers*, *Boudoirs*, *& cætera*,
Tout ce qui dut compoſer un grand homme;
Au jugement des *Arcades de Rome*,
Tout diſparut: un lamentable cri
En retentit juſques chez Monory.
A peine on vit cette chûte burleſque
Du Candidat diſſous ſi plaiſamment,
Qu'on ſe tourna vers un autre groteſque:
Nouvel objet, nouvel étonnement.
Cimmer venoit traîné dans ſa *brouette*;
Un étendart en forme de girouette
Flotte au-devant: on y liſoit ces mots:
Le faux Ami, *l'Indigent*, *Natalie*,
Le Deſerteur, *le Juge*, *Sophronie*,
Tous noms fameux, Drames Provinciaux,
Grands monumens dont la France s'honore
Sans le ſavoir, & que Paris ignore
Pour ſon malheur. Cimmer, en ce moment,
Sous le parvis voit dans l'éloignement
Les Écrivains, honneur du dernier âge,
Et qui du nôtre ont mérité l'hommage.
A cet aſpect, il change de couleur,

Et ſoupirant de rage & de douleur,
Tout bourſoufflé d'un courroux emphatique,
Branlant la tête, & d'un ton Prophétique :
« Malheur, malheur à ce ſiècle déçu !
» Il vous admire, & vous l'avez perdu.
» Fléaux des Arts, Auteurs de leur ruine,
» *O plat Boileau ! froid bel-eſprit Racine !*
» Et toi, timide & foible Poquelin,
» Toi, qui du Drame ignoras l'art divin,
» Vous écriviez pour ceux qui ſavent lire,
» Vous vouliez plaire aux eſprits cultivés ;
» Ce joug honteux nous a trop captivés.
» C'eſt pour *le Peuple* enfin qu'il faut écrire :
» *Le Peuple* ſeul, *le Peuple* a le vrai goût ;
» *Le Peuple* ſent, *le Peuple* ſeul eſt tout ;
» Le reſte, rien. *Humanité ! morale !*
» Jurons par vous d'écrire pour la Halle ;
» *O vaniteux !* qui *vaniteuſement*
» Nous retraciez Auguſte & Cornélie,
» Néron, Burrhus, Mithridate, Athalie,
» Où penſiez-vous trouver le ſentiment,
» Le naturel & les traits pathétiques ?
» Où ? dans Sophocle ; il eſt dans les boutiques,
» A cette table où de gros Vignerons
» Vont s'enyvrer du vin des Porcherons,
» Au cabaret où va danſer Toinette,
» Aux carrefours.... Enfin, dans ma *brouette*.
» Oui, ſans doute, oui : c'eſt-là qu'il faut ſaiſir

» Les

» Les ſeuls objets qu'on voit avec plaiſir.
» Ainſi penſoit cet Anglois, ce grand homme,
» Qui fit parler les Savetiers de Rome,
» Le *Caliban*, les Foſſoyeurs Danois.
» De cet Oracle on méconnoît la voix:
» La mienne enfin va réformer la ſcène;
» Sur ces treteaux où votre Melpomène
» Depuis cent ans ne fait rien qu'aſſoupir,
» Je placerai le *monſtre* de *Schekspir*.
» Ce *monſtre-là*, c'eſt l'enfant du génie:
» Fuyez Héros de Grèce & d'Auſonie!
» Le tems n'eſt plus de voir comme autrefois
» Le Capitole & les Palais des Rois
» Sur le Théâtre; & ſi j'en ſuis le maître,
» On y verra l'*Hôpital* & *Bicêtre*;
» Oui, l'*Hôpital*. François, proſternez-vous,
» Je l'ai juré; Profanes, à genoux »!

Chantre d'Hector, ô toi! qui ſçus décrire
Des immortels l'inexprimable rire,
Peins-nous le rire éclatant, redoublé,
Dont retentit le parvis ébranlé,
Les longs éclats, la bruyante huée,
Et la gaîté librement déployée.
En ſe pâmant, Molière s'écrioit;
Sur Deſpréaux, Racine s'appuyoit
N'en pouvant plus: pour le bon la Fontaine,
Il contemploit ce rare énergumène

D'un regard fixe, immobile, enchanté ;
Il jouiſſoit avec tranquilité,
La bouche ouverte, & la mine ébahie,
N'ayant rien vu de ſemblable à ſa vie.
Cimmer jugea qu'on ſe moquoit de lui ;
Il en frémit, il étouffe de bile,
Et révolté contre un ſiècle indocile,
Qui lui réſiſte & court après l'ennui,
Il déſeſpère enfin de la Patrie,
Briſe en pleurant ſa *brouette* chérie,
Foule à ſes pieds ſon ſuperbe drapeau,
Prend une robe, & s'enfuit au Barreau.

On approuva ce deſſein ſalutaire :
Mais tout-à-coup on entend un grand bruit ;
La ſcène change, & l'illuſion fuit.
« Eſt-il bien vrai ? nous allons voir Voltaire ;
» On dit qu'il touche au bout de ſa carrière,
» La goutte au pieds, la fièvre dans le ſang ;
» Il va bientôt venir prendre ſon rang ».
On s'empreſſoit déjà pour l'introduire
Avec éclat : chacun ſe diſpoſoit
A le fêter, & Racine diſoit :
« Je le verrai celui qui fit Zaïre » !
Soudain Mercure entre le front ſerein ;
On fait ſilence à ſon aſpect divin :
« On vous trompoit, & je viens vous apprendre,
» Leur dit ce Dieu, les arrêts du deſtin ;

» Voltaire ici n'eſt pas prêt à ſe rendre,
» Et de ſes jours on recule la fin.
» De ſa carrière aux talens conſacrée,
» Nul n'égala l'immortelle ſplendeur;
» Le Deſtin veut, pour dernière faveur,
» Que nul auſſi ne l'égale en durée.
» Quand ſur ſes jours étendant ſon pouvoir,
» La Parque enfin fermera ſa paupière,
» Apollon veut que pour le recevoir,
» Vous choiſiſſiez Sophocle & Saint-Aulaire ».

Ainſi parla Mercure; à ce diſcours,
On applaudit, comme on fait tous les jours,
Quand ſur la ſcène en pleurant on admire
Les vers touchans de Mérope & d'Alzire.

M. DE LA HARPE.

QUATRAIN,

Fait à l'occaſion du Prix de Poéſie, remporté par M. DE LA H en 1771.*

SUR la Montagne aux deux ſommets,
Croyez-vous, mes amis, que la H* graviſſe?
Liſez depuis Warwick tous les vers qu'il a faits:
Vous verrez qu'il y monte à grands pas d'écreviſſe.

M. DE R**.

ÉPIGRAMME.

1773.

LE jeune Églé, quoique très-peu cruelle,
D'une Honeſta veut avoir le renom;
Prudes, Pédans vont travailler chez elle,
A réparer ſa réputation;
Là, tout le jour le cercle Miſantrope
Avec Églé médit, fronde l'Amour:
Hélas! Églé, ſemblable à Pénélope,
Défait la nuit tout l'ouvrage du jour.

M. DE ST. LAMBERT.

AUTRE.

QUELLE eſt cette groteſque ébauche?
Eſt-ce un homme? eſt-ce un Sapajou?
Cela parle!.... Une raiſon gauche
Sert de reſſort à ce bijou.
Il veut jouer un Perſonnage;
Il prête aux fous ſon frêle appui;
Il careſſe ſa propre image
Dans les ridicules d'autrui,
Et s'extaſie à chaque Ouvrage,
Hors de nature comme lui.

ROY.

MON DERNIER MOT.

1775.

B.

D'ou vient que ſur ſoi-même on a ſi peu d'empire?
Savez-vous quel inſtinct, en naiſſant, nous inſpire
Contre certains objets d'invincibles dégoûts,
Que l'art ni la raiſon ne peut guérir en nous?
L'un pâlit à l'aſpect de cet inſecte agile,
Qui tapiſſe les murs de ſa toile fragile;
L'autre, à l'odeur d'un mets digne de le tenter,
Sent, contre l'appétit, ſon cœur ſe révolter:
Souvent au plus grand bruit une oreille endurcie,
N'entend qu'en frémiſſant l'aigre cri de la ſcie;
Et Rameau déchiré par un ſon diſcordant,
Le ſourcil hériſſé, l'œil de fureur ardent,
Briſoit l'inſtrument faux qui faiſoit ſon ſupplice.
Moi, par un même inſtinct, & non point par malice,
Je ne ſaurois ſouffrir les eſprits de travers;
Je ne puis de ſang-froid ouïr de méchans vers:
J'ai beau gronder ſouvent ma naïve franchiſe,
Dès qu'un Auteur m'ennuie, il faut que je le diſe.
Auſſi ne ſuis-je point l'Auditeur de Belloi,
Depuis qu'aux Spectateurs un mouſquet fait la loi,
Et qu'un ſot affranchi des ſifflets du Parterre,
Nous force à l'écouter, à ſouffrir & nous taire.
Enfin c'eſt-là l'humeur dont je ſuis dominé:

Des mauvais Écrivains je ſuis ennemi né :
Traitez-moi d'homme dur, chagrin & difficile,
Imputez ma franchiſe aux aigreurs de ma bile ;
Mais envain vos conſeils me voudroient corriger :
Ce qu'a fait la Nature, on ne peut le changer.

M.

Je vous plains ; car enfin, je vois que dans le monde
Maint Rimeur contre vous déjà s'irrite & gronde.
Pour vous peindre, ils n'ont point de crayon aſſez noir ;
Les Brochures ſur vous commencent à pleuvoir.
Tantôt quelque Grimaud, en proſe ou bien en rime,
Vous décoche, dans l'ombre, une injure anonyme ;
Tantôt de votre nom ſe jouant plaiſamment,
Un fin Railleur vous nomme un Cenſeur *inclément* ;
Et ſi quelques Eſprits, amis de la critique,
Applaudiſſent par fois à votre humeur cauſtique,
Mille autres, qui, craignant les traits que vous lancés,
D'un ſeul coup à la fois, en ſecret, ſont bleſſés,
Élevent, en tous lieux, leurs cris pour vous maudire.
Quel plaiſir trouvez-vous à voir qu'on vous déchiré ?
Cent fois plus redouté de tous nos beaux-Eſprits,
Que *Sarrine* n'eſt craint des filoux de Paris,
On vous fuit : cependant qu'il ſeroit doux de vivre
Avec des gens ſi bons, ſi ſages dans un Livre !
Ah ! combien la vertu doit les unir entr'eux !

B.

Hé ! ſoit ! je les croirai bienfaiſans, généreux ;
Je croirai, s'il le faut, que la vertu les touche,

Et qu'elle eſt dans leur cœur comme elle eſt dans leur bouche;
Je croirai chacun d'eux Philoſophe en tout point,
Et, pour le croire mieux, je ne les verrai point.
Mais comptez-vous pour rien la douceur peu commune,
De me voir à l'abri d'une foule importune
D'Auteurs qui, nuit & jour, inſpirés par l'ennui,
Se tourmentent ſans fin pour tourmenter autrui?
Le Mierre, aux durs accords de ſon Apollon Suiſſe,
Ne mettra pas du moins mon oreille au ſupplice;
Dorat ne viendra point, en galant précieux,
Me lire, avec fadeur, ſes vers délicieux,
Où ſans ceſſe il décrit mille faveurs reçues,
Des plus rares beautés que jamais il n'a vues.
Un Financier, jaloux du fauteuil immortel,
Et d'être aſſis au Louvre auprès de Marmontel,
Pour devenir Auteur à prix d'or & ſans peine,
Ne marchandera point mon eſprit ni ma veine,
Et Lacombe, en un mot, ne me viendra jamais
Prier d'être, à ſa ſolde, un menteur par extraits.

M.

Fort bien! mais, dans ce champ d'épine & de ſatyre,
Où ſont, pour tant de ſoins, les fruits que l'on retire?
Deſpréaux, tant chéri de Louis, de Condé,
Des Héros de nos jours ſeroit mal ſecondé.
On ne courtiſe plus les Filles de Mémoire;
Pour briguer leurs faveurs, il faut aimer la Gloire:
La Gloire veut des ſoins, des exploits, des vertus;
Et tout cela, pour vivre encor quand on n'eſt plus!

Dieu merci ! nos Seigneurs ont, dans leurs bonnes têtes,
Des projets plus ſenſés, & des goûts plus honnêtes.
Voyez-les, à grands frais, par la mode entraînés,
Poſſéder, ſans deſirs, de brillantes Phrynés,
Qui cultivent leurs mœurs avec un zèle extrême,
Et prennent à leurs biens plus d'intérêt qu'eux-mêmes.
S'ils veulent toutefois, dédaigneux Protecteurs,
Faire, au bout de leur table, aſſeoir d'humbles Auteurs,
Qui des bons plats, de loin, dévorant la fumée,
Amuſent les laquais de leur mine affamée,
Ils font venir, par choix, Sedaine, ou Poinſinet,
Toujours pour les Phrynés prêts à faire un couplet,
Vrais bouffons qui, jouant ou proverbe, ou parade,
Font rire Monſeigneur quand ſon ſinge eſt malade.
Mais ſavez-vous pourtant de quel malin courroux,
Tout un ſexe bruyant va s'armer contre vous;
Car il faut qu'en ami de tout je vous inſtruiſe:
Les femmes (qui l'eut cru?) n'aiment plus qu'on médiſe;
Leur eſprit goûte mieux des Ouvrages profonds,
Des Contes bien moraux, des Opéra-Bouffons,
Des Drames, à la fois, & Bourgeois & Tragiques,
Et les impiétés les plus Philoſophiques:
Souvent, même à l'Auteur d'un Roman libertin,
Elles font, en ſecret, le plus heureux deſtin;
Mais tout Auteur critique eſt ſûr de leur déplaire,
Comme Voltaire au Pape, & la Bible à Voltaire.
Par leurs mains cependant tout ſe fait bien ou mal.
Les Arts leur ſont ſoumis, Phébus eſt leur vaſſal:

Parmi leurs beaux-Eſprits, elles verſent les graces,
Les pouſſent aux faveurs, aux penſions, aux places;
Et vous, par votre faute, obſcur & dédaigné,
De toute récompenſe à jamais éloigné,
On ne vous verra point, décoré d'un beau luſtre,
Des quarante Immortels groſſir la troupe illuſtre.

B.

Je ne le cache pas: c'eſt un ſort aſſez beau,
De s'aſſeoir à la place où fut aſſis Boileau;
Mais, malgré la douceur d'une gloire auſſi pure,
Vis-à-vis Saint Lambert, on fait triſte figure,
Et pour vous dire tout à l'oreille, en deux mots,
Je vois fort peu de gloire où je vois tant de ſots.
Qu'irai-je y faire? aux pieds d'une ſecte hardie,
Encenſer le Veau d'or de l'Encyclopédie,
Où m'entendre appeller pédant par d'Alembert,
Si j'oſois préférer Virgile à Saint-Lambert?
Suis-je aſſez patient pour y ſouffrir l'empire,
D'un ignorant hautain que le faux goût inſpire,
Et pour voir triompher mille ſots jugemens,
Dont l'eſprit raiſonneur fait frémir le bon ſens?
C'eſt de ce nid fécond en ſchiſmes Littéraires,
Que ſortent, chaque jour, tant de loix téméraires,
De ſyſtêmes nouveaux, où de ſi doctes mains
Veulent au Dieu du goût tracer d'autres chemins.
Là règne un monſtre étique, à l'œil creux: ſa manie
Eſt d'aller, ſous la tombe, inſulter au Génie;
Les grands noms ſont en proie à ſes jaloux efforts;

Vil flatteur des vivans, il déchire les morts :
Mégère l'enfanta dans ſes cavernes ſombres,
Et ce nouveau Cerbère aboie après les ombres.
Quoi ! l'on veut méconnoître un Poëte divin,
Dans celui qui chanta le fier Vainqueur du Rhin,
Qui ſçut, de tant de grace, & de fleurs poëtiques,
Orner de l'Art des vers les leçons didactiques,
Et qui, pour un *Lutrin*, variant ſes accords,
Des riches fictions ouvrit tous les tréſors,
Que n'a pu faire naître, en un champ plus épique,
Des faits du grand Henri le Rimeur hiſtorique ?
Un lâche complaiſant viendra donc, ſans pudeur,
Des deux Rois de la Scène abaiſſer la grandeur
Aux pieds d'un bel-Eſprit qui, par-tout, dans ſes Pièces,
Riche de leur dépouille, a mis leurs vers en pièces ?
Un Pigmée aura dit : qu'on reſpecte ma loi ;
Rouſſeau, je te défends d'être plus grand que moi !
On oſera traiter Crébillon de barbare !
Enfin, ce que la France eut jamais de plus rare,
Se verra, tous les jours, dans ſa gloire, inſulté
Par mille impertinens ſûrs de l'impunité !
Et moi, je ne pourrai, ſans qu'on s'en formaliſe,
Des Charlatans d'eſprit démaſquer la ſottiſe ;
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux,
Et Thomas aſſommant, quand ſa lourde éloquence
Souvent, pour ne rien dire, ouvre une bouche immenſe.
Oh ! je veux ſur ce point me mettre en liberté.

Se plaigne qui voudra de ma ſincérité :
J'ai briſé pour toujours le baillon tyrannique,
Qui vouloit, dans ma bouche, étouffer la critique :
(Car aujourd'hui le Pinde a ſes tyrans auſſi.)
Mais qu'un autre, s'il veut, aille, d'effroi tranſi,
Courber, ſous leur orgueil, un front menteur & lâche :
Moi j'irai, d'un œil ferme, attaquer, ſans relâche,
Ces ennemis du goût trop longtems impunis ;
Et tous, contre moi ſeul, de leurs coups réunis,
Duſſent-ils faire enſemble éclater la tempête,
Moi tout ſeul contre eux tous, je puis leur faire tête,
N'en doutez point.

M.

Voilà parler en vrai Romain,
Au-deſſus du péril, au-deſſus du deſtin.
Hé bien ! mon Brave, allez où le goût vous appelle,
Victorieux Martyr d'une cauſe auſſi belle ;
En nouveau Curtius, allez vous dévouer
A la rage des ſots que vous voulez jouer.
Encor ſi vous pouviez, au prix de tant de haînes,
Voir au profit du goût fructifier vos peines !
Mais vous aurez beau dire, écrire & raiſonner ;
Le talent qu'on n'a pas, le pouvez-vous donner ?
Dites-moi, ferez-vous un Boileau de R**,
De la Harpe un Racine, & de Barthe un Molière ?
Dorat, dont vous blâmez le jargon, en tout lieu,
Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu ?
Et par vos bons avis, penſez-vous que Delile

Puiſſe autre choſe, enfin, que rimer à Virgile ?
Croyez-moi : ſans vouloir envain nous réformer,
Au ton de votre ſiècle il faut vous conformer.
Flattez ſon goût : on plait ſans prendre tant de peine ;
On eſt charmant, divin, au moins une ſemaine ;
On eſt prôné, couru, fêté, même à la Cour ;
Et le fat de la veille eſt le héros du jour.
Quittez donc le vieux goût ; le nôtre eſt plus facile :
N'allez point vous charger d'un ſavoir inutile,
Et laiſſez prudemment Ariſtote à l'écart,
Tracer ſur la raiſon les préceptes de l'Art.
En effet, à quoi bon vous mettre à la torture,
Suivre, plein de ſcrupule, Horace ou la Nature,
Apprendre à diſcerner le bon eſprit du faux,
Intraitable ennemi de vos propres défauts,
Gothique partiſan de règles ſurannées,
Sur un papier ingrat conſumer des années ?
Sans l'eſprit du moment, quel ſuffrage aurez-vous ?
Comment de vos Cenſeurs ſurmonter les dégoûts ?
« De Boileau, diront-ils, miſérable copiſte,
» D'un pas timide, il ſuit ſon modèle à la piſte.
» Si l'un n'eut point raillé ni Pradon, ni Perrin,
» L'autre n'eut point ſifflé Marmontel, ni Saurin.
» Eut-il nommé *la Ligue* une Hiſtoire rimée,
» S'il n'eut vu par Boileau la Pharſale opprimée ?
» Après tout, ſon Boileau, qu'il nous a tant vanté,
» Faiſoit d'aſſez bons vers, mais froids & ſans gaîté.
» Voltaire ſeul nous plaît, Voltaire nous amuſe,

» Quand

» Quand du Béguin de Gille il a coëffé ſa Muſe,
» Et que, dans les accès d'un délire bouffon,
» Il couvre de farine ou Jean-Jacque, ou Buffon.
» Nous aimons ſon eſprit, ſon riant badinage,
» Lorſque de la diſpute égayant le langage,
» Au ſtyle des Pédans oppoſant le bon ton,
» Il traite l'un de *Chien*, & l'autre de *Giton*;
» Et pour ſe délivrer de tous ſes adverſaires,
» Dans un vers plein de ſel, les envoie aux Galères ».

B.

Hé, mon Dieu! laiſſons-là Voltaire & ſes flatteurs.
Plaignez-moi quand j'aurai de tels admirateurs.

M.

Je plains le triſte ſort que pour vous j'enviſage;
Car enfin quel ſera votre appui?

B.

Mon courage.

M.

On criera contre vous.

B.

Je laiſſerai crier.

M.

Cent bouches vont s'ouvrir pour vous calomnier.
De vos moindres propos on vous fera des crimes:
Vous recevrez par jour vingt billets anonymes.

B.

Je ne les lirai point.

M.

Voulez-vous ſoulever
Tout un parti puiſſant ?

B.

Oui, je veux le braver.

M.

Malheur à qui s'attaque à l'Encyclopédie !
On fait courir ſoudain, pour noircir votre vie,
Ceux qui, par *le Bons Sens* (1) inſtruits à raiſonner,
Vont, aux dépens de Dieu, chercher un bon dîner,
Et ceux qui, chez les Grands épris de leur morale,
En chaſſant la vertu font entrer leur cabale.
L'un vous fait ſéqueſtrer ſans forme de procès,
Un autre rend ſa plainte, & vous traîne au Palais.

B.

J'en appelle au Public qui me fera juſtice.

M.

Le Public ? c'eſt bien dit : comptez ſur ſon caprice.
Eole eſt moins changeant, moins orageux que lui ;
Il condamne demain ce qu'il loue aujourd'hui.
Ah ! ſans vouloir fixer ce Protée indocile,
Libre de tant de ſoins, vivez heureux, tranquile.

B.

Mais je ne puis dormir ſi je ne fais des vers.

M.

Hé bien ! exercez-vous ſur cent ſujets divers.

(1) *Livre d'Athéiſme.*

B.

Sur tout autre ſujet que reſte-t-il à dire ?
On a tout épuiſé : mais on peut toujours rire.
La ſottiſe eſt un fonds qui jamais ne tarit ;
Et la Satyre enfin n'aura jamais tout dit.

M.

A de plus doux ſuccès animez votre veine ;
Entre mille rivaux paroiſſez ſur la ſcène.
Là, des vers, que ſouvent le Lecteur eut maudits,
A l'aide de Lekain, ſont pourtant applaudis.
C'eſt-là que le talent avec éclat s'annonce.
Écoutez mon conſeil.

B.

Écoutez ma réponſe :
Un Sanſonnet ſiffloit, jaſoit ſi joliment,
Que de tout ſon canton il faiſoit l'agrément :
Pour l'entendre, on venoit d'une lieue à la ronde.
De petits mots piquans il agaçoit ſon monde,
Faiſoit rire aux éclats ceux dont il ſe moquoit,
Et voyant qu'on prenoit plaiſir à ſon caquet,
Il ne finiſſoit point. Un matin que l'Aurore
Amenoit un beau jour de la ſaiſon de Flore,
Il entend retentir l'ombre épaiſſe d'un bois,
Des accens redoublés d'une touchante voix ;
Le Printems & l'Amour éveilloient Philomèle.
Sanſonnet s'attendrit, puis veut chanter comme elle ;
Il veut, d'un goſier rauque & peu fait à gémir,
Tirer un ſon plaintif, un douloureux ſoupir ;

Et bientôt veut chanter, d'une voix éplorée,
Les douleurs de Progné, les fureurs de Térée.
Alors il ſe rengorge, & d'un œil glorieux,
Demande aux Spectateurs d'applaudir de leur mieux:
Mais on rit, on le hue, on le force à ſe taire;
Et quelqu'un lui dónna cet avis ſalutaire:
Sanſonnet, mon ami, quittez le ton dolent;
Sifflez plutôt, ſifflez, ſi c'eſt votre talent.

M. CLÉMENT.

SUR LES OPÉRATIONS DE LA FIN DU REGNE DE LOUIS XV.

AUTEUR de la grandeur Romaine,
Horace diſoit à Mecène:
Quand ceſſerez-vous de donner?
Chez le Velche on n'eſt pas ſi tendre:
Je dois dire, mais ſans douleur,
A Monſeigneur le Contrôleur:
Quand ceſſerez-vous de me prendre?

VOLTAIRE.

DIALOGUE

ENTRE UN PHILOSOPHE

ET UN HOMME DE BIEN,

SUR LA THÉORIE DU PARADOXE.

1775.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien ! Monſieur, eh bien ! vous avez lu le Livre,
Le Livre lumineux, dont tout le monde eſt yvre,
Et qui fait dans la rue enrouer les Crieurs :
Enfin, pour nous auſſi nous aurons les Rieurs.
Cette heureuſe Brochure efface la vaine ombre,
Des talens de Linguet accablé ſous le nombre.
Vous voilà confondu ; l'oſerez-vous nier ?

L'HOMME DE BIEN.

On lui gardoit, Monſieur, *ce trait pour le dernier* ;
Tandis que, repouſſant des ligues infernales,
Il faiſoit tête ſeul à toutes les cabales,
A tous ſes Ennemis, à tous ſes Détracteurs,
Gens de Loi, gens de Plume, Auteurs, Compilateurs,
Vils échos de la haîne & de la calomnie ;
Délateurs ténébreux qu'irrite le génie ;
Les uns très-circonſpects, cabalant à huis clos ;
Les autres au grand jour impudemment éclos ;

Tous lançant contre lui des fléches vénimeuſes.
(Il le faut avouer) dans ces joûtes fameuſes,
Votre nouvel Athlète a très-bien pris ſon tems
Pour ſervir de recrue aux autres combattans.

LE PHILOSOPHE.

De condamner ce Livre, auriez-vous la manie?

L'HOMME DE BIEN.

Eh! qui pourroit ſourire à la plate ironie,
Aux ſarcaſmes affreux, au lâche emportement
D'un Libelle pareil, dans un pareil moment?

LE PHILOSOPHE.

Eh! quoi donc? Seconder la voix univerſelle,
D'un Sage déployer l'éloquence & le zèle,
Éclairer le Public encor mal affermi,
C'eſt un crime?

L'HOMME DE BIEN.

Monſieur, l'Auteur eſt votre ami;
Il a percé pour vous l'ombre myſtérieuſe,
Dont ſe voile à nos yeux ſa plume injurieuſe.
En Juge délicat oſez-vous prononcer?

LE PHILOSOPHE.

Vous même, ainſi que moi, vous devez balancer.

L'HOMME DE BIEN.

Non, je ne connois pas l'innocent qu'on égorge,
Si ce n'eſt par les traits que la vengeance forge,
Si ce n'eſt par l'horreur, qui, dans un cœur bien fait,
Des perſécutions eſt l'infaillible effet.
Quand Séguier, d'une voix courageuſe & romaine,

Parloit en Cicéron, pour venger Demoſthène,
Quand il le rappelloit dans le Temple des Loix,
J'ai mêlé mon ſuffrage à la publique voix,
Qui faiſoit retentir ce ſanctuaire auguſte.
Paris vantoit en chœur un triomphe ſi juſte;
Et le Triomphateur, opprimé, malheureux,
N'en eſt que plus ſacré pour un cœur généreux.

LE PHILOSOPHE.

Mais de ce cri Public, que votre bouche atteſte,
Le preſtige a ceſſé.

L'HOMME DE BIEN.

Mais la vérité reſte.

LE PHILOSOPHE.

La vérité! Comment oſez-vous l'invoquer
En faveur d'un ingrat, ardent à l'attaquer;
Qui ſonge à la détruire au moment qu'il l'implore;
Qui la frappe à genoux, en criant qu'il l'adore;
Et qui, du Paradoxe Orateur familier,
Ne ſeroit pas connu, s'il n'étoit ſingulier?

L'HOMME DE BIEN.

Les déclamations ne ſont que des outrages.

LE PHILOSOPHE.

Vous n'avez donc pas lu l'Extrait de ſes Ouvrages?
Par-tout l'Auteur le cite.

L'HOMME DE BIEN.

Il l'altère par-tout;
Il tronque des lambeaux de l'un à l'autre bout;
Des argumens qu'il blâme il retranche la preuve:

Cette rare méthode, au reſte, n'eſt pas neuve.
Tout Zoïle a connu cet art infidieux,
D'élaguer un Auteur pour le rendre odieux;
Par d'infâmes centons on a ſouillé Virgile;
Des textes mutilés corromproient l'Evangile.

LE PHILOSOPHE.

Peut-on nier ainſi l'évidence? Comment!
Quand cet homme inoui ſoutient ouvertement
Sur la même matière, & le pour & le contre,
Alors qu'il ſe dédit, alors qu'on vous le montre,
Vous inſiſtez encor! vous n'êtes pas vaincu!

L'HOMME DE BIEN.

Si l'on me l'eût montré, je ſerois convaincu;
Mais ſans ſe démentir, une main ſûre & libre,
Et du bien & du mal peut chercher l'équilibre;
Et quand les raiſonneurs ſont entr'eux diviſés,
Balancer leurs avis l'un à l'autre oppoſés.
Tout Livre eſt un champ-clos, où la dialectique
D'un glaive à deux tranchans doit armer un Critique.
Il peut de l'aiguiſer prendre un peu trop de ſoin:
Eh! quel Auteur, grand Dieu! ne va jamais trop loin (1)?
Voltaire vous l'a dit, Voltaire, votre Oracle:
Un Auteur ſans défaut ſerait un vrai miracle.
De contradictions tout mortel eſt paitri;
Mais pour être mortel, doit-on être flétri?
Et vous-même, entre nous, vous, ſages qu'on révère,

(1) *Vers de M. de Voltaire dans les Cabales.*

Si vous étiez jugés ſur ce dogme ſévère !
Si de l'obſcur chaos de vos opinions,
On tiroit quelque jour vos contradictions ;
Si l'on vous retraçoit le choc de vos problêmes,
Et de ces tourbillons qu'on appelle ſyſtêmes,
L'un l'autre ſe heurtant & ſe détruiſant tous;
Enfin, ſi l'on oſoit, ſans vous mettre en courroux,
Repréſenter au vrai vos modernes Apôtres,
Tolérans pour eux ſeuls, & tyrans pour les autres,
Adulateur rampans & frondeurs déclarés,
Amis de tout le monde, Égoïſtes outrés,
Prêchant la liberté d'une voix tyrannique....

LE PHILOSOPHE.

Monſieur, n'achevez pas ce parallèle inique.

L'HOMME DE BIEN.

Je ſuis loin d'imiter une injuſte fureur.
Je pardonne aux humains d'être nés pour l'erreur.

LE PHILOSOPHE.

Que ſert une ſortie & ſi vive & ſi chaude ?
Nos Sages ſont connus ; s'ils errent, c'eſt ſans fraude.
La vérité toujours eſt l'objet de leurs ſoins ;
Ils la cherchent ſans feinte.

L'HOMME DE BIEN.

Ils le diſent du moins ;
Mais raiſonnons un peu : ces Sages que j'admire,
N'ont-ils pas réclamé la liberté d'écrire ?
Leur voix dans tous les tems n'a-t-elle pas proſcrit
Toute borne impoſée à l'eſſor de l'eſprit ?

N'ont-ils pas blâmé tous la coutume insensée,
D'asservir la raison, d'enchaîner la pensée?
Sermon, Roman, Physique, Ode, Histoire, Opéra,
Chacun peut tout écrire & siffle qui voudra (1).
Sifflez donc, s'il le faut; mais permettez qu'on ose
User d'un droit acquis en vers ainsi qu'en prose.
Souffrez que sur les pas de vos Sages fameux,
On griffonne, on dispute, on s'escrime comme eux.
Un Écrivain hardi vous semble hétérodoxe;
La peur du préjugé le mène au paradoxe!
Il n'est pas sur le bled du même avis que vous!....
Eh bien! répondez-lui, mais sans fiel, sans courroux;
Le vrai Savant réfute, & le sot injurie.

LE PHILOSOPHE.

Oh! ceci pour le coup passe la raillerie.
Comment! un insensé qui veut être applaudi,
Soutiendra qu'il fait nuit à l'heure de midi!
Et sérieusement il faudra qu'on réfute
Ces jeux d'un esprit faux! Il faudra qu'on discute
Des travers évidens, des singularités,
Qu'il mettra, par caprice, au rang des vérités!
Quand l'Univers proscrit les Disciples d'Ignace,
Un fou s'avisera de plaindre leur disgrace,
De tous les Empereurs il sera le Fréron!

(1) *Autre Vers de M. de Voltaire dans l'Épître au Roi de Danemark. Il faut remarquer que ce Souverain, qui a favorisé la liberté d'écrire, est un Despote.*

Il blâmera Titus, excuſera Néron !
Il détruira la foi que l'on doit à l'Hiſtoire !....

L'HOMME DE BIEN.

Il ne la détruit point : il doute, avant de croire.
Souvent des Nations les faſtes altérés,
N'offrent que l'impoſture à des yeux éclairés.
N'a-t-il pu, dans la nuit de ce chaos antique,
Pour aſſurer ſa marche, avancer en ſceptique ?
Eh ! d'ailleurs, eſt-ce à vous de condamner en lui,
Ce qu'on vous voit ſans ceſſe admirer en autrui ?
Voltaire n'a-t-il pas avec plus d'énergie,
Du tyran de Caſtille écrit l'apologie (1) ?
Un autre n'a-t-il pas, uſant des mêmes droits,
Aux faſtes des Romains diſputé leurs ſept Rois (2) ?
Et quand Bodin jadis vantoit le Deſpotiſme (3),
Vit-il des raiſonneurs l'inſenſé fanatiſme,
De ſon opinion faire un crime d'État ?

LE PHILOSOPHE.

Si vous pouvez abſoudre un pareil attentat,
Je n'ai plus rien à dire, & c'eſt un beau partage
De flatter les tyrans, d'exalter l'eſclavage !

(1) *Voyez le Diſcours à la tête de ſa nouvelle Tragédie de Don Pedre.*

(2) *M. de Pouilly. Voyez l'excellent Diſcours qui eſt à la tête de l'Hiſtoire des premiers ſiècles de Rome, par M. Paliſſot.*

(3) *Voyez ſa République.*

L'HOMME DE BIEN.

Mais vos Sages, Monſieur, eux-mêmes l'ont chanté;
Du ſort du Paraguai leur eſprit enchanté,
Loua les fers bénis & les ſaintes entraves
Que portent ſur ces bords de fortunés eſclaves.
Combien d'autres tyrans n'ont-ils pas encenſés?
Quels Deſpotes, grand Dieu! n'ont-ils pas careſſés?
Soyez donc juſte enfin, n'ayez pas deux meſures;
Ne vous condamnez pas par vos propres cenſures.
Quel eſt l'aveuglement d'un injuſte courroux?
Les traits que vous lancez retournent contre vous.

LE PHILOSOPHE.

Ah! j'ai tort, j'en conviens. Il faut qu'on s'extaſie
Sur les petits ſoupers des tyrans de l'Aſie.
Un Sultan peut très-bien ſe donner le plaiſir
D'empaler ſes Bachas, d'étrangler ſon Viſir;
Rien n'eſt plus agréable. Aveugles que nous ſommes!
Nous croyons l'eſclavage un malheur pour les hommes.
Pure prévention! la Domeſticité,
Sans doute, a plus d'horreur & plus d'atrocité:
Un Serf n'eſt point à plaindre; il eſt très-heureux même.

L'HOMME DE BIEN.

Monſieur, ne raillons point ſur un ſi grand problême.
Ce Procès important n'eſt pas encor jugé (1);
Et des opinions le nombre eſt partagé.
L'Auteur a dit la ſienne; il l'a pu ſans ſcrupule:

(1) *Adhuc ſub judice lis eſt.* HORAT. Art. Poet.

En

En la dénaturant on la rend ridicule,
Odieuſe, ſuſpecte à la foule des ſots,
Qui s'en laiſſent toujours impoſer par les mots,
Qui liſent ſans entendre, ou qui jugent ſans lire.
O de l'eſprit humain déplorable délire!
Par les cris de la haine une fois abuſé,
Le Public n'entend plus l'innocent accuſé.
On peut le provoquer, ſans qu'il puiſſe combattre;
Sous la main des bourreaux s'il oſe ſe débattre,
C'eſt un crime de plus qu'on lui fait expier,
Et même on le punit de ſe juſtifier.

LE PHILOSOPHE.

Mais de quel droit enfin cet Écrivain bizarre,
Blâmant ce que la France a produit de plus rare,
Oſe-t-il ſe moquer des doctes réſultats (1),
Qu'offre *le produit net* pour le bien des États?
Jugez de tout l'excès de ſa noirceur profonde?
Il ſe plaît à berner ces bienfaiteurs du monde,
Ces Sages, ces Savans, ces grands Calculateurs,
De l'unique ſcience, uniques Inventeurs,
Illuſtres rejettons des Encyclopédiſtes,
Et qu'il oſa flétrir du nom d'Économiſtes!....

L'HOMME DE BIEN.

Mais s'ils l'ont prévenu! ſi leurs partis nombreux
Ont tramé contre lui des complots ténébreux!....

(1) *Le produit net, eſt le mot de ralliement, le cri de guerre, le Montjoye S. Denis de la ſexe économique.*

LE PHILOSOPHE.

Je veux le ſuppoſer; du moins dans ſa défenſe
Met-il trop de chaleur & trop de violence.

L'HOMME DE BIEN.

Pourquoi l'attaquoit-on? tout aggreſſeur a tort:
On a droit d'écraſer le ſerpent qui nous mord.
Eh! quel eſt l'homme froid, flegmatique, impaſſible,
Qu'un affront imprévu ne trouve pas ſenſible?
La repréſaille eſt juſte & de droit naturel:
Celui qui la provoque eſt le ſeul criminel.

LE PHILOSOPHE.

Enfin tout eſt matière à ſon Panégyrique:
Tout ſert à ſa louange, & votre rhétorique
Se montre ingénieuſe à le juſtifier.
Son Ordre vient pourtant de le ſacrifier;
Devoit-il inſulter cet Ordre reſpectable?

L'HOMME DE BIEN.

Nul ne l'a plus loué; daignez être équitable.
Qu'a-t-il dit, en effet, de ce Corps vertueux
D'Orateurs qu'a bleſſés ſon ſtyle impétueux?
Que voyoit-il en eux? Des Soldats magnanimes,
Tous armés par l'honneur pour combattre les crimes;
Des rivaux généreux, qui, l'un de l'autre amis,
S'attaquent noblement ſous les yeux de Thémis;
Qui, libres par état, par devoir intrépides,
Des eſprits ſubjugués dominateurs rapides,
Pour le foible opprimé font retentir leur voix,
Et couvrent l'orphelin de l'Égide des Loix;

Qui, brûlant d'un ſaint zèle, imitent ce grand homme,
L'Oracle & le Sauveur, & le Martyr de Rome (1),
Ou qui ſavent s'armer de ces foudres vainqueurs,
Qu'Eſchine & ſon rival lançoient au fond des cœurs.
Ont-ils dû l'en punir? Eſt-ce donc un outrage,
De croire à leurs talens, de vanter leur courage?
Enfin, de leurs vertus, ce portrait glorieux,
Seroit-il aſſez faux, pour être injurieux?

LE PHILOSOPHE.

Oh! l'on ſait que ſon ſtyle eſt brillant de phoſphores;
Il ſéme à pleines mains ſes longues métaphores,
Et ſe perd dans l'amas de ſes comparaiſons.

L'HOMME DE BIEN.

Voilà, pour le rayer, de puiſſantes raiſons!

LE PHILOSOPHE.

Mais s'il eſt innocent, expliquez-moi, de grace,
D'où vient l'acharnement qu'il excite au Parnaſſe,
Au Barreau, dans le Monde, à la Ville, à la Cour.

L'HOMME DE BIEN.

J'en ſais bien les motifs.

LE PHILOSOPHE.

Parlez donc ſans detour.

L'HOMME DE BIEN.

Non, non, n'eſpérez pas qu'ici je vous révèle
Ces myſtères affreux.

(1) *Cicéron.*

LE PHILOSOPHE.

La réſerve eſt nouvelle.

L'HOMME DE BIEN.

Elle eſt prudente au moins ; mais voyez, de tout tems,
Quel fut dans l'Univers le ſort des grands talens ?
L'oſtraciſme, les fers, l'exil, l'ignominie,
La ciguë & la mort attendent le Génie ;
De la célébrité, tel eſt le prix commun.
Je vous en citerois mille exemples pour un ;
Mais je vois qu'à la fin cet entretien vous choque :
Je me tais.

LE PHILOSOPHE.

C'eſt aſſez ; rien n'eſt moins équivoque.
Vous aſpirez, Monſieur, au nom d'Homme de Bien ;
Je vous ſoupçonne même un tant ſoit peu Chrétien :
Je vous dénoncerai.

L'HOMME DE BIEN.

Vous êtes trop honnête.

LE PHILOSOPHE.

Sur vos mœurs, dans Paris, on peut faire une enquête ;
Et charitablement, de maiſon en maiſon,
Recueillir des détails & des ſilences.

L'HOMME DE BIEN.

Bon !

LE PHILOSOPHE.

Puiſque d'un Réprouvé vous êtes idolâtre,
Nous ſaurons contenir ce zèle opiniâtre,
Et vous feriez pour lui d'inutiles efforts.

Nous ſommes plus nombreux, nous ſerons les plus forts ;
A ſon premier écrit nous ſaurons le confondre :
Nous le ferons brûler.

L'HOMME DE BIEN.

Brûler, oui, c'eſt répondre ;
Et je ſuis, à la fin, de votre avis.

LE PHILOSOPHE.

Je croi,
Monſieur l'Homme de Bien, que vous riez de moi.

L'HOMME DE BIEN.

Ah ! parbleu, pour le moins, vous permettrez qu'on rie ;
Tout ceci n'eſt, au fond, qu'une plaiſanterie.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appellez-vous, Monſieur ? Je ne ſuis pas plaiſant.

L'HOMME DE BIEN.

Mais votre ſérieux eſt aſſez amuſant.

LE PHILOSOPHE.

Vous êtes un frippon....

L'HOMME DE BIEN.

A merveille.

LE PHILOSOPHE.

Un Corſaire.....

L'HOMME DE BIEN.

Courage.

LE PHILOSOPHE.

Un imbécile, un pédant, un fauſſaire,
Un bâtard de Zoïle, un ſot, un garnement.

L'HOMME DE BIEN.

Que la Philoſophie inſpire d'enjoûment,
D'eſprit & de gaîté, de grace & de décence !
De la droite raiſon, je reſſens la puiſſance ;
Je ceſſe de défendre un Écrivain jaloux.
Oui, qui veut bien penſer, doit penſer comme vous,
Écrire à votre gré, prendre votre manière,
Jurer en votre nom, ſuivre votre bannière,
Se faire votre ſinge, & crier en tout lieu :
Qu'on adore Pſaphon ; car Pſaphon eſt un Dieu.
Ce ſyſtême ruſé de charlatanerie,
Mériteroit auſſi d'avoir ſa *Théorie.*

LE PHILOSOPHE.

(*Il ramaſſe une pierre & la jette à la tête de l'Homme de Bien.*)

Tu ne finiras pas cet impudent diſcours ?
Pare cet argument, ſi tu peux.

L'HOMME DE BIEN.

(*Il ſe ſauve en criant.*)

Au ſecours ?

LE PHILOSOPHE.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !
On ne le peut convaincre à moins qu'on ne l'aſſomme.
Comme l'erreur, hélas ! ſait gliſſer ſon poiſon !
Et que l'on a de peine à prouver la raiſon !

M. Z***.

LE DIX-HUITIÈME SIECLE.

1775.

SATYRE A M. FRÉRON.

Ne prétends plus, Fréron, par tes ſavans efforts,
Détrôner le faux Goût, qui règne ſur nos bords.
Depuis que nous pleurons l'innocence exilée,
Sous tes mâles écrits, vainement accablée,
On voit renaître encor l'Hydre des ſots Rimeurs,
Et la chûte des Arts ſuit la perte des mœurs.

Un Monſtre dans Paris croît & ſe fortifie,
Qui paré du manteau de la Philoſophie,
Que dis-je ? de ſon nom fauſſement revêtu,
Étouffe les talens & détruit la vertu.
L'Univers, ſi l'on croit ce Novateur moderne,
Fils du haſard, n'a point de Dieu qui le gouverne ;
La mort doit frapper l'ame, & Roi des animaux,
L'homme voit ſes ſujets devenir ſes égaux.
Ce Monſtre toutefois n'a point un air farouche ;
Toujours l'humanité reſpire ſur ſa bouche ;
D'abord, des Nations Réformateur diſcret,
Il ſémoit ſes écrits, à l'ombre du ſecret,
Errant, proſcrit par-tout, mais ſouple en ſa diſgrace ;

Bien-tôt, le ſceptre en main, gouvernant le Parnaſſe,
Ce tyran des Beaux-Arts, nouveau Dieu des mortels,
De leurs Dieux diffamés uſurpa les Autels;
Et lorſqu'abandonnée à cette idolâtrie,
La France qu'il corrompt touche à la barbarie,
Flatteur d'un ſiècle impur, ſon parti ſuborneur,
Nous a fermé les yeux ſur notre déshonneur.

« Quoi! votre Muſe en monſtre érige la ſageſſe!
» Vous blâmez ſes enfans, & leur crédit vous bleſſe!
» Je ſoupçonne, entre nous, que vous croyez en Dieu;
» N'allez point dans vos vers en conſigner l'aveu;
» Craignez le ridicule, & reſpectez vos maîtres;
» Croire en Dieu fût un tort, permis à nos ancêtres;
» Mais dans notre âge! allons, il faut vous corriger;
» Éclairez-vous, jeune-homme, au lieu de nous juger;
» Penſez; à votre Dieu laiſſez venger ſa cauſe;
» Si vous ſaviez penſer, vous feriez quelque choſe:
» Sur-tout point de ſatyre; oh! c'eſt un genre affreux!
» Eh! qui pût vous apprendre, Écolier ténébreux,
» Que des mœurs, parmi nous, la perte étoit certaine;
» Que les Beaux-Arts couroient vers leur chûte prochaine?
» Partout, même en Ruſſie, on vante nos Auteurs:
» Comme l'humanité règne dans tous les cœurs!
» Vous ne liſez donc pas le Mercure de France?
» Il cite au moins, par mois, un trait de bienfaiſance ».

Ainſi Caritidès, ce Poëte penſeur,

De la Philoſophie obligeant défenſeur,
Conſeille par pitié mon aveugle ignorance,
De nos Arts, de nos mœurs garantit l'excellence;
Et ſans plus de raiſons, ſi je réplique un mot,
Pour prouver que j'ai tort, il me déclare un ſot.

Mais de ces Sages vains confondons l'impoſture;
De leur règne fameux retraçons la peinture;
Et que mes vers, enfans d'une noble candeur,
Éclairent les François ſur leur fauſte grandeur.

Eh! quel tems fut jamais en vices plus fertile?
Quel ſiècle d'ignorance, en beaux faits plus ſtérile,
Que cet âge nommé Siècle de la Raiſon?
Toute une populace, en ſtyle de ſermon,
De longs écrits moraux nous ennuie avec zèle;
Et l'on prêche les mœurs, juſques dans la Pucelle.
Je le ſais; mais, ami, nos modeſtes ayeux
Parloient moins des vertus & les cultivoient mieux.
Quels demi-Dieux enfin nos jours ont-ils vu naître?
Ces François ſi vantés, peux-tu les reconnoître?
Jadis Peuple-héros, Peuple-femme en nos jours,
La vertu qu'ils avoient n'eſt plus qu'en leurs diſcours.

Suis les pas de nos Grands, énervés de moleſſe,
Ils ſe traînent à peine, en leur vieille jeuneſſe,
Courbés avant le tems, conſumés de langueur,
Enfans efféminés, de pères ſans vigueur.

Et cependant, nourris des leçons de nos Sages,
Vous les voyez encore, amoureux & volages,
Chercher, la bourſe en main, de Beautés en Beautés,
La mort qui les attend au ſein des voluptés;
De leurs biens, prodigués pour d'infâmes caprices,
Enrichir nos Phrynés, dont ils gagent les vices,
Tandis que l'honnête homme, à leur porte oublié,
N'en peut même obtenir une avare pitié:
Demi-Dieux avortés, qui, par droit de naiſſance,
Dans les Camps, à la Cour, règnent en eſpérance,
Que d'exploits leurs talens ſemblent nous préſager!
Ceux-ci font avec art courir ce char léger,
Que roule un ſeul courſier ſur une double roue;
Ceux-là, ſur un théâtre, où leur mémoire échoue,
Savent, non ſans honneur, ſe jouer dans ces vers,
Où Molière, Prophète, exprima leurs travers:
Par d'autres, avec gloire, une paume lancée,
Va, revient, tour-à-tour pouſſée & repouſſée.
Sans doute c'eſt ainſi que Turenne & Villars,
S'inſtruiſoient dans la paix aux triomphes de Mars.

La plupart, indigens au milieu des richeſſes,
Achètent l'abondance, à force de baſſeſſes:
Souvent, à pleines mains, d'Orval ſeme l'argent;
Par fois, faute de fonds, Monſeigneur eſt Marchand.
Que dirai-je d'Arcas? Quand ſa tête blanchie,
En tremblant, ſur ſon ſein ſe penche appéſantie;
Quand ſon corps, vainement de parfums inondé,

Trahit les maux ſecrets, dont il eſt obſédé ;
Scandaliſant Paris de ſes vieilles tendreſſes,
Arcas, Sultan goutteux, veut avoir vingt maitreſſes ;
Mais, en frippon titré, pour payer leurs appas,
Arcas vend au Public le crédit qu'il n'a pas.
Digne fils d'un tel père, Iphis chargé de dettes,
Met ſes jeunes amours aux gages des coquettes :
Plus Philoſophe encor, Liſimond ruiné,
Épouſe un riche opprobre, en épouſant Phryné.

Qui blâmeroit ces nœuds ? L'Hymen n'eſt qu'une mode,
Un lien de fortune, un veuvage commode,
Où chaque époux, brûlé d'adultères deſirs,
Vit, ſous le même nom, libre dans ſes plaiſirs.

Vois-tu parmi ces Grands, leurs compagnes hardies
Imiter leure excès, par eux-même applaudies ;
Dans un corps délicat porter un cœur d'airain ;
Oppoſer au mépris un front toujours ſerein ;
Et de l'homme, en public, affectant l'aſſurance,
Sous leur caſque de plume étaler l'impudence ?

Aſſiſe dans ce Cirque, où viennent tous les rangs
Souvent bâiller en loge, à des prix différens,
Cloris n'eſt que parée, & Cloris ſe croit belle ;
En vêtemens légers l'or s'eſt changé pour elle ;
Son front luit, étoilé de mille diamans,
Et mille autres encore, effrontés ornemens,
Serpentent ſur ſon ſein, pendent à ſes oreilles ;

Les Arts, pour l'embellir, ont uni leurs merveilles :
Vingt familles enfin couleroient d'heureux jours,
Riches des ſeuls tréſors, perdus pour ſes atours.
Malgré cet appareil d'un luxe héréditaire,
Cloris, on le prétend, ſe montre populaire :
Oui, dépoſant l'orgueil de ſes douze quartiers,
Madame, en ſes amours, déroge volontiers,
Indulgente beauté, Zélis la juſtifie,
Zélis qui, par bon ton, à la Philoſophie,
Joint tous les goûts divers, tous les amuſemens,
Rit avec nos Penſeurs, penſe avec ſes Amans.
Enfant Sophiſte, au fond coquette Pédagogue,
Qui gouverne la mode, à ſon gré met en vogue
Nos petits vers, lâchés par gros *in-octavo*,
Ou ces Drames pleureurs qu'on joue *incognito*,
Protège l'Univers, & rompue aux affaires,
Fournit vingt Financiers d'importans Secrétaires,
Lit tout, & même fait par nos Auteurs moraux,
Qu'il n'eſt certainement un Dieu, que pour les ſots.

Parlerai-je d'Iris ? chacun la prône & l'aime ;
C'eſt un cœur, mais un cœur.... c'eſt l'humanité même :
Si d'un pied étourdi quelque jeune Éventé
Frappe, en courant, ſon chien qui jappe épouvanté,
La voilà qui ſe meurt de tendreſſe & d'alarmes ;
Un papillon ſouffrant lui fait verſer des larmes :
Il eſt vrai ; mais auſſi qu'à la mort condamné,
Lalli ſoit, en ſpectacle, à l'échaffaut traîné,

Elle

Elle ira, la première, à cette horrible fête
Acheter le plaiſir de voir tomber ſa tête.

Tu frémis, à l'aſpect de ce dernier tableau;
Moi-même, avec horreur, je reprends le pinceau.

Dois-je encor te montrer nos Ducheſſes fameuſes,
Tantôt d'un Hiſtrion amantes ſcandaleuſes,
Fières de ſes ſoupirs obtenus à grand prix,
Elles-même, aux railleurs dénonçant leurs maris;
Tantôt, pour égayer leurs courſes ſolitaires,
Imitant noblement ces Graces mercenaires.
Qui, par couples nombreux, ſur le déclin du jour,
Vont aux lieux fréquentés colporter leur amour;
Contens d'un héritier, comme eux frêle & ſans force,
Les époux, très-amis, vivant dans le divorce;
Vainqueurs des préjugés, les pères bienfaiſans,
Du Serrail de leurs fils eunuques complaiſans;
De nouvelles Saphos, dans le crime affermies,
Maris de nos Beautés ſous le titre d'amies,
Et de galans Marquis, Philoſophes parfaits,
En petite Gomorre érigeant leur Palais.

Mais la corruption, à ſon comble portée,
Dans ces riches hôtels, ne s'eſt point arrêtée;
Le Peuple imitateur ſuit l'exemple des Grands,
Et les mêmes travers diffament tous les rangs.

Vois ce Marchand flétri, Philoſophe en boutique,

Qui déclarant trois fois ſa ruine authentique,
Trois fois s'eſt enrichi d'un heureux déshonneur,
Trancher du Financier, jouer le grand Seigneur:
Monſieur, pour ſes amis, entretient une Actrice;
Madame, des beaux-Arts, Bourgeoiſe Protectrice,
En couvent d'eſprits-forts transforme ſa maiſon,
Et fait de ſon comptoir un bureau de raiſon.
Par-tout s'offre l'orgueil & le luxe & l'audace;
Orgon, à prix d'argent, veut annoblir ſa race:
Devenu Magiſtrat de mince roturier,
Pour être un jour Baron, il ſe fait Uſurier:
Jadis ſon Clerc, Mondor enviroit ſon partage;
Tout-à-coup, des bureaux ſecouant l'eſclavage,
Il loge ſa moleſſe en un riche palais,
Et derrière un char d'or promenant trois valets,
Sous ſix chevaux pareils ébranle au loin la rue;
Mais ſa fortune, Ami, comment l'a-t-il accrue?
Il a vendu ſa femme, & ce couple abhorré,
Enveloppé d'opprobre, eſt pourtant honoré.

Hé! quel frein contiendroit un vulgaire indocile,
Qui ſait, grace aux Docteurs du moderne Evangile,
Qu'envain le pauvre eſpère en un Dieu qui n'eſt pas;
Que l'homme tout entier eſt promis au trépas?
Chacun veut de la vie embellir le paſſage;
L'homme le plus heureux eſt auſſi le plus ſage;
Et depuis le vieillard qui touche à ſon tombeau,
Juſqu'au jeune-homme, à peine échappé du berceau,

A la Ville, à la Cour, au ſein de l'opulence,
Sous les affreux lambeaux de l'obſcure indigence,
La débauche au teint pâle, aux regards effrontés,
Enflamme tous les cœurs, vers le crime emportés.
C'eſt envain que, fidèle à ſa vertu première,
Louis inſtruit aux mœurs la Monarchie entière:
La Monarchie entière eſt en proie aux Laïs;
Leurs vices ſont les Dieux qu'adore mon Pays;
Et la Religion, mère déſeſpérée,
Par ſes propres enfans ſans ceſſe déchirée,
Dans ſes Temples déſerts pleurant leurs attentats,
Le pardon ſur la bouche, envain leur tend les bras;
Son culte eſt avili, ſes loix ſont profanées:
Dans un cercle brillant de Nymphes fortunées,
Entends ce jeune Abbé: Sophiſte bel-eſprit,
Monſieur fait le procès au Dieu qui le nourrit;
Monſieur trouve plaiſans les feux du Purgatoire;
Et pour mieux amuſer ſon galant auditoire,
Mêle aux tendres propos ſes blaſphêmes charmans,
Lui prêche de l'amour les doux égaremens,
Traite la piété d'aveugle fanatiſme,
Et donne, en ſe jouant, des leçons d'Athéïſme.

Voilà donc, cher Ami, cet âge ſi vanté,
Ce ſiècle heureux des mœurs & de l'humanité!
A peine des vertus l'apparence nous reſte;
Mais détournant les yeux d'un tableau ſi funeſte,
Éclairés par le goût, enviſageons les arts:

Quel désordre nouveau se montre à nos regards !
De nos pères fameux les ombres insultées ;
Comme un joug importun, les règles rejettées,
Les genres opposés bizarrement unis,
La Nature, le vrai de nos livres bannis,
Un désir forcené d'inventer & d'instruire,
D'ignorans Écrivains, jamais las de produire,
Des brigues, des Partis l'un à l'autre odieux,
Le Parnasse idolâtre adorant de faux Dieux,
Tout me dit que des arts la splendeur est ternie.

Fille de la Peinture & sœur de l'harmonie,
Jadis la Poésie, en ses pompeux accords,
Osant même au néant prêter une ame, un corps,
Égayoit la raison de riantes images ;
Cachoit de la vertu, les préceptes sauvages,
Sous le voile enchanteur d'aimables fictions ;
Audacieuse & sage en ses expressions,
Pour cadencer un vers, qui dans l'ame s'imprime,
Sans appauvrir l'idée, enrichissoit la rime ;
S'ouvroit par notre oreille un chemin vers nos cœurs,
Et nous divertissoit, pour nous rendre meilleurs.
Maudit soit à jamais le pointilleux Sophiste,
Qui, le premier, nous dit en prose d'Algébriste :
Vains Rimeurs, écoutez mes ordres absolus ;
Pour plaire à ma raison, pensez ; ne peignez plus.
Dès-lors la Poésie a vû sa décadence ;
Infidelle à la rime, au sens, à la cadence,

Le compas à la main, elle va diſſertant ;
Apollon ſans pinceaux n'eſt plus qu'un lourd pédant.
C'étoit peu que, changée en bizarre Furie,
Melpomène étalât ſur la ſcène flétrie,
Des Romans fort touchans ; car à peine l'Auteur,
Pour emporter les morts, laiſſe vivre un Acteur ;
Que ſoigneux d'évoquer des revenans affables,
Prodigue de combats, de marches admirables,
Tout Poëte moderne, avec pompe aſſommant,
Fît d'une Tragédie une Opéra charmant ;
La Muſe de Sophocle, en robe doctorale,
Sur des treteaux ſanglans profeſſe la morale ;
Là, ſouvent un Sauvage, orateur apprêté,
Auſſi bien qu'Arouet, parle d'humanité :
Là, des Turcs amoureux ſoupirant des maximes,
Débitent galamment Sénèque mis en rimes :
Alzire au déſeſpoir, mais pleine de raiſon,
En invoquant la mort, commente le Phédon :
Pour expirer en forme, un Roi, par bienſéance,
Doit exhaler ſon ame avec une ſentence ;
Et chaque Perſonnage, au Théâtre produit,
Héros toujours ſoufflé par l'Auteur qui le ſuit,
Fût-il Scythe ou Chinois, dans un traité ſans titre,
Interroge par ſigne, ou répond par chapitre.

Thalie a de ſa ſœur partagé les revers :
Peindre les mœurs du tems eſt l'objet de ſes vers ;
Mais laſſe d'un emploi que le Goût lui confie,

Apôtre larmoyant de la Philoſophie,
Elle fuit la gaîté qui doit ſuivre ſes pas,
Et d'un maſque tragique enlaidit ſes appas.
Tantôt c'eſt un rimeur, dont la Muſe étourdie,
Dans un conte annobli du nom de Comédie,
Paſſe, en dépit du goût, du touchant au bouffon,
Et marie une farce avec un long ſermon;
Tantôt, un poſſédé, dont le démon terrible
Pleure éternellement dans un Drame riſible:
Que dis-je? Oſer blâmer un Drame, un Drame enfin!
La Comédie eſt belle, & le Drame eſt divin:
Pour moi j'y goûte fort, car j'aime la nature,
Ces Héros villageois, beaux-eſprits ſous la bure,
Et j'approuve l'Auteur de ces Drames diſerts,
Qui ne s'abbaiſſe point juſqu'à parler en vers:
Un vers coûte à polir, & le travail nous pèſe;
Mais en proſe du moins on eſt ſot à ſon aiſe.
Par-tout le même ton; chaque Muſe en ſes chants,
Aux dépens du vrai goût fait la guerre aux méchants:
Le plus lourd Chanſonnier de l'Opéra-Comique,
Prête à ſon Apollon un air philoſophique,
Et des vers ſont charmans, pourvû qu'ils ſoient moraux.

Mais de la Poéſie uſurpant les pinceaux,
L'Eloquence aujourd'hui prodigue en métaphores,
Avec un air penſeur enfle des riens ſonores;
Que d'Orateurs guindés dans un diſcours ſavant,
Se tourmentent ſans fin, pour enfanter du vent!

Dans un livre où Thomas rêve, comme en extaſe,
Je cherche un peu de ſens ; & vois beaucoup d'emphaſe.
Un plaiſant, des dévôts Zoïle envenimé,
Qui nous vend, par eſſais, le menſonge imprimé,
Des oppreſſeurs fameux développant les trames,
Met, pour mieux l'annoblir, l'hiſtoire en Épigrammes.
Chaque genre varie au gré des Écrivains,
Et ne connoît de loix, que leurs caprices vains.

Sans doute, le reſpect des antiques modèles,
Eût au vrai ramené les Muſes infidelles :
Eux ſeuls, de la nature imitateurs conſtans,
Toujours lûs avec fruit, ſont beaux dans tous les tems :
Heureux qui, jeune encore, a ſenti leur mérite !
Même, en les ſurpaſſant, il faut qu'on les imite :
Mais les ſages du jour ou de fiers novateurs,
De leur goût dépravé partiſans corrupteurs,
Ne pouvant les atteindre, ont dégradé leurs Maîtres
Et flatteurs des pédants flétris par nos ancêtres,
O de la ſympathie inévitable effet !
Ils vengent les Cotins des affronts du ſifflet.

Voltaire en ſoit loué ! chacun ſait au Parnaſſe
Que Malherbe eſt un ſot & Quinaut un Horace.
Dans un long Commentaire, il prouve longuement
Que Corneille par fois pourroit plaire un moment.
J'ai vû l'enfant gâté de nos penſeurs ſublimes,
La Harpe, dans Rouſſeau trouver de belles rimes ;
Si l'on en croit Mercier, Racine a de l'eſprit ;

Mais Perrault plus profond, Diderot nous l'apprit,
Perrault, tout plat qu'il eſt, pétille de génie:
Il eut pû travailler à l'Encyclopédie.
Boileau, correct Auteur de libelles amers,
Boileau, dit Marmontel, tourne aſſez bien un vers;
Et tous ces demi-Dieux que l'Europe en délire,
A depuis cent hyvers l'indulgence de lire,
Vont dans un juſte oubli retomber déſormais,
Comme de vains Auteurs qui ne penſent jamais.

Quelques vengeurs pourtant, armés d'un noble zèle,
Ont de ces morts fameux épouſé la querelle:
De-là, ſur l'Hélicon, deux partis oppoſés
Régnent, & l'un par l'autre à l'envi dépriſés,
Tour-à-tour s'adreſſant des volumes d'injures,
Pour le trône des Arts, combattent par brochures:
Mais plus forts par le nombre & vantés en tous lieux,
Les Corrupteurs du goût en paroiſſent les Dieux:
Si Clément les proſcrit, la Harpe les protège:
Eux ſeuls peuvent prétendre au rare privilège,
D'aller au Louvre, en corps, commenter l'Alphabet;
Grammairiens-Jurés, immortels par brevet:
Honneurs, richeſſe, emplois, ils ont tout en partage,
Hors la ſaine raiſon que leur bonheur outrage;
Et le Public eſclave obéit à leurs loix;
Mille cercles Savans s'aſſemblent à leur voix:
C'eſt dans ces tribunaux galans & domeſtiques,
Que parmi vingt Beautés, Bourgeoiſes empyriques,
Diſtribuant la gloire & peſant les écrits,

Ces fiers Inquiſiteurs jugent les beaux-Eſprits.
O malheureux l'Auteur, dont la plume élégante
Se montre encor du goût ſage & fidelle amante;
Qui rempli d'une noble & conſtante fierté,
Dédaigne un nom fameux, par l'intrigue acheté,
Et n'ayant, pour Prôneurs, que ſes muets ouvrages,
Veut, par ſes talens ſeuls, enlever les ſuffrages!
La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré;
S'il n'eut été qu'un ſot, il auroit proſpéré.
Trop fortuné celui qui peut avec adreſſe
Flatter tous les partis que gagne ſa ſoupleſſe;
De peur d'être blâmé, ne blâme jamais rien;
Dit Voltaire un Virgile, & même un peu Chrétien,
Et toujours en l'honneur des tyrans du Parnaſſe,
De Madrigaux en proſe allonge une Préface!
Mais trois fois plus heureux le jeune-homme prudent,
Qui, de ces Novateurs enthouſiaſte ardent,
Abjure la raiſon, pour eux la ſacrifie,
Soldat ſous les drapeaux de la Philoſophie!
D'abord, comme un prodige, on le prône par-tout:
Il nous vante! en effet c'eſt un homme de goût;
Son chef-d'œuvre eſt toujours l'écrit qui doit éclorre,
On récite déjà les vers qu'il fait encore.
Qu'il eſt beau de le voir, de dînés en dînés,
Officieux Lecteur de ces vers nouveaux nés,
Promener chez les Grands ſa Muſe bien nourrie!
Paroît-il, on l'embraſſe: il parle, on ſe récrie:
Fût-il un Duroſoy, tout Paris l'applaudit;
C'eſt un Auteur divin; car nos Dames l'ont dit.

La Marquiſe, le Duc, pour lui tout eſt Libraire;
De riches penſions on l'accable; & Voltaire
Du titre de Génie a ſoin de l'honorer
Par lettres, qu'au Mercure il fait enrégiſtrer.

Ainſi, de nos tyrans la Ligue protectrice
D'une gloire précoce enfle un Rimeur novice:
L'Auteur le plus fécond, ſans leur appui vanté,
Travaille dans l'oubli pour la poſtérité;
Mais par eux, ſans rien faire, un Pédant nous impoſe;
Turpin n'eſt que Turpin; Suard eſt quelque choſe.

O combien d'Écrivains languiroient inconnus,
Qui, du Pinde François illuſtres Parvenus,
En ſervant ce parti, conquirent nos hommages!
L'encens de tout un Peuple enfume leurs images:
Eux-même avec candeur ſe diſant immortels,
De leurs mains, tour-à-tour, ſe dreſſent des Autels:
Sous peine d'être un ſot, nul plaiſant téméraire
Ne rit de nos amis, & ſur-tout de Voltaire.
On auroit beau montrer ſes vers tournés ſans art,
D'une moitié de rime habillés au haſard,
Seuls, & jettés par ligne exactement pareille,
De leur chûte uniforme importunant l'oreille,
Ou, bouffis de grands mots qui ſe choquent entr'eux,
L'un ſur l'autre appuyés, ſe traînant deux à deux;
Et ſa proſe frivole, en pointes aiguiſée,
Pour braver l'harmonie, inceſſamment briſée:
Sa proſe, ſans mentir, & ſes vers ſont parfaits;

Le Mercure, trente ans, l'a juré par extraits :
Qui pourroit en douter ? Moi : cependant j'avoue
Que d'un rare ſavoir à bon droir on le loue ;
Que ſes chefs-d'œuvres faux, trompeuſes nouveautés,
Étonnent quelquefois par d'antiques beautés ;
Que par ſes défauts même il ſait encor ſéduire :
Talent qui peut abſoudre un ſiècle qui l'admire.
Mais qu'on m'oſe prôner des Sophiſtes peſans,
Apoſtats effrontés du goût & du bon ſens :
Saint-Lambert, noble Auteur dont la Muſe pédante
Fait des vers fort vantés par Voltaire qu'il vante ;
Qui du nom de Poëme ornant de plats Sermons,
En quatre points mortels a rimé les Saiſons ;
Et ce vain Beaumarchais qui, trois fois avec gloire,
Mit le Mémoire en Drame & le Drame en Mémoire ;
Et ce lourd Diderot, Docteur en ſtyle dur,
Qui paſſe pour ſublime, à force d'être obſcur ;
Et ce froid d'Alembert, Chancelier du Parnaſſe,
Qui ſe croit un grand Homme, & fit un Préface ;
Et tant d'autres encore dont le Public épris,
Connoît beaucoup les noms & fort peu les écrits :
Alors, certes alors ma colère s'allume,
Et la vérité court ſe placer ſous ma plume.

Ah ! du moins par pitié s'ils ceſſoient d'imprimer,
Dans le ſecret, contens de proſer, de rimer !
Mais de l'humanité maudits Miſſionnaires,
Pour leurs triſtes lecteurs, ces Prêcheurs n'en ont guères :
La Harpe eſt-il bien mort ? Tremblons ; de ſon tombeau

On dit qu'il ſort, armé d'un Guſtave nouveau ;
Thomas eſt en travail d'un gros Poëme épique ;
Marmontel enjolive un Roman poétique,
Et même Duroſoy, fameux par des Chanſons,
Met l'Hiſtoire de France en Opéras-Bouffons :
Tant d'écrits ſont forgés par ces Auteurs manœuvres,
Qu'aucun n'eſt riche aſſez, pour acheter ſes œuvres.

Pour moi qui démaſquant nos Sages dangereux,
Peignis de leurs erreurs les effets déſaſtreux,
L'Athéïſme en crédit, la Licence honorée,
Et le Lévite enfin briſant l'Arche ſacrée ;
Qui retraçai des Arts les malheurs éclatans,
Les brigues, le pouvoir des Novateurs du tems,
Et leur fureur d'écrire, & leur honteuſe gloire,
Et de mon ſiècle entier la déplorable hiſtoire,
Sans rien craindre, je parle avec ſincérité ;
Je chéris mon repos moins que la vérité.
Oh ! ſi ces faibles vers, Satyre de notre âge,
Que Beaumont de malice abſout par ſon ſuffrage,
Obtiennent de mon Roi les regards protecteurs ;
Sa vertu ceſſera de haïr les flatteurs,
Avant que par l'effroi ma Muſe déſarmée,
Pardonne aux Novateurs leur folle renommée :
Que leurs noms ſoient placés parmi les noms flétris ;
Je veux qu'on les mépriſe autant que leurs écrits.

GILBERT.

LA

LA RÉSIGNATION.

Soyons vrais : ai-je mérité
La patente ſcientifique,
Le fauteuil tant ſollicité
Et l'Auréole Académique ?
Sous l'enſeigne Encyclopédique,
Ai-je ſervi l'humanité ?
Je tiens encore à la gaîté
Dans un ſiècle mélancolique ;
A la biſe Philoſophique
Ma bonne humeur a réſiſté :
Partant je ſuis un hérétique,
Et mes frères m'ont réjetté.
Il faut adorer en ſilence :
De quoi me plaindrois-je au ſurplus ?
L'Anacréon de notre France
Éprouva les mêmes refus,
Avec la même indifférence.
Son myrte en eſt-il plus fané ?
Quoique goutteux, il s'eſt trainé
Vers l'immortalité brillante,
Et ſans le brevet fortuné,
Il a pour ſa part, écorné
Le Patrimoine des Quarante.

DORAT.

CONFESSION D'UN POËTE.

DE petits vers pour Iris, pour Climène,
Dans les Boudoirs m'avoient fait quelque nom;
Desir me prit de briller sur la scène:
Mais j'y parus sans l'aveu d'Apollon.
Là, comme ailleurs, s'achete la victoire:
A beaux deniers on m'a vendu la gloire.
Mieux aimerois, ma foi! qu'on m'eût berné.
Que m'ont valu tant de Prôneurs à gages?
De mes succès où sont les avantages?
Un seul encore, & je suis ruiné.

M. CLÉMENT.

IN-PROMPTU,

A une Dame qui, après la lecture des quatre Volumes de M. SEDAINE, *marquoit de la surprise sur les nombreux succès de cet Auteur.*

1776.

HÉ! pourquoi, s'il vous plaît, n'auroit-il pas la vogue?
Il entend bien le Dialogue;
Dans la Gageure, il est divin;
Montauciel fait pleurer, Victorine fait rire:
Ma foi! pour être un Écrivain,
Il ne lui manque rien que de savoir écrire.

SATYRE
AU COMTE DE ***.
1776.

COMTE, dans qui l'Etre propice a mis
Les rares dons qu'à ſes plus chers amis
Sa main encor diſpenſe avec réſerve,
O toi qui joints une facile verve,
Aux profondeurs d'un immenſe ſavoir,
Qu'en tes écrits tu fais ſi bien valoir,
Tu ſçus auſſi cultiver chaque branche,
De la ſcience où brilla Malebranche,
De ce grand art par Locke approfondi,
Où le génie oſe d'un vol hardi,
En s'élevant juſqu'aux ſources de l'être,
Sonder Dieu même, apprendre à ſe connoître,
Et diſcernant l'eſprit de ſes reſſors,
Planter la borne entre l'ame & le corps!
Mais ce qu'en toi bien autrement je priſe,
C'eſt ce cœur droit, cette noble franchiſe
Du bon vieux tems, cette rare bonté,
Que pare encor la douce urbanité;
Qui t'élevant au-deſſus d'une offenſe,
A des bienfaits ſait borner ta vengeance.
Tu t'en ſouviens, à quel fâcheux remords,

Tu ſçus livrer mon Pégaſe ſans mords,
Quand dans l'accès d'un coupable délire,
Sur toi j'oſois aiguiſer la Satyre,
Et décocher de mon arc forcené,
Un trait malin contre moi retourné.
Ah ! ſi mes vers au Temple de Mémoire
Peuvent s'inſcrire, & ma honte & ta gloire,
S'y graveront ; oui, cher Comte, je veux
Par ton exemple inſtruire nos neveux.
Qu'en ta vengeance il eſt de grandeur d'ame !
Oui : j'ai trouvé fort bonne l'Épigramme,
Me diſois-tu ; mais, cher R** pourquoi
Ne pas la faire en dînant avec moi ?
Depuis ce tems, ta bonté ſoutenue,
A mon ſecours eſt ſans ceſſe venue,
Et du précepte au code du Chrétien
Recommandé, tu t'acquittas ſi bien,
Qu'il ne ſe vit jamais ami fidèle,
Pour ſon ami s'armer de plus de zèle,
Et que pour moi ton crédit déployé,
Dans tous les cas m'a toujours étayé.
Dès ce moment je dégorgeai ma plume
De tout ſon fiel, & je briſai l'enclume
Où je forgeois ces traits que Juvenal
Faiſoit pleuvoir ſur chaque original.
Je gourmandai mon eſprit ſatyrique,
Et grace à toi, maint Auteur empyrique,
Repoſe en paix ſous le laurier fané,

Dont je le laiſſe à ſon gré couronné.
Sans redouter la dent de mes couleuvres,
Le beau Ch** a publié ſes œuvres.
L'Abbé le Blanc grate ſans crainte au ſeuil
De votre Louvre, en briguant le fauteuil;
Et vieux lion, l'âne à la Dunciade (1),
Impunément m'a lâché ſa ruade.
Je me ſuis fait une ſévère loi,
De trouver bons les vers de du Belloi;
Quand dans ton Corps on admit deux mazettes,
Qui pour moûture y portoient des gazettes,
Damon, Licas, n'ont point ouï ma voix
Se recrier ſur ce burleſque choix.
Si ſur le Pinde un enroué ſe gliſſe,
Je lui préſente un bâton de réglisſe;
Et volontiers mortifiant mes ſens,
J'applaudis même à ſes ſons glapiſſans.
Bref, pour jamais j'appris à m'interdire
L'art ſi facile à mon ſens de médire,
L'art de fixer, redoutable Inſpecteur,
A ſon vrai taux la taille d'un Auteur,
Qui s'échaſſant ſur ſa trop haute idée,
Croit s'ajouter encore une coudée.
Si pour Duclos c'eſt un ſi grand régal,

(1) *On ſait, ou pour mieux dire, on ne ſait pas que l'Auteur de la Dunciade a jugé à propos de parler de moi dans ce Poëme ſi méchant, & pourtant ſi ennuyeux.*

De ſe juger à Théophraſte égal,
Je le veux bien. Que Paliſſot de Pope
Soit le rival, qu'Aubert ſurpaſſe Eſope,
Que cet Abbé, fabuliſte affronteur,
En s'accollant avec Jean le conteur,
Penſe avec lui ſe partager la pomme,
Et faire prendre un ſinge pour un homme (1).
J'y conſens moi. L'écuménique Arouët,
Peut ſur ſa tête entaſſer à ſouhait,
Enfant gâté de la belle nature,
Tous les lauriers de la Littérature;
Qu'au Tribunal où ſe trouvent proſcrits
Les contempteurs de ſes derniers écrits,
Je ſois cité, tant mieux! qu'on s'évertue,
A mettre au tronc pour ſa vieille ſtatue,
Et que chacun, chez ce Pigal vanté,
Aille encenſer ſon ſquelette ſculpté,
Je ne l'empêche. Ai-je exhalé ma bile,
Quand des ſaiſons le chantre mal-habile,
Fit repentir un Auteur médiſant,
D'avoir oſé bâiller en le liſant,
Et dans la geôle, en gauche politique,
Eût fait cloîtrer l'audacieux critique?
Le bon Clément n'avoit pourtant pas tort.
Tout Lecteur a droit de vie & de mort

(1) *On voit dans un joli Médaillon l'Abbé Au** en regard avec La Fontaine.* Spectatum admiſſi riſum teneatis.

Sur nos écrits, dès que du porte-feuille
Nous les tirons, tant mieux s'il les accueille.
Mais ſi chantant en l'honneur des ſaiſons,
Vous n'offrez même en Été que glaçons,
Si vos vers plats ſont ſans goût, ſans génie,
Si fatiguans par leur monotonie,
Ils rampent tous ſur un plan mal fondu,
Dans un cahos où tout eſt confondu,
Quel droit auroient vos Muſes meurtrières,
Nouveaux Denis, d'envoyer aux carrières
Un Philoxène aſſez déjà puni
Par l'ennui ſeul, dont l'ouvrage eſt muni?
Penſez-vous donc que le cachot corrige
Un jugement que le bon ſens dirige?
Et pour avoir encagé le railleur,
Votre Poëme en devient-il meilleur?
« Ainſi jadis, par le grand Galilée,
» Vit-on la terre au repos rappellée,
» Bien qu'un décret eût à l'aſtre du jour,
» Signifié de rouler à l'entour »?
Me ſuis-je plaint, quand l'Auteur dont émane
Le Drame altier qui peint le Métromane,
L'ami Piron, dont l'arc toujours tendu,
Toujours vous lâche un trait inattendu,
Humble & contrit, dans certaine Préface (1),

(1) *La Préface de la Métromanie ; qu'on prenne la peine de la lire.*

Se ſouffleta rudement ſur ma face ?
Quand déſirant d'expier certains vers,
Bien ſcandaleux, qu'avoit faits le pervers,
Il eût jugé pour cela néceſſaire,
De me choiſir pour ſon bouc émiſſaire ?
En parallèle ayant donc mis les ſiens,
De noir ſi fort il barbouilla les miens,
Qu'on nous eût pris, à nous voir l'un & l'autre,
Moi pour un Diable, & lui pour un Apôtre.
En bon Chrétien j'oubliai ce délit,
Qu'offre ſa proſe où perſonne ne lit.
Pour m'en venger, a-t-il vu mes jambes
Donner la chaſſe à ſes froids dityrambes ?
Quand le Parterre occit ſes Fils ingrats,
Fut-ce donc moi qui lui pouſſai le bras (1) ?
Seroit-ce, enfin, ſi Montézume (2) tombe
Sous mon ſifflet que le Héros ſuccombe ?
Son vrai talent fut par moi reſpecté,
Et je l'ai vu toujours du beau côté.
Mon Apollon n'a pas mis en lumière,
La vanité de ce pauvre le M**,
Qui fit glapir des vers à la Clairon,
Si mal menés du correcteur Fréron.
Toutes les fois que l'affligé Parterre,

(1) *Peut-être le Parterre eut tort.*

(2) *Montézume ou Fernand-Cortès, Tragédie médiocre tout au plus.*

Porta quelqu'un de ſes morts nés en terre,
En long manteau, crêpe au chef, larme à l'œil,
N'ai-je donc pas toujours ſuivi le deuil?
Quand il conçut dans ſes projets ſi vaſtes,
Cet Almanach, qu'il appelle ſes Faſtes,
Où ſont rimés dans ſon ſtyle Liégeois,
De petits faits pour chaque jour du mois,
N'ai-je donc pas canoniſé la pièce
De ce Lamsberg de rétrograde (1) eſpèce?
Lorſqu'il peignit l'art où le Titien,
Et Raphaël triomphèrent ſi bien,
Ma voix, hélas! juſqu'aux céleſtes voûtes,
Fit retentir l'éloge de ſes croutes.
« Auſſi depuis ces chefs-d'œuvres divers,
» Il n'apperçut au ſtérile Univers,
» Aucun mortel dont le rare génie
» Pût s'élever à ſa gloire infinie.
» Il croit que Dieu dans un beau moule à part,
» *Fond tout exprès* l'ame qu'il lui départ ».
Qu'eſt à l'ouïr notre étonnant Racine?
Un Écrivain dont le ſtyle faſcine,
Mais qui d'ailleurs, n'a ni ſes ſentimens,
Ni ſa hauteur, ni ſes grands mouvemens;
Et ce n'eſt pas ſi petite merveille,

(1) *Matthieu Lamsberg ne lit que dans l'avenir; Lamsberg le M** ne lit que dans le paſſé; j'ai donc raiſon d'appeller ce dernier un Lamsberg d'eſpèce rétrograde.*

Qu'il veuille bien s'associer Corneille.
Hors ses écrits, tout distille l'ennui:
Tous les talens il les concentre en lui.
C'est le beau type, & la cause première
N'a rien produit d'aussi grand que le M**;
Il pense, enfin, que le Ciel l'a traité,
En fait d'esprit, ainsi qu'en probité:
Et son génie, au toisé de sa tête,
Est aussi haut que son ame est honnête.
Le bon le M** ainsi parlant de soi,
S'enthousiasme, & de si bonne foi,
Que volontiers l'Auditeur lui pardonne
Les violons qu'à toute heure il se donne,
Et que chacun, pour entrer dans son sens,
Lui fait humer le petit grain d'encens.
Mais devant moi quel vil Écrivain passe?
C'est Sab**, ah! qu'il te rende grace,
D'avoir tari tout mon fiel, cher **,
Sans quoi le traitre expireroit ici.
Très-volontiers je consens qu'il dénigre
Tous mes écrits; mais la griffe du tygre,
En me rangeant parmi les froids Rimeurs,
Trop lâchement s'acharna sur mes mœurs.
Hé! que m'importe à quel bas coin me marque
Le faux poinçon de ce faux Aristarque,
Dont la censure, & dont le jugement,
Sont sans justesse & sans discernement;
Qui préférant aux Pascal, aux Nicole,

Les noirs Docteurs de la proſcrite école,
Décrie Arnaud, & nous fait eſſuyer
L'éloge crud d'un frère Berruyer (1);
Qui va plaçant parmi les hommes rares,
Des noms de l'Ordre inconnus & barbares:
Si que Paſchal diroit encore fort bien,
Tout effrayé, l'Ordre étoit-il Chrétien?
Auſſi voit-on dans les portraits qu'il trace,
Le faux s'unir à l'ignorance craſſe;
Il n'a rien lu: des Faiſeurs de Journaux,
Des Gazetiers, voilà les Arſenaux
Où ce Pygmée aux Géans qu'il relance,
Puiſe les traits que par derrière il lance.
N'en parlons plus: le vouer au mépris,
C'eſt le porter encore à trop haut prix (2).
De cet Abbé l'arme rébarbative,
A rembruni mon imaginative.
De ma gaîté pour faire ici les frais,
L'ami Linguet arrive tout exprès.

(1) *On voit bien que je ne fais pas ici le procès au ſtyle de Berruyer; je parle d'objets de plus grande importance: ſa Doctrine.*

(2) *Je crois avoir fait trop d'honneur à l'Auteur des trois ſiècles en parlant de lui; mais comme rien n'eſt plus ordinaire, chez ces gens-là, que la ſotte vanité, j'ai bien voulu qu'il ſût ce que je penſe de ſon Ouvrage, afin qu'il n'aille pas s'imaginer que je le redoute.*

Vous avez vu ſans façon ce grand homme,
Aux Orateurs d'Athènes & de Rome,
Se meſurant, s'aſſeoir entre les deux,
Ceint du laurier qu'il vole à chacun d'eux.
Gerbier tonnant dans notre aréopage,
Baiſſoit le ton devant lui ; quel dommage,
Que du Barreau le Patron éconduit,
Par bel arrêt ſe trouve enfin réduit,
En *piochant* (1) aux champs de l'Analiſte,
A manger ſec le pain du Journaliſte !
C'eſt bien ſa faute, auſſi : que le galant,
N'exerce-t-il au Pinde ſon talent ?
Le Ciel donnant dans tout ce qu'il ſouhaite,
L'a fait d'un coup Orateur & Poëte.
Du bon Socrate avez-vous lu la mort (2) ?
C'eſt de génie un aſſez bel effort.

---

(1) *Alluſion au reproche de* piocher au Palais, *fait par M. L*** à un de ſes Confrères.*

(2) *En commençant cette Tragédie, Anitus dit, en parlant de Socrate :*

Il va noyer, enfin, dans ſon ſang odieux,
De la témérité, l'exemple dangereux.

Noyer dans un ſang, l'exemple de la témérité ! *C'eſt bien autre choſe que la fièvre de la Princeſſe Uranie, dans les Femmes Savantes*, Noyée aux bains des propres mains *de la Princeſſe ?*

Quand

Quand on s'annonce ainſi dans la barrière,
On doit pouſſer aſſez loin ſa carriére.
Mais ſon chef-d'œuvre eſt un recueil de Vers (1),
Qu'il fabriqua ſur maints ſujets divers.
Voulez-vous voir eſquiſſer la manière,
Dont s'eſcrimoit ſa Muſe printannière ?
Figurez-vous dans celle des ſaiſons,
Où ces Meſſieurs des Petites-Maiſons,
Plus exaltés, ſe trouvent plus en verve,
Que chacun veuille exercer ſa Minerve,
Et faire entr'eux des Ouvrages conçus,
A frais communs ſur leur métier tiſſus.

(1) *On lit dans une certaine Épître de ce Recueil, ces trois Vers ſinguliers :*

J'ai ſenti deſſécher & périr mon génie
Sous le poids de l'ignominie,
Dont mon nom doit être couvert.

*C'eſt M. L*** qui parle de lui :*

Credo, quia ſit divinitûs illi
Ingenium, aut rerum fato prudentia major.
VIR. *Georg. I. lib.*

Ou pour la commodité de ceux qui n'entendent pas le Latin :

Vive Jéſus ! il eſt ſorcier ma mere.
GRESSET, *Ververt, ch. I.*

Momus bientôt déſopilant leur rate,
Chaque penſée écloſe diſparate,
De leur cerveau jaillit ſans liaiſon,
Et contrarie en tout ſens la raiſon.
Dans leurs concerts, c'eſt la cacophonie,
Qui de leurs chants dirige l'harmonie.
Leurs violons, par leurs ſons diſcordans,
Criſpent l'oreille, en agaçant les dents.
Bref, vous avez la chimère que trace
Dans le début de ſon Poëme Horace.
C'eſt le tableau des vers que le Rémois,
Dictoit avant de rêver ſur les loix,
Dont, par malheur, la diſcrette Beurrière,
A conſommé l'Édition entière.
Je ne ſerois d'avis qu'on adorât,
L'eſprit Pithon qui tourmente Dorat.
Si ne faut-il pourtant qu'on le mépriſe:
Léger Poëte, il eſt fort à ma guiſe.
Trop foiblement maniant le burin,
Son Apollon n'eſt pas double de rein;
Mais dans ſes vers Dorat retient captives,
En ce tems-ci les Graces fugitives.
Souple, badin, délicat dans ſes traits,
D'une toilette il fait bien les apprêts,
Et le mignon, d'une main aſſez ſûre,
Sait à Vénus attacher la ceinture.
C'eſt, ſi l'on veut, un joli papillon,
Barriolé d'azur, de vermillon,

Batifolant autour d'une ruelle,
Et qui voltige au gré de chaque Belle.
A l'œil du ſexe, il eſt tout plein d'appas:
Mais, mon ami, pour Dieu, ne chauſſez pas
Le brodequin; la chauſſure comique
Grimaceroit ſur votre jambe étique.
Jamais Thalie inſpirant vos écrits,
Ne vous admit entre ſes favoris.
Votre talent au ſien n'eſt analogue;
Vous ignorez les loix du Dialogue;
Il vous faudroit plus d'art & plus d'élan,
Pour concevoir & digérer un plan.
Et votre intrigue ou nulle, ou mal nouée,
Du connoiſſeur ne peut être avouée.
Tel eſt le tic de tout jeune Écrivain,
Que le trépied livre au ſouffle divin;
Par un ſuccès dans un genre animée,
Sa Muſe veut hauſſer ſa renommée.
Un Madrigal ſort de lui bien tourné?
C'eſt un garant que pour l'ode il eſt né;
Il s'émancipe, & tranchant du Pindare,
Du nez en terre il donne comme Icare.
Paſſablement quelqu'un de nos Rimeurs,
Crayonna-t-il un portrait de nos mœurs;
Il croit pouvoir, génie à la Voltaire,
Mettre au Théâtre un nouveau caractère,
Et le Public d'un concert de ſifflets
Bien diſcordans, fera pour lui les frais.

Hé ! mes amis, reſtons ce que nous ſommes;
Un homme en lui n'eut jamais tous les hommes.
L'ambitieux du château de Ferné,
Crut que pour tout Dieu l'avoit façonné.
Le voilà donc qui vous leve Boutique
Univerſelle, Ode, Drame, Critique,
Philoſophie, Hiſtoire, beaux Romans,
Factum, Diſcours, Opéra, Vers charmans,
Complet Théâtre, où la Muſe riante
Va contraſtant avec la larmoyante,
Satyre, Épitre, Ouvrages mêlangés
De proſe & vers ſe trouvent arrangés
Sur ſon comptoir, à tout genre il ſe guinde;
C'eſt le Mercier le mieux fourni du Pinde.
Du géometre il emprunte le ton
A d'Alembert, calcule avec Newton,
Du grand Homère, en épique s'acoſte,
Et court en fou les champs de l'Arioſte.
Rendons-lui gloire : en traitant chaque objet,
Il n'eſt jamais au-deſſous du ſujet;
Mais il n'eſt pas ce qu'il imagine etre,
Original; partout il a ſon maître.
C'eſt pour Pégaſe un aſſez doux fardeau,
Que de porter aux deux monts Colardeau.
Qu'en lui l'on vante & lyre harmonieuſe,
Et de beaux vers tournure ingénieuſe,
Et ſtyle pur, de bon cœur j'en conviens :
Mais ce n'eſt pas à cela que j'en viens;

Aux qualités qui lui ſont accordées,
S'il pouvoit joindre un plus grand fond d'idées,
Si de ſoi-même inflexible cenſeur,
Il ſe rendoit un plus profond penſeur,
Que chaque mot que l'harmonie honore,
Mit plus de ſens dans ſa bouche ſonore,
J'applaudirois : pour lui je ſuis honteux,
De voir ſouvent des riens en vers pompeux.
Ce ſont enfans de naiſſance aſſez mince,
Qu'il a parés de la pourpre d'un Prince,
Et qui d'emprunts richement habillés,
Vous font pitié quand vous les dépouillez.
Tout rabattu, mieux me vaut que je liſe
Dans ſon Latin la brûlante Héloïſe,
Que de la voir rafraîchie à l'excès,
Dans le rimé du Traducteur François.
J'aime bien mieux me promener en proſe,
Dans ces lieux frais que l'Eurotas arroſe,
Où Monteſquieu, cet Albane charmant,
En traits naïfs peint ce beau couple amant,
Qui, couronné d'une ſimple guirlande,
Court à Vénus préſenter ſon offrande,
Et la prier qu'au même nœud ſerrés,
Leurs cœurs lui ſoient à jamais conſacrés,
Que d'y marcher gêné par le contexte
D'un vers oiſeux affoibliſſant le texte.
Meſſieurs du Pinde, apprêtez vos archets,
Accordez-vous, voici le Beaumarchais,

Qui, triomphant, aux filles de mémoire
Vient préſenter ſon quadruple mémoire.
On va, ſans doute, à ce grand tribunal,
Le proclamer Auteur original;
Sur ſa Goeſman quel ſel attique il verſe,
Quand au Palais avec elle il converſe!
Qu'il fut gentil, quand il repréſenta
Marin touchant l'orgue à la Ciota,
Quand conſommé dans notre art héraldique,
Du nouveau noble il fit l'écu critique,
Et qu'au milieu des ſarcaſmes, des ris,
Il les rendit la fable de Paris!
Qui mieux que lui mania l'ironie?
En lui Querlon croyoit voir le génie
De ce Paſcal, contre Ignace trouvé,
Du ton plaiſant, le modèle achevé.
Mais, je ne ſais ſi ma plume civile,
Doit l'avouer au Barbier de Séville.
Dans ſa Préface on le voit plaiſanter
Si lourdement, qu'on a lieu de douter,
Tant du contraſte on a l'ame ſaiſie,
Si le Merçure eſt auſſi le Soſie.
De Rome ici quel eſt cet autre eſpoir,
Qu'au microſcope on peut à peine voir (1)

(1) *Voilà tout juſte le petit Aſcagne de l'Énéide.*

... Aſcanius, magnæ ſpes altera Romæ.

ÆNEID. *l.* 12.

Qu'il eſt content ! & comme il ſe rengorge !
A froid battu quelqu'écrit de ſa forge
Eſt donc ſorti ?... Bon, il charme Paris,
Il a tourné le plus grand des Henris
En Vaudeville, & le petit comique,
Jouit enfin de ſon triomphe unique.
Laiſſons-le vivre : un trépas trop ſubit,
Peut dès demain lui fonder un obit.
J'aimerois moi d'Arnaud à la folie ;
Si Dieu m'eût fait à la mélancholie
Enclin un peu. Notre cher Baculart,
Eſt né ſenſible ; il conte avec tout l'art,
Et tout le goût qu'en ſes écrits peut mettre
Un romancier, qui cherche à ſe ſoumettre
Tous ſes Lecteurs ; mais le ſombre manoir
De ſon cerveau toujours tendu de noir,
Eſt le repaire où chaque oiſeau nocturne,
Traînant le char de la mort taciturne,
Se réfugie : aux lueurs des flambeaux,
Sa Muſe en deuil deſcend dans les tombeaux,
Et ne ſe plaît qu'avec les pâles ombres :
Il n'a jamais que des images ſombres
A préſenter, & chez lui les Amours,
En chappe noire officiant roujours,
Sont renfrognés. Sous ſon crayon auſtère,
Les voluptés perdent leur caractère.
Je ne fais cas, moi qui ſuis né rieur,
Des billets doux de ce Juré-Crieur.

Et plus qu'Young ſe montra-t-il ſublime,
Il me fait peur, quand il ouvre l'abîme,
Que ſous mes pieds me creuſe le trépas:
On l'attend mieux tout en n'y ſongeant pas.
Je ſors contrit de ſa triſte lecture;
Si me faut-il courir à la pâture
De Rabelais, chez qui bien fétoyé,
Je perds le noir que d'Arnaud m'a broyé.
Quoiqu'il en ſoit de ſa lugubre proſe,
J'aime bien mieux en prendre à grande doſe,
Que de riſquer la vapeur des pavots,
Que Paliſſot verſe ſur ſes travaux.
Lorſque de Pope il eſſaya le rôle,
Convenons-en, il tint mal ſa parole;
Nous devions tous rire des plaiſans traits,
Dont il alloit égayer nos portraits;
Mais quand on lut les vers du camarade,
On ne vit plus qu'un plaiſant de parade,
Qui vainement invoquant la gaîté,
Ne rit jamais que d'un rire apprêté,
Traînant ſans goût, ſans imaginative,
Sur le papier une plume maſſive,
Vouant toujours ſes Lecteurs à l'ennui,
Et par ſes traits ne flétriſſant que lui.
Je voudrois bien qu'il nous dit à quel titre
De nos renoms s'établiſſant l'arbitre,
Au ſouverain il lance ſes arrêts;
Eſt-on ſi fier quand on a fait Zarès,

Quand tant de fois à la clameur publique,
On eſt exclu de la ſcène comique,
Quand l'Auditeur, qu'il a ſçu rebuter,
Réchigne même à vouloir l'écouter?
Quelle ſottiſe! à qui fera-t-il croire,
Que ce Fréron qui diſpenſa la gloire
Si juſtement, qui du vrai ſeul épris,
A leur valeur taxa tous nos écrits,
Fut, pour avoir au Lorrain inſipide
Rendu juſtice, un Écrivain ſtupide?
En ſentinelle au double mont poſé,
C'étoit ſur lui que s'étoit repoſé
Le Dieu des vers. Du haut de ſa guérite,
Il foudroyoit les gens qui ſans mérite,
Et qui ſans verve au travail obſtinés,
Venoient ſouiller ſes parvis profanés.
Las! il n'eſt plus, & l'inflexible Parque
Trancha trop-tôt les jours de l'Ariſtarque:
Le Dieu du goût, en perdant ce Cenſeur,
S'eſt vu ravir ſon plus fier Défenſeur.
Quel Écrivain que ce fameux Cinique,
Auquel toujours l'implacable critique,
En vain tenta de livrer ſes aſſauts!
Que devant lui l'on porte les faiſceaux
De l'éloquence; oui, dans l'illuſtre Athènes,
Son ſeul rival eût été Démoſthènes.
Vous entendez que c'eſt le Genevois,
Qui fiérement me fait hauſſer la voix.

Quel feu ſorti de ſa plume électrique,
Brille & s'attache à ſa dialectique !
Avec quel art il orne la raiſon !
Qu'eſt notre Arouet, mis en comparaiſon,
Dont les flatteurs nous vantent tant la proſe !
Le mot l'occupe, & Jean-Jacques la choſe ;
Son mâle ſtyle eſt un feu dévorant ;
De ſon cerveau quel rapide torrent
De ſentimens & de hautes idées,
Répand partout ſes ondes débordées !
Comme eſt muſclé ce raiſonneur profond,
Quand il combat, & pour jamais confond
Cet inſenſé, qui veut que l'ame altière
Soit le produit d'une vile matière !
Que n'eût-il pas des humains mérité,
Si ne s'armant que pour la vérité,
Il n'employoit ſon nerf hétérodoxe,
A renforcer par fois le paradoxe !
D'autant plus même en ce cas dangereux,
Que des mortels né le plus vigoureux,
Il n'eſt athlète, allant à ſa rencontre,
Fort de jarret, qui puiſſe tenir contre,
Et que par lui le vulgaire enchaîné,
Marche à ſon char en eſclave traîné.
Avec regret je quitte ce grand homme ;
Mais en courroux, le Dieu des vers me ſomme,
D'expédier un certain avorton,
Qui ſur le Pinde oſant donner le ton,

Veut à chacun voir porter ſon écharpe.
La rime aſſez vous conduit à L**,
Par le Public à ſa valeur priſé,
Le nez encor de cinq chûtes briſé,
Chargé de vers que ſa Muſe anodine,
Si peſamment fait quand elle badine,
Quand elle viſe à la légèreté,
Du petit chien par maître Jean vanté;
Mais qui toujours a le verbe emphatique,
Et bourſoufflé s'il ſe monte au tragique.
Fier des lauriers qu'au Louvre il a reçus
Des mains des Pairs, ſur ſon compte déçus,
Tenant, enfin, le ſceptre du Mercure;
Ce petit homme exerce ſa cenſure
En vrai Sultan. Du Pinde il fait Bacha
A triple queue, un ſot qu'il s'attacha,
Et prédeſtine à la fatale treſſe,
Tous les goſiers qui choquent ſa hauteſſe.
Du Philoſophe en qui tout préjugé
S'anéantit, protecteur, protégé,
Il s'eſt rendu la trompette bruyante:
Auſſi pouſſé par la ſecte regnante,
Nous le verrons, jettonnier radieux,
Briller au cercle où diſſertent nos Dieux.
Quel démon vient de m'agiter encore?
De mon cerveau, cher Comte, il vient d'éclore
Des vers, frappés au coin le plus mordant,
Et la ſatyre aiguiſe encor ma dent.

Ma foi ! Collins qui rompant l'équilibre,
A ſoutenu que l'homme n'eſt pas libre,
Avoit raiſon. Nous ſommes emportés
Par le torrent où nous ſommes jettés,
Bon gré, malgré. Mais à quoi donc s'amuſe,
Me diras-tu, ton indocile Muſe ?
Laiſſe en repos nos Auteurs indigens.
Pourquoi heurter l'amour-propre des gens,
En renverſant l'idole favorite,
Qu'ils ſe font tous de leur petit mérite ?
Ah ! laiſſes-les, ſe croyant poſſeſſeurs
De tous les dons qu'épanchent les Neuf-Sœurs,
Planer gaîment juſques à l'empirée.
Tels que ce fou, qui du port de Pirée,
Dans le lointain, obſervant les vaiſſeaux
Qui ſillonnoient la ſurface des eaux,
Irus de fait, mais Créſus en idée,
Croyoit à lui chaque nef abordée.
Quel eſt l'Auteur ennuyeux à périr,
Que ta recette ait jamais pu guérir ?
Je n'en ſais qu'un que ton bras énergique
Ait déſarmé de ſon poignard tragique,
Et dont tu fis par ton vers correcteur,
D'un froid Poëte, un joli Proſateur ;
Si fallût-il encor que ton tonnerre,
Fût ſecondé des ſifflets du Parterre.
Crois-moi ; renonce au lot de Juvenal,
Laiſſe le ſoin aux Scribes de Journal,

D'apprécier

D'apprécier chaque écrit ſubalterne,
De nos intrus au Parnaſſe moderne;
Et t'élevant à de plus hauts objets,
Pourſuis le cours de tes premiers projets.
Quand verrons-nous s'élancer de la preſſe
Certain Poëme, où ta plume s'empreſſe
A détromper par de mâles efforts,
De leurs erreurs, Meſſieurs nos eſprits forts,
Qui partiſans d'un raiſon trop fière,
Ont de la foi rejetté la lumière?
Dans cette lice où tu fus appellé,
Reſteras-tu court d'haleine, eſſoufflé!
Laiſſeras-tu de ta main rebutée,
Tomber la palme à ta gloire apprêtée?
Crois moi: ſecoue, utile au mécréant,
A ton génie un repos meſſéant.
Fais éclater à ſon ame frappée,
La vérité par toi développée.
Ce noble emploi ne te va-t-il pas mieux,
Que d'exercer le talent odieux
De la Satyre, & que d'uſer ta poudre,
A tirailler ſur gens qui, ſans ta foudre,
Au ſein des airs prenant un vol trop haut,
Par leur poids ſeul retomberont bientôt?
D'ailleurs, Ami, ta plume doctorale,
Qui de tout tems ſe piqua de morale,
Doit malgré toi te forcer d'enrayer,
Dans ce chemin que tu ſçus te frayer.

Eſt-il licite en plein chriſtianiſme,
D'aller donner ſur le charlataniſme
D'Auteurs adroits, avides de renom,
On ne ſait comme ayant acquis un nom ?
En conſcience, un malheureux critique,
Qui d'un ſeul trait de ſa plume cauſtique,
Ravit aux gens leur gloire & leur état,
Peut-il dormir ſur un tel attentat ?
Aimer la gloire & l'eſtime des hommes,
Eſt naturel à tous tant que nous ſommes:
On peut ſi bien de ce lot idéal
Groſſir ſon être, écrivoit Saint-Réal,
Qu'on devroit même accorder en échange
D'un mauvais livre, un tribut de louange,
A l'Écrivain qui ſans y réuſſir,
A pour nous plaire employé ſon loiſir,
L'équité ſtricte, adjugeant récompenſe,
A qui pour nous ſçut ſe mettre en dépenſe.
Or, qu'un Auteur ou par brigue, ou par art,
Soit fêtoyé de même que Ronſart;
Qu'un D**t à ſon ſiècle en impoſe,
Pourquoi troubler ſa vaine apothéoſe ?
Hé ! de quel droit le déſaiſir d'un bien,
Que l'on conſent à lui donner pour rien ?
A fonds perdus, à rente viagère,
Qu'il place au moins ſa gloire paſſagère ;
Et qu'il deſcende au tombeau, convaincu
Qu'en ſa perſonne un grand homme a vécu ;

Eſt-ce un forfait que de s'en faire accroire ?
Quel ſi grand tort a Raynal de ſe croire
Un Écrivain comparable à Vertot ?
Ah ! qu'il jouiſſe : & laiſſons-le plutôt
Complaiſamment embraſſant ſa chimère,
Que détrompé par la Satyre amère.
Songeons qu'il n'eſt que la poſtérité,
Qui puiſſe aux morts dire la vérité.
Qu'à la bonne heure, un ſatyrique tombe
Sur un Auteur dont le froid de la tombe
Met à couvert l'orgueil enſeveli ;
Dès qu'il a bu les ondes de l'oubli,
Que ſon ſcapel s'exerce ſur l'Ouvrage:
L'utilité fait pardonner l'outrage.
Mais diſſéquer un Auteur tout vivant !
Dans ſon cerveau faire entrer bien avant
L'acier perfide, & fouillant dans ſon ame,
Déchiqueter cette meſquine trame,
Où ſont ourdis ſes vers faſtidieux,
A l'œil du Sage eſt un trait odieux !
Vous aurez beau nous citer Perſe, Horace,
Et Juvenal, & ceux de notre race
Qui s'en aidoient, Regnier & Deſpréaux,
Des ſots Auteurs ces rigides fléaux,
L'erreur fût-elle encor plus générale,
Ne preſcrit point contre une loi morale.
Or, cette loi qui défend d'uſurper
Les droits d'autrui, doit-elle moins frapper

Sur le renom, que de fauſſes merveilles
Leur ont acquis au prix de tant de veilles !
Cet aliment de tout être bien né,
Qu'au plus grand jour le Ciel a deſtiné,
Qui le fait croître, & qui ſeul dans ſon ame,
Des grands talens peut allumer la flâme ;
La gloire eſt-elle un bien moins précieux,
Que l'or qui flatte un traitant orgueilleux ?
N'en doit-on pas excuſer la manie,
Quand on a vu marchander le génie
Du grand Corneille, au jaloux Richelieu,
Comme jadis Simon l'eſprit de Dieu ?
Fort bien, dira quelque fâcheux Saumaiſe ;
Par beau ſophiſme appuyez bien la thèſe :
Vous les verrez intrus chez Apollon,
Bouleverſer tout le ſacré vallon,
Changer ſes loix, ſes maximes, ſon code,
Par leurs écrits plus paſſans que la mode,
Gâter le tact aux jeunes aſpirans,
Preſcrire, enfin, s'érigeant en tyrans,
Au Dieu du Goût des rites dans ſon Temple,
Effrontément ſe citant pour exemple,
Les plus chétifs, tous juſques à Mercier,
De l'Hélicon prendront le ſceptre altier ;
Et nous verrons bientôt notre Patrie
Se replonger dans cette barbarie,
Que prêcha tant l'Orateur Genevois,
Si nul Patron ne prend en main ſes droits.

Ne faut-il pas oppoſer une digue
De main de maître, à la veine prodigue
De ces grimauds de Verſificateurs,
Encouragés par leurs Adulateurs ?
Quoi ! préférant à l'intérêt des lettres,
Leur vanité, j'admirerois leurs mêtres ?
Plus patient que le mordant Gilbert,
J'accorderois au miéleux Saint-L**,
Le naturel & la délicateſſe,
Qu'Anacréon fit ſentir à la Grèce ?
Et pour complaire au trop gentil Bernard,
Du doux Naſon je lui verrois tout l'art ?
Non ne ferai ; je veux que ma Satyre,
De léthargie à la fin vous les tire,
Et qu'elle ſoit le magique miroir,
Où tel qu'il eſt, obligé de ſe voir,
Tout Écrivain qui ternira la glace,
Briſant ſon luth, ſe remette à ſa place ;
Si qu'à Vulcain livrant ſes vers rampants,
On n'ait plus lieu de rire à ſes dépens.

M. ROBBÉ.

VERS

A un petit Poëte turbulent, en lui envoyant une épée de bois.

1775.

PETIT Roi des niais de Sologne,
De Bébé petit Écuyer,
Petit Encyclopéde altier,
Petit Querelleur ſans vergogne,
Petit Poëte ſans laurier,
Au Parnaſſe petit rentier,
Petit brave au bois de Boulogne,
Tu veux, en combat ſingulier,
Expoſer ta petite trogne?
Eh bien! nous t'armons Chevalier.

ÉPIGRAMME.

LE plus bavard de nos rimeurs Français,
Se plaignoit fort d'un Cenſeur téméraire,
Qui lui nioit ſa gloire & ſon ſuccès,
En démentant le bravo du Parterre.
Quelqu'un lui dit, pour le réconforter:
Ne craignez rien; cette gloire enviée,
On auroit tort de vous la conteſter:
Elle eſt à vous, vous l'avez bien payée.

SUR LE SALLON DES TABLEAUX DE 1777.

Il eſt au Louvre un galetas,
Où, dans un calme ſolitaire,
Les chauve-ſouris & les rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'eſt-là qu'Apollon, ſur leurs pas,
Des Beaux-Arts ouvrant la carrière,
Tous les deux ans tient ſes États,
Et vient placer ſon ſanctuaire.
C'eſt-là, par un luxe nouveau,
Que l'Art traveſtit la Nature :
Le ridicule eſt peint en beau ;
Les bonnes mœurs ſont en peinture,
Et le Bourgeois en grand tableau,
Près d'Henri-quatre en mignature.
Chaque figure, à contre-ſens,
Montre une autre ame que la ſienne :
Saint Jérôme y reſſemble au Tems,
Et Jupiter au vieux Silène.
C'eſt-là qu'un Commis ignoré,
Narciſſe épais & ſubalterne,
Croit dans un beau cadre doré,
Nous montrer l'homme qui gouverne.
C'eſt-là qu'on voit des *Ex-voto*,

Des Amours qui font des grimaces,
Des Caillettes *incognito*,
Des Laiderons qu'on nomme Graces,
Des Perruques par numéro,
De beaux Pantins ſous des cuiraſſes,
Des Inutiles de haut rang,
Des Importans de bas mérite ;
Plus d'un Midas en marbre blanc ;
Plus d'un Grand-Homme en terre cuite ;
Jeunes Morveux bien verniſſés,
Vieux Barbons à mine enfumée....
Voilà les Tableaux entaſſés
Sous l'angar de la Renommée ;
Et ſelon l'ordre & le bon ſens,
Tout s'y trouve placé de ſorte,
Qu'on voit l'Abbé Terray dedans,
Et que Sully reſte à la porte.

M. le Marquis DE VILLETTE.

ÉPIGRAMME

Sur les DEUX AMIS, *Pièce tombée de M.* DU ROZOY.

TOI dont les Drames periront,
S'ils ne ſont morts, je plains ta deſtinée :
Je vois éclore la journée,
Où tes Amis te trahiront.

M. G**.

PIERRE BAGNOLET,

AUX GRANDS HOMMES DU JOUR.

1777.

ÉCOUTEZ-moi, mes chers amis,
Je n'aurai pas le ton ſévère :
Soyez, ſi cela peut vous plaire,
Lumineux, profonds, érudits;
Regnez, par vos calculs hardis,
Sur la Peuplade Littéraire.
De Pétersbourg juſqu'à Paris,
Tendez le filet ſalutaire,
Où vont ſe prendre les Eſprits.
Que la clarté ſe développe,
Avec chacun de vos Pamphlets;
Qu'elle étonne, par ſes reflets,
Tous les aveugles de l'Europe;
Faites galopper vos agens,
Extirpez les erreurs funeſtes:
Mais, pour Dieu! ſoyez bonnes gens,
Et, ſi vous pouvez, plus modeſtes.

Jamais enſemble on n'accola
L'orgueil & la Philoſophie;

Il eſt la borne du Génie;
Évitez donc ce travers-là.
Avec votre aſcendant ſuprême,
Que ſervent d'étrangers ſecours?
S'il eſt puiſſant par ſes entours,
L'homme n'eſt grand que par lui-même.
Vous êtes vains, doctes Héros,
Très-vains: en vérité, vous l'êtes,
Comme ſi vous étiez des ſots.
Vos intrigues ſont mal-honnêtes,
Vous protegez des étourneaux,
Vos Sévignés ſont des caillettes,
Rien n'eſt moins gai que vos Journaux,
Et vos ſoupers ſont un peu bêtes.
Mais, ſur-tout, votre dignité,
Convenons-en, vaut qu'on la fronde;
En voyant tant de majeſté,
Cette confiance profonde,
Dont chacun de vous eſt doté,
On jureroit que ſa bonté
Va, par grace, éduquer un monde.
Bien loin d'aimer votre prochain,
Vous le menez à la baguette.
A vous croire, le genre humain
(Vous à part) languit & végète.
Dieu même eſt une idée abſtraite,
Dont vous ſavez ſeuls tout le fin,
Et de ſon Etre ſouverain,

La Nature ſort imparfaite,
Pour s'embellir ſous votre main.
Que ſommes-nous dans votre proſe?
De pauvres gens qu'il faut mâter,
Et bien dûment perſécuter,
Afin d'en faire quelque choſe.
Du ſommet d'où vous plongez tous
Sur notre obſcure taupinière,
Vous nous pourſuivez dans nos trous,
Avec des flêches de lumière.
De ce ſommet, franchi par vous,
De ce Fort, que j'oſe combattre,
Vous deſcendez juſques à nous:
Mais vous deſcendez pour nous battre;
Cela fini, vous rayonnez
Et levez votre tête altière,
En triomphateurs fortunés:
D'un laurier banal couronnés,
A la file vous courez plaire,
Et l'un de l'autre vous prenez
Un bel encenſoir circulaire,
Avec lequel vous vous donnez
Le plus doux encens par le nez;
Puis, rentrant dans le ſanctuaire,
De l'auréole environnés,
Vous dictez un code à la terre,
Et ſes habitans conſternés,
Attendent, au loin proſternés,

Qu'on les fuſtige & les éclaire.
A vos pieds le tems eſt cité,
Les ſiècles vous ſervent d'eſcorte;
S'il va poindre une vérité,
Fût-ce au bout du monde, n'importe,
A l'affut tout exprès planté,
Un Sage eſt là qui vous l'apporte;
Et ſi le Diable vous emporte,
Ce n'eſt qu'à l'immortalité.

Allons, allons, Meſſieurs les Sages!
De tant d'orgueil ſoyez confus.
Bas les manteaux, on n'en veut plus:
Voyons à nud les Perſonnages.
Penſiez-vous, graves Protecteurs,
Que vos Nains en Philoſophie,
Vos Mirmidons Littérateurs,
Et vos Linus ſans mélodie,
Grimpés ſur le dos des Prôneurs,
Alloient, avec leur pſalmodie,
Elever le temple des Mœurs,
Et la colonne du Génie?
Devenez moins vains & plus vrais.
Voyez Buffon, que la Nature
Initia dans ſes ſecrets;
De ſa touche énergique & pure,
S'eſt-il énorgueilli jamais?
Tous les Eſprits de même étoffe

Ont brillé ſans morgue & ſans art ;
Dès qu'on ſe croit un être à part,
On ceſſe d'être un Philoſophe.
Montagne avouoit ſes erreurs
Avec un courage ſublime ;
Ayant l'air d'effleurer l'abîme,
Il en ſondoit les profondeurs.
Dans ſon Dédale politique,
Bacon marchoit en héſitant ;
Aucun d'eux ne fut deſpotique,
De vous, je n'oſe en dire autant.
Monteſquieu, bonnement utile,
Alloit puiſer ſes traits divins
Dans une ame douce & tranquille,
Qu'échauffoit l'amour des humains.
Ce Corneille que moi j'encenſe,
Et que, vous autres, déprimez,
Corneille, l'aigle de la France,
N'avoit ni la froide jactance,
Ni les écarts accoutumés
De votre amuſante arrogance.
La Fontaine qui vous valoit,
Étoit pétri de bienveillance ;
Il vous eût admirés tout net,
Tant il étoit plein d'indulgence !

Moi-même, Pierre Bagnolet,
Compoſé rare & bien complet

Des plus beaux dons de la ſageſſe ;
Moi, qui n'ai plus ce feu follet,
Dont on fit cas dans ma jeuneſſe,
Qui lis, médite tour-à-tour,
Et Dimanche, après la Grand'Meſſe,
Commentai votre article *Four*,
Aux Philoſophes de Goneſſe ;
Enfin, moi, qui connois à fond,
Soit les anciens, ſoit les modernes,
Et qui me ſuis montré profond
Dans mon Traité ſur les Lanternes ;
On ne m'a point vu m'en targuer.
Chacun, ſans choquer ma ſcience,
Peut librement extravaguer,
Se piquer même d'ignorance.
Tout obtenir, ne rien forcer,
C'eſt le conſeil de la prudence ;
Il ne faut pas, parce qu'on penſe,
Contraindre les gens à penſer.

DORAT.

SUR LES INCAS. 1777.

COMBIEN les Incas ? — Dix-huit francs.
— Quoi ! dix-huit francs ces deux Brochures ?
Ah ! pardonnez, je me repens
Je ne voyois pas les Figures.

LES CHARMES DE LA RETRAITE.

1778.

QUE l'homme en vains desirs se tourmente & s'égare !
Que, pour fuir son repos, il prend un soin bizarre !
Si pourtant vous prêtez l'oreille à ses discours,
Les veilles, les travaux qui consument ses jours,
Pour des biens incertains ses fatigues certaines,
Ses craintes, ses ennuis & ses plus rudes peines,
Ne tendent qu'à hâter le jour si desiré
Qu'il pourra, riche enfin, vivre en paix, à son gré.

Mais, quand viendra ce jour, où nous l'entendrons dire :
Enfin reposons-nous ; ce bien nous peut suffire ?
Non, non, rien ne suffit aux vœux du cœur humain,
Altéré par l'yvresse & par la soif du gain.
Tel bornoit ses desirs à vaincre la misère,
Qu'un ample superflu ne sauroit satisfaire.
Est-on riche ? on envie un sort plus opulent ;
L'ardeur d'accumuler croît en accumulant.
Du repos souhaité, jamais l'instant n'arrive ;
Image toujours chère, & toujours fugitive !
C'est un poste d'honneur où l'on doit parvenir,
Des graces qu'à la Cour on espère obtenir ;

On attend qu'un bon vent ramene, vers la France,
Un navire chargé d'une riche eſpérance;
On veut, tendre héritier d'un oncle précieux,
Avoir eu la douceur de lui fermer les yeux.
Mais, tandis qu'à jouir on diffère ſans ceſſe,
L'âge avançant toujours amène la vieilleſſe;
L'inexorable mort, qui rit de vos délais,
Vous ſurprend au milieu de vos vaſtes projets;
Elle commande; il faut tout quitter pour la ſuivre:
Vous mourez, ſans avoir trouvé le tems de vivre;
Sans avoir pu goûter le véritable bien,
Le repos, loin de qui les autres ne ſont rien.

Oui, je rends grace au Ciel, qui me regarda naître:
Mon cœur de ſes deſirs a ſçu ſe rendre maître;
Des faux biens que pourſuit l'avide ambition,
Jeune encor, j'ai connu la folle illuſion:
Riche de peu, ſans ſoins, & l'ame ſatisfaite,
J'ai trouvé le bonheur dans mon humble retraite.

C'eſt-là, qu'en des vallons de Pomone chéris,
Non loin des murs bruyans du ſuperbe Paris,
Dans un calme profond, ſolitaire & tranquille,
J'oublie & le tumulte & l'ennui de la ville.
Je ne regrette point tout ce pompeux fracas,
Ces plaiſirs ſi vantés dont on eſt ſitôt las,
Ces feſtins ſomptueux d'où la joie eſt bannie,
Ces cercles où l'on bâille en bonne compagnie,

Où, d'un ton important & ſous un air de Cour,
L'Ennui vient débiter les nouvelles du jour.

Que m'importe en effet, qu'en ſon aveugle audace,
Un Miniſtre, frappé des traits de la diſgrace,
Faſſe, au bruit de ſa chûte, enfuir tous ſes flatteurs;
Que nos Grands, ſecondés des Avocats menteurs,
Viennent, devant Thémis trop crédule au parjure,
Du Public moins facile affrontant le murmure,
Fruſtrer par un ſerment l'importun Créancier,
Et ſe perdre d'honneur aux yeux du monde entier;
Que nos Nymphes d'amour, par le gain échauffées,
Des biens de nos Seigneurs relèvent leurs trophées;
Que nos Auteurs, ſi fiers de leurs petits talens,
Amuſent le Public, au moins à leurs dépens!
Oh! qu'à ces vains objets une ame eſt peu ſenſible,
Qui ſait goûter des champs le ſpectacle paiſible!

Par-tout, dans ces vallons, à mes yeux enchantés;
La Nature ſourit & m'offre ſes beautés;
Et par-tout le travail, ſecondant la Nature,
Étale les tréſors d'une riche culture.
Ici Flore & Vertumne, & Pomone & Palès,
S'uniſſent de concert pour égayer Cérès.
Ces côteaux couronnés des plus rians bocages,
Ces champs couverts de fruits, de verdure & d'ombrages,
De ces humides prés le frais délicieux,
Tout me charme, m'attire & m'arrête en ces lieux.

C'eſt ici qu'au repos j'ai conſacré ma vie ;
Ici ma liberté fait mon unique envie,
Mes jours purs & ſereins m'amènent des plaiſirs,
Qui ne coûtent ni ſoins, ni honteux repentirs.
Souvent, aux doux rayons du jour qui vient d'éclore,
Je vais, à ſon reveil, faire ma cour à Flore ;
J'aime à voir s'élever, près des tendres jaſmins,
Le Lys fier de ſa tige, & Roi dans nos jardins ;
Et, parmi les buiſſons où la roſe eſt ſemée,
Reſpirer du zéphyr l'haleine parfumée.
Quelquefois, en montant de côteaux en côteaux,
Je vois ſe déployer des bois, des champs nouveaux ;
L'œil ne peut embraſſer leur immenſe étendue :
Au milieu du tableau, Paris n'offre à ma vue,
Dans l'eſpace riant de ce libre horiſon,
Qu'un triſte amas de murs, une vaſte priſon.
Quand le Ciel plus ardent me fait deſirer l'ombre,
Au lieu le plus profond d'un vallon frais & ſombre,
Où les Nymphes des eaux ont choiſi leur ſéjour,
Je brave, en ſon midi, l'aſtre brûlant du jour.
Mille oiſeaux, attirés ſous ces ombres ſecrètes,
Viennent, de leurs concerts, réjouir ces retraites,
Et remplir tous mes ſens d'un doux raviſſement :
Mais, quel eſt mon regret, dans un lieu ſi charmant,
D'entendre murmurer ces Nayades plaintives,
Contre un tyran jaloux qui les retient captives,
Empriſonne leur courſe en d'avares canaux,
Et fait languir ces prés amoureux de leurs eaux!

O ſéjour enchanteur, aimable ſolitude,
Quels charmes vous prêtez aux douceurs de l'étude!
Que ma Muſe, à Paris, ſi lente à m'inſpirer,
Avec moi, dans ces lieux, eſt prompte à s'égarer!
Mais déjà, de ces prés le ſéjour pacifique
Calme, de jour en jour, mon aigreur ſatyrique;
Ce Cenſeur, ſi fâcheux à tant de ſots eſprits,
En ne les liſant plus, pardonne à leurs écrits;
Et, quoiqu'un vain orgueil ſoit l'ame d'un Poëte,
Tout ce qu'on dit de moi n'a rien qui m'inquiéte.
La Harpe impunément peut ſur moi ſe venger
Des mépris du Public ardent à l'outrager;
Et ce lèger Dorat, ſi gai dans ſes injures,
Me traiter de ſerpent, ſans craindre mes morſures.
Autrefois, j'aurois ſçu, d'un vers aſſez malin,
A leur ſenſible orgueil laiſſer un long chagrin:
Aujourd'hui, ſans humeur, j'endure leurs outrages.
Qu'on vante hardiment d'impertinens Ouvrages,
Et que le faux eſprit, né d'un goût diſſolu,
Dans ſon Louvre orgueilleux regne en maître abſolu;
Je ne ſens plus en moi cette critique audace,
Qui brûloit d'immoler ce tyran du Parnaſſe:
Mon eſprit, qui ſe plaît dans un ſage repos,
Renonce au vain honneur d'être l'effroi des ſots.
De plus dignes objets occupent mes penſées:
Aux routes du bonheur que je me ſuis tracées,
Par d'utiles leçons fidellement conduit,
J'entretiens la clarté du flambeau qui me luit.

Dans les ſources du vrai, ma raiſon abreuvée,
Et des folles erreurs, avec ſoin, préſervée,
Me dit que le bonheur, par-tout ſi deſiré,
N'habite qu'en un cœur paiſible & modéré;
Qu'il n'eſt pour les humains de félicité pure,
Qu'en vivant ſous les loix de la ſimple Nature;
Que les deſirs ſans frein, & ces avides ſoins,
Qui ne font qu'irriter la ſoif des faux beſoins,
Tous ces biens ſuperflus, qu'on croit le bien ſuprême,
Font plus de malheureux que la pauvreté même.
C'eſt à régler mon ame enfin que je m'inſtrui,
Et je mets à profit juſqu'aux défauts d'autrui.

Voudrois-tu reſſembler, me dis-je, à l'homme avide,
Que tu vois enrichi d'une uſure ſordide?
Un beau jour, la campagne eût pour lui des attraits;
Soudain, de ſon argent fécond en intérêts,
Raſſemblant, en un tas, les ſommes diſperſées,
Il acquiert, à vil prix, des terres délaiſſées;
Mais bientôt, dégoûté d'un ſéjour innocent,
Et du repos ingrat où dormoit ſon argent,
Il vend tout, & laiſſant prés, bois, champs & culture,
Court, ſur de bons effets, prêter à triple uſure.

Serois-tu plus heureux, de changer ton deſtin
Avec ce Parvenu ſi ſot & ſi hautain,
Qu'un ennui faſtueux conſtamment accompagne,
Et qui traîne avec lui la ville à la campagne?

Son orgueil vient aux champs habiter des Palais.
En vain, pour s'étourdir, il raſſemble, à grands frais,
Des Chanteurs, des Bouffons, la bruyante cohue,
Toujours le même ennui le conſume & le tue.

Le Bonheur ne veut point tant de faſte & de bruit:
Mais il vient fréquenter mon modeſte réduit;
Il vient, accompagné du Repos, du Silence,
De la Simplicité, la ſœur de l'Innocence;
Ils aiment à me voir, corrigeant mes erreurs,
Former ſur la nature, & mon goût & mes mœurs,
Toujours plein de loiſir, & m'occupant ſans ceſſe,
Et des fleurs du Parnaſſe égayant la ſageſſe.

Ainſi, libre & content dans mon obſcurité,
Je bénis tous les jours ma médiocrité,
Qui chaſſe des fâcheux l'ennuyeuſe viſite,
L'importun diſcoureur, l'effronté paraſite.
Heureux mon humble toît, quand j'y puis recevoir
Des amis qui, preſſés du deſir de me voir,
Ne viennent point railler ma table un peu ruſtique,
Ni toucher, d'une dent dédaigneuſe & critique,
A quelque mets vulgaire à la hâte apprêté!
L'amitié fait accueil à la frugalité.
Mes convives charmés, ſous un berceau champêtre,
Se contentent des mets que ces champs ont fait naître,
De légumes légers, ſouvent redemandés,
Et de fruits qu'à ma main les arbres ont cédés;

Mais cependant Bacchus, père de la franchiſe,
Pour échauffer la joie, à nos côtés aſſiſe,
Nous verſe abondamment ces vins, qu'avec amour
Il recueille aux côteaux où j'ai reçu le jour (1).

Là, nous ne parlons point des nouvelles ſecretes,
Qu'un Miniſtre jamais ne confie aux Gazettes,
Et nous ne craignons pas que de traîtres Valets,
Vendent au Délateur nos propres indiſcrets.
Nous ne diſcourons point de procès, d'héritages,
Des ſpectacles du jour, des modernes ouvrages;
Si Dorat, pour nous plaire, écrit trop, ou trop mal,
Ou ſi le beau Veſtris danſe mieux qu'Auberval.
Nous ſemons nos repas d'entretiens moins ſtériles;
Nous aimons à chercher des vérités utiles:
Si l'amitié de l'ame eſt un pur ſentiment,
Ou ſi notre intérêt nous entraîne en aimant;
Si le ſouverain bien, que promet la richeſſe,
Ne ſe trouve en effet qu'en la ſeule ſageſſe,
Et ſi, pour l'homme enfin, il eſt quelque bonheur,
Sans l'amour des vertus, & ſans la paix du cœur.
Quelquefois, du vrai beau cherchant la ſource pure,
Nous voyons qu'elle coule au ſein de la Nature,
Qu'en fuyant ſon génie & ſa naïveté,
Croyant tout embellir, l'eſprit a tout gâté.
Notre ame, en ces diſcours, & s'élève, & s'éclaire.

(1) *La côte de Bourgogne.*

Sages amuſemens, vous ſeuls pouvez me plaire !
Tels ſeront mes plaiſirs, dans cet heureux ſéjour,
Tant que l'Aſtre enflammé fera luire un beau jour.
Quand l'Aquilon fougueux, deſcendant des montagnes,
Viendra de leurs attraits dépouiller les campagnes,
Contre l'Hyver armé de ſes froids les plus durs,
Paris me prêtera l'abri de ſes hauts murs.
Combien le tourbillon & le bruit de la ville
Me feront deſirer la paix de cet aſyle !
Auſſi, de ſes douceurs plus que jamais épris,
Il n'eſt lien ſi fort qui m'attache à Paris,
Sitôt qu'à ſon retour, la première hirondelle
Vient effleurer nos champs, ou Zéphyr la rappelle.

M. CLÉMENT.

SUR LE PORTRAIT DE MOLIÈRE,

Placé à l'Académie Françoiſe en 1778.

A LA fin, Meſſieurs, Dieu merci !
Moliére, parmi vous, figure ;
Tous nos Grands-Hommes ſont ici :
Mais ils n'y ſont plus qu'en peinture.

ÉPIGRAMME.

1778.

CERTAIN Conteur d'Amour-propre gonflé,
Quoiqu'aux Incas tout Lecteur ait ronflé,
Se croit paîtri d'une Divine pâte;
Ce Monsieur là, dont pour peu que l'on tâte
On a bientôt plus que satiété,
Ce lourd fléau de la Société,
Dont les mardis de V** nous empâte,
Refait Quinault, joint le mort au vivant,
Le lit partout, & pense bonnement
Être l'Auteur des Opéra qu'il gâte.

SUR UN GÉOMÈTRE.

HOMME chétif, la vanité te point;
Tu te fais centre : encor si c'étoit ligne !
Mais dans l'espace à grand' peine es-tu point?
Va, sois zéro, ta sottise en est digne.

VOLTAIRE.

MON APOLOGIE.

1778.

SATYRE.

PSAPHON, *à part.*

Le voilà ! c'eſt ce monſtre ! Oui, ſon œil le décèle ;
Sans doute, en ce boſquet, il médite un Libelle ;
J'en ai pitié.

GILBERT, *à part.*

Je bâille, & je ne ſais pourquoi :
Quelque mauvais Auteur ſeroit-il près de moi ?

PSAPHON, *à part.*

Parlons-lui....

GILBERT, *à part.*

C'eſt Pſaphon ! c'eſt lui-même ! il s'avance ;
L'ennui qui m'environne annonçoit ſa préſence.
Où fuir ? De ſes diſcours comment me garantir ?

PSAPHON.

Jeune-homme, écoutez-moi, je veux vous convertir !

GILBERT.

S'il faut vous écouter, j'aime encor mieux vous lire.
Vous me calomniez, & blâmez la Satyre :
Vous êtes Philoſophe.

PSAPHON.

Oui, j'en fais vanité,
Et mes écrits moraux prouvent ma probité.
Fameux par ſes talens que la Ruſſie honore,
Pſaphon, par ſes vertus, eſt plus célèbre encore.
Je ne me flatte point; mais vous dont les clameurs
D'un nouvel âge d'or oſent noircir les mœurs,
Et qui des vrais talens déchirant la couronne,
Diffamez des Auteurs qui n'offenſent perſonne;
De la religion, Soldat deshonoré,
Vous qui croyez en Dieu dans un ſiècle éclairé,
Gilbert, de votre cœur ſavez-vous ce qu'on penſe?
Hypocrite, jaloux, cuiraſſé d'impudence,
C'eſt ainſi qu'on vous peint; votre méchanceté
Donna ſeule à vos vers quelque célébrité;
Et l'oubli cacheroit votre Muſe hardie,
Si vous n'aviez médit de l'Encyclopédie.
Encor ſi démaſquant les Prêtres, les Dévots,
Vous lanciez contre Dieu quelqu'un de nos bons mots;
Peut-être on vous pourroit pardonner la Satyre:
Lorſqu'on médit de Dieu, ſans crime on peut médire.
Mais toujours critiquer en vers pieux & froids,
Sans daigner ſeulement endoctriner les Rois,
Sans qu'une fois au moins votre Muſe en extaſe,
Du mot de tolérance attendriſte une phraſe;
Blaſphêmer la vertu des Sages de Paris;
De la chûte des mœurs accuſer leurs écrits;
Tant de fiel corrompt-il un cœur ſi jeune encore?

Infortuné Cenſeur, qu'un peu d'eſprit décore,
Que vous a donc produit votre goût ſi tranchant ?
Vous payez cher l'honneur de paſſer pour méchant.
A-t-on vû votre Muſe, à la Cour préſentée,
Pour décrier les Rois, du Roi même rentée ?
Peut-on citer un Duc qui ſois de vos amis ?
Parmi vos Protecteurs, comptez-vous un Commis ?
Vend-t-on votre Portrait ? Quel corps Académique
Vous a penſionné d'un prix périodique ?
Des quarante Immortels Journaliſte adoptif,
Êtes vous du fauteuil héritier préſomptif ?
Quelle Bourgeoiſe enfin, quelle Actrice opulente
De la cour des Neuf-Sœurs tapiſſière obligeante,
De ſes préſens diſcrets meubla votre Hélicon,
Et vint avec reſpect viſiter votre nom ?
Tout le monde vous fuit ; votre ami dans la rue
N'oſant vous reconnoître, à peine vous ſalue.
Jamais à vous chanter un Poëte empreſſé,
De petits vers flatteurs ne vous a careſſé,
Et jamais, comme nous, en bonne compagnie,
On ne voit chez les grands ſouper votre Génie.
Dans nos doctes cafés par haſard entrez-vous :
L'un vous montre du doigt, l'autre ſort en courroux ;
Chacun vous dénonçant à la haine publique,
Se dit : fuyez cet homme ; il mord ; c'eſt un critique.
Mais de tant de mépris méchamment conſolé,
Vous ſifflez l'Univers dont vous êtes ſiffé ;
Croyez-moi, laiſſez-nous vivre & penſer tranquiles ;

Sur d'utiles ſujets rimez des vers utiles;
Chantez les douze Mois, prêchez ſur les Saiſons,
Égayez la Morale en Opéras-Bouffons;
Que vos nobles talens s'élevent juſqu'aux Drames,
Et ſur l'agriculture attendriſſent nos Dames.
Votre jeune Apollon, qui n'a point réuſſi,
Dans la Satyre encor ne peut être endurci;
Un jour vous pleurerez d'avoir trop oſé rire:
Ceſſez de critiquer....

GILBERT.

Eh! ceſſez donc d'écrire.
Tant qu'une légion de pédans Novateurs
Imprimera l'ennui, pour le vendre aux Lecteurs,
Et par *in-octavo* publiera l'Athéïſme,
Fanatiques criant contre le Fanatiſme,
Duſſent tous les Commis, à vos Muſes ſi chers,
De leur protection deshériter mes vers;
Quand même des Catins la colère unanime
M'ôteroit à jamais l'honneur de leur eſtime,
Et qu'enfin mon courage auroit plus de Cenſeurs,
Que les Sages du tems n'ont de ſots Défenſeurs;
Appellez-moi jaloux, froid rimeur, hypocrite;
Donnez-moi tous les noms qu'un Sophiſte mérite;
Je veux, de vos pareils ennemi ſans retour,
Fouetter d'un vers ſanglant ces grands hommes d'un jour.
Philoſophe, excuſez ma candeur inſolente;
Je crois, plus je vous lis, la Satyre innocente.
Quoiqu'on blâme le vice, on peut avoir des mœurs,

Et l'on n'eſt point méchant, pour berner des Auteurs.
Auriez-vous ſeuls le droit de critiquer ſans crime?
Vous vantez l'Écrivain dont l'audace anonyme
Interrogeant les Rois, ſur leur trône inſultés,
Leur dit obſcurément de lâches vérités;
Et vous oſez noircir celui dont la franchiſe
D'un parti de Pédans démaſque la ſottiſe;
Qui d'un ſtyle d'airain flétrit ces corrupteurs,
Et ſigne hardiment ſes vers accuſateurs?
Eh! quel autre intérêt peut dicter ſes cenſures,
Qu'un généreux deſir de voir les mœurs plus pures
Réfleurir ſur nos bords de vertus dépeuplés,
Et nos froids Écrivains, au bon goût rappellés,
Orner d'un ſtyle heureux une ſaine morale,
De leurs partis rivaux étouffer le ſcandale,
Et l'un de l'autre amis, noblement s'occuper
De mériter la gloire & non de l'uſurper?
Parlez: au bien public s'immolant par malice,
Vengeroit-il le goût, proſcriroit-il le vice,
Pour l'étrange plaiſir de perdre ſon repos,
D'être gratifié de la haine des ſots,
Doté ſur vos Journaux d'une rente d'injures,
Ou clandeſtinement diffamé par Brochures?
Non, s'il fait dans ſes vers parler la vérité,
C'eſt qu'au fond de ſon cœur ſa franche probité
Ne ſait point retenir la haine vertueuſe,
Que porte au vice heureux l'équité courageuſe,
Et cette impatience & ce loyal mépris,

Que tout mauvais Auteur inſpire aux bons eſprits.
A la Satyre, enfin, quel Poëte fidèle,
Vengeur de la vertu, n'en fut pas le modèle?
Perſe qui vécut chaſte en mérita le nom.
Rappellez-vous Condé, Colbert & Lamoignon,
Et toute cette cour de Héros ou de Sages,
Que Boileau, pour amis, obtint par ſes Ouvrages;
Interrogez leur cendre; & du fond des tombeaux,
Leur cendre véridique honorant Deſpréaux,
Juſtifiera ſon art que vous oſez proſcrire,
Et ſes mœurs, de ſon ſiècle éternelle Satyre.
Diſciple, jeune encor, de ces Maîtres fameux,
Sans gloire, & cependant calomnié comme eux,
Je pourrois au menſonge oppoſer pour défenſe
L'eſtime de Crillon, ma vie & le ſilence;
Mais je veux vous confondre, & voici mes forfaits.
Ma Muſe, je l'avoue, amante des hauts faits,
Pour rappeller mon ſiècle au culte de la gloire,
De ſa honte effrontée oſa tracer l'hiſtoire.
O douleur! ai-je dit, ô ſiècle malheureux!
D'une morale impie, ô règne déſaſtreux!
Le crime eſt ſans pudeur; l'equité, ſans courage;
Et c'eſt de la vertu qu'on rougit dans notre âge.
Viſitons nos Cités: hélas? que voyons-nous,
Qui de l'homme de bien n'allume le courroux?
L'Athéiſme, en déſerts convertiſſant nos Temples;
Des forfaits dont l'hiſtoire ignoroit les exemples;
De célèbres procès, où vaincus & vainqueurs,

Prouvent également la honte de leurs mœurs ;
Tous les rangs confondus, & diſputant de vices,
Le ſilence des loix, du ſcandale complices.
Peindrai-je ces Waux-Halls, dans Paris protégés,
Ces marchés de débauche, en ſpectacle érigés,
Où des Beautés du jour la Nation galante,
Des ſottiſes des Grands à l'envi rayonnante,
Promenant ſes appas, par la vogue enchéris,
Vient, en corps, afficher des crimes à tout prix ;
Où parmi nos Sultans la mère va répandre
Sa fille, vierge encor, qu'elle inſtruit à ſe vendre ;
Jeune eſpoir des plaiſirs d'un riche ſuborneur,
Qui cultive à grands frais ſon futur deshonneur,
Partout ſcandaliſée, & partout méconnue,
La pudeur ne ſait plus où repoſer ſa vue ;
Et l'opprobre & le vice, & leur proſpérité
Bleſſent de toutes parts ſa chaſte pauvreté.
La fille d'un valet, dont l'honnête miſère
Fut ſéduite aux appas du crime qu'on tolère,
Par un Grand dérobée aux ſoupirs des laquais,
Longtems obſcurs fermiers de ſes obſcurs attraits,
Poſſède ces hôtels dont la pompe arrogante
Reproche à la vertu ſa retraite indigente :
Bientôt, par la fortune échappant au mépris,
On verra ſa beauté, fameuſe dans Paris,
Au ſein de Paris même, encor plein de ſa honte,
Épouſer les ayeux d'un Marquis ou d'un Comte,
Armorier ſon char de glaives, de drapeaux,
Et ſe maſquer d'un nom porté par des Héros.

Et n'imaginez pas que ſa richeſſe immenſe
Ait de ſon fol amant dévoré l'opulence ;
Qu'il ſoit, pour expier ſa prodigalité,
Réduit à devenir dévot par pauvreté.
L'État volé paya ſes amours printannières ;
L'État, juſqu'à ſa mort, paîra ſes adultères.
Tous les jours dans Paris, en habit du matin,
Monſieur promene à pied ſon ennui libertin.
Sous ce modeſte habit déguiſant ſa naiſſance,
Penthièvre quelquefois viſite l'indigence,
Et de tréſors pieux dépouillant ſon Palais,
Porte à la veuve en pleurs de pudiques bienfaits.
Mais ce voluptueux, à ſes vices fidèle,
Cherche pour chaque jour une amante nouvelle ;
La fille d'un Bourgeois a frappé ſa Grandeur ;
Il jette le mouchoir à ſa jeune pudeur :
Volez, & que cet or, de mes feux interprète,
Coure avec ces bijoux marchander ſa défaite ;
Qu'on la ſéduiſe. Il dit : ſes Eunuques diſcrets,
Philoſophes Abbés, Philoſophes Valets,
Intriguent, ſèment l'or, trompent les yeux d'un père ;
Elle cède ; on l'enleve : en vain gémit ſa mère ;
Échue à l'Opéra par un rapt ſolemnel,
Sa honte la dérobe au pouvoir paternel.
Cependant une vierge, auſſi ſage que belle,
Un jour à ce Sultan ſe montra plus rebelle ;
Tout l'art des corrupteurs, auprès d'elle aſſidus,
Avoit, pour le ſervir, fait des crimes perdus :
Pour ſon plaiſir d'un ſoir, que tout Paris périſſe !

Voilà que dans la nuit, de ſes fureurs complice,
Tandis que la beauté, victime de ſon choix,
Goûte un chaſte ſommeil ſous la garde des loix,
Il arme d'un flambeau ſes mains incendiaires;
Il court, il livre au feu les toîts héréditaires,
Qui la voyoient braver ſon amour oppreſſeur,
Et l'emporte, mourante, en ſon char raviſſeur:
Obſcur, on l'eut flétri d'une mort légitime;
Il eſt puiſſant, les loix ont ignoré ſon crime.

Mais de quels attentats, nés d'infâmes amours,
N'avons-nous pas ſouillé l'hiſtoire de nos jours?
Quel ſiècle doit rougir de plus de parricides?
Plus d'empoiſonnemens, de fameux homicides,
Ont-ils jamais laſſé le glaive des bourreaux?
Dans toutes nos Cités j'entends les Tribunaux
Sans ceſſe retentir de rapts & d'aduitères;
Je ne vois plus qu'époux rendus célibataires;
Le Suicide, enfin, raiſonnant ſes fureurs,
Atteſte par le ſang le déſordre des mœurs.

Tels furent mes diſcours: mais lorſque mon courage
A de ces vérités importuné notre âge,
Je n'étois que l'écho des hommes vertueux;
Si j'ai blâmé nos mœurs, j'en ai parlé comme eux,
Et démenti par vous, leur voix me juſtifie.
Mais plus d'un Grand ſe plaint que divulguant ſa vie,
L'audace de mon vers, des lecteurs retenu,
A flétri ſes amours d'un portrait reconnu:

De quel droit ſe plaint-il? Ce tableau trop fidèle,
L'ai-je deshonoré du nom de ſon modèle?
Quand de traits différens, recueillis au haſard,
Pour corriger les mœurs, je compoſe avec art
Un portrait fabuleux, & pourtant véritable,
Si du Public devin la malice équitable
S'écrie: ah! c'eſt un tel, ce Marquis diffamé,
Qu'il s'en accuſe ſeul; ſes vices l'ont nommé.
Suis-je donc ſi méchant, ſi coupable?

PSAPHON.

Oui, vous l'êtes,
Non parce que vos vers, du Public interprêtes,
Noirciſſent quelques Grands que nous n'eſtimons pas:
Immolez au mépris ces nobles ſcélérats;
Moi-même, ami des Grands, par fois je les déprime;
Vous nommez les Auteurs, & c'eſt-là votre crime.

GILBERT.

Ah! ſi d'un doux encens je les euſſe fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un Écrivain veut que ſon nom partage
Le tribut de louange offert à ſon Ouvrage,
Et ſans crime on ne peut, s'il bleſſe la raiſon,
La venger par un vers, égayé de ſon nom?
Comptable de l'ennui, dont ſa Muſe m'aſſomme,
Pourquoi s'eſt-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends ſoulever les lecteurs détrompés,
Contre un Auteur bouffi de ſuccès uſurpés;
Sous une périphraſe étouffant ma franchiſe,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je diſe:

C'eſt ce joli Pédant, géomètre Orateur,
De l'Encyclopédie Ange conſervateur,
Dans l'hiſtoire, chargé d'inhumer ſes confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires.
Si j'évoque jamais du fond de ſon Journal,
Des Sophiſtes du tems l'adulateur bannal,
Lorſque ſon nom ſuffit, pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la Harpe, obſcurément écrire :
C'eſt ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui ſifflé pour ſes vers, pour ſa proſe ſifflé,
Tout meurtri des faux pas de ſa Muſe tragique,
Tomba de chûte en chûte au trône académique.
Ces détours ſont d'un lâche & malin détracteur:
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'Auteur ſigne un écrit qui tranſpire,
Son nom doit partager l'éloge & la Satyre.
De citer un Pédant pourroit-on me blâmer,
Quand lui-même, il ſe fait l'affront de ſe nommer?
Aux mépris du Public c'eſt lui ſeul qui ſe livre;
Lui ſeul a dû rougir d'avouer un ſot livre:
Mais qui ſont ces Auteurs dont les noms offenſés
Se virent par ma plume au ſifflet dénoncés?

PSAPHON.

Qui ſont-ils! des Savans, renommés par leurs graces,
Des Poëtes loués dans toutes les Préfaces,
Des hommages du Nord dans Paris aſſiégés,
Craints peut-être à la Cour, & pourtant protégés;
Que la Sorbonne vante & même excommunie,

Et dont les penſions atteſtent le génie ;
Qui recherchés des Grands, des Belles déſirés,
Des Bourgeois amateurs ſont encore admirés,
Et qu'en face d'eux-même, on vit en plein Théâtre,
Aux cris religieux d'un Parterre idolâtre,
Portés en effigie, & placés ſur l'autel,
Nouveaux Dieux, couronnés d'un laurier ſolemnel.

GILBERT.

Et ce ſont ces honneurs qui portent ma colère,
A revêtir leurs noms d'un opprobre exemplaire.
Un critique jaloux de plaire aux bons eſprits,
Toujours du bien public occupe ſes écrits :
Eh ! quelle utilité peut ſuivre la Satyre
Lâchement dégradée & perdue à médire
D'un troupeau d'Écrivains, au mépris condamnés,
Morts avant que de naître, ou qui ne ſont pas nés ?
Dois-je exhumer Saint-Ange & mettre au jour Murville ?
Dois-je ordonner le deuil de Gudin, de Fréville ?
Des cendres de Gaillard dois-je troubler la paix ?
Leurs écrits publiés ne parurent jamais :
Quel mal ont-ils produit ? D'une affreuſe morale
Leur plume a-t-elle fait proſpérer le ſcandale ?
Prêché par eux, le vice eût petdu ſes appas :
Corrompent-ils le goût des lecteurs qu'ils n'ont pas ?
Mais ceux qu'au moins décore un maſque de génie,
Qui d'ailleurs par l'intrigue, avec art réunie
A l'obſcène licence, au blaſphême orgueilleux,
Soutiennent leur crédit ſur des ſuccès honteux ;

Dont le nom parvenu ſollicite à les lire,
Et donne à leur morale un dangereux empire :
Voilà les Écrivains que le goût & les mœurs
Ordonnent d'étouffer ſous les ſifflets vengeurs.

PSAPHON.

Eh ! que pourroient vos cris contre leur vaſte gloire ?
Soixante ans de ſuccès défendent leur mémoire.
On ſe rit, croyez-moi, d'un jeune audacieux,
Qui de Pinde François penſe avilir les Dieux.

GILBERT.

On juge, croyez-moi, les vers & non point l'âge.
Si je ſuis jeune, enfin, j'en ai plus de courage :
Qu'ils tremblent ces faux Dieux dans leur temple inſolent ;
Je l'ai juré, je veux vieillir en les ſifflant.
D'ennuyer nos neveux vainement ils ſe flattent :
Si ſoixante ans de gloire en leur faveur combattent,
Je ſuis, contre leur gloire, armé de leurs écrits ;
Je ne m'aveugle point : d'un ſot orgueil épris,
Mon crédule Apollon, ſur ſon foible génie,
N'a point fondé l'eſpoir de leur ignominie,
Mais ſur l'autorité de ces morts immortels,
Des Peuples différens flambeaux univerſels,
Grands hommes éprouvés, dont les vivans ouvrages,
Sont autant de Cenſeurs des livres de nos Sages,
Qui parlant par mes vers, du goût humbles ſoutiens,
Couvrent de leurs talens l'impuiſſance des miens,
Aux regards du Public que ma voix déſabuſe,

De leur antiquité ſemblent vieillir ma Muſe,
Et devant mes écrits, de leur nom appuyés,
Font taire ſoixante ans de ſuccès mendiés.
Peut-être ma jeuneſſe, objet de vos injures,
Donne encor plus de poids à mes juſtes cenſures:
On connoît ces vieillards, ſur le Pinde honorés;
Politiques adroits, charlatans illuſtrés,
Les uns, pour aſſûrer leur gloire viagère,
Dévouant au faux goût leur Apollon vulgaire,
De la Philoſophie arborent les drapeaux;
D'autres, pour ménager leur illuſtre repos,
Flattant tous les partis de careſſes égales,
Ont juré de mentir aux deux ligues rivales,
Et tous par intérêt taiſant la vérité,
Vendent le bien public à leur célébrité.
Le jeune homme, ignoré des partis qu'il ignore,
De leurs préventions n'eſt point eſclave encore.
Rempli des morts fameux, ſes premiers Précepteurs,
C'eſt par leurs yeux qu'il voit, qu'il juge les Auteurs;
Son goût eſt auſſi vrai, que ſa franchiſe eſt pure;
Comme il ſort de ſes mains, il ſent mieux la nature;
Son libre jugement eſt déſintéreſſé,
Et ſon vers dit toujours tout ce qu'il a penſé.
De votre honte enfin, vos cris viennent m'inſtruire:
Pourquoi vous plaignez-vous, ſi je n'ai pû vous nuire?

PSAPHON.

C'eſt toi ſeul que je plains, intraitable rimeur;
Ta mère te conçut dans un accès d'humeur;

Depuis cherchant à nuire & nuiſant à toi-même,
Tu devins ſatyrique & méchant par ſyſtême.

GILBERT.

Ne me prêchez donc plus.

PSAPHON.

Hélas ! l'humanité,
Mon frère, à vous prêcher excite ma bonté :
Voyez dans l'avenir quels regrets vous dévorent ;
Vous n'aurez point d'amis.

GILBERT.

Les ennemis honorent.

PSAPHON.

Point de prôneurs.

GILBERT.

J'aurai mes écrits pour prôneurs.

PSAPHON.

Quels ſeront vos appuis ?

GILBERT.

Tous les amis des mœurs ;
Tous ceux qui du faux goût ont rejetté l'empire ;
Un Roi qu'on peut louer, même dans la Satyre.

PSAPHON.

Qu'importe ! aux penſions nous ſerons ſeuls admis ;
Ayez pour vous le Roi, nous aurons les Commis.

GILBERT.

Sous un Roi qui voit tout, ils ſuivent la juſtice.
Mais ſoit : n'écrivez plus, & qu'on vous enrichiſſe :
Vous aimez la fortune, & moi, la vérité :

Trop heureuſe à mes yeux la douce pauvreté,
D'un Poëte annobli de mœurs & de courage,
Qui peut dire : jamais de mon avare hommage
Je n'ai flatté le vice, en mes vers combattu ;
J'ai perdu ma fortune à venger la vertu.
Si je vois mes travaux payés d'un peu d'eſtime,
Ce peu de gloire au moins eſt noble & légitime ;
Tous mes écrits, enfans d'une chaſte candeur,
N'ont jamais fait rougir le front de la pudeur ;
Ils plaiſent ſans blaſphême, & vivent ſans cabales ;
Mes modeſtes ſuccès ne ſont point des ſcandales,
Et ſi du tems jaloux mon nom eſt reſpecté,
Mon nom ira, ſans tache, à la poſtérité.

PSAPHON.

On vous calomniera.

GILBERT.

Qui daigneroit vous croire?

PSAPHON.

Vous ſerez opprimé.

GILBERT.

J'en aurai plus de gloire :
Adieu....

PSAPHON, *pourſuivant le Satyrique.*

Vous craindrez même un tragique trépas ;
Vous ne dormirez plus.

GILBERT.

Vous n'écrirez donc pas.

GILBERT.

AVIS IMPORTANT.

1778.

Le Sieur V*** dit Marquis,
Succeſſeur de Jodèle,
Facteur de vers, de proſe, & d'autre bagatelle,
Au Public donne avis,
Qu'il poſſède dans ſa boutique
Un animal plaiſant, unique,
Arrivé récemment
De Geneve en droiture,
Vrai Phénomène de Nature,
Cadavre, ſquelette ambulant.
Il a l'œil très-vif, la voix forte,
Il vous mord, vous careſſe, il eſt doux, il s'emporte.
Tantôt il parle comme un Dieu,
Tantôt il parle comme un Diable;
Son regard eſt malin, ſon eſprit eſt tout feu.
Cet être inconcevable,
Fait l'aveugle, le ſourd, & quelquefois le mort.
Sa machine ſe monte & démonte à reſſort,
Et la tête lui tourne au ſurnom de Grand-Homme;
Tel eſt l'original en ſomme.
On le verra tous les matins
Au bout du quai des Théatins.

Par un ſalut profond, beaucoup de modeſtie,
Les grands Seigneurs paîront leur curioſité,
Porte ouverte à l'Académie,
A tous Acteurs de Comédie,
Qui flatteront ſa vanité,
Et voudront adorer l'idole.
Les gens Mitrés, portant Étole,
Le verront, mais de loin, moyennant une obole,
Pour éviter ſes griffes & ſes dents:
Tout Poëte entrera pour quelques grains d'encens.

MONSIEUR BOS.

CE Monſieur Bos, il ſue & ſe travaille,
Et dans ſon feu, voyez comme il eſt froid!
Ce Monſieur Bos veut aggrandir ſa taille,
Et chaque jour il décroît, il décroît.
Proſaïſant & rimant par ſurcroit,
Ce Monſieur Bos ſi gai, ſi lourd, m'aſſomme:
Ah! s'il étoit du moins ce qu'il ſe croit,
Ce Monſieur Bos! ce ſeroit un grand homme.

SATYRE
SUR
LA FAUSSE PHILOSOPHIE.
1778.

Se dire Philoſophe eſt la mode aujourd'hui ;
L'on n'entend que ce mot : mais, bon Dieu ! quel ennui
De voir des charlatans nous étaler ſans ceſſe,
Tant de Philoſophie, & ſi peu de Sageſſe !

Et quel ſiècle, en effet, de molleſſe abattu,
Si riche en beaux diſcours, fut ſi pauvre en vertu ?

Nos pères corrompus, qu'effrayoit notre audace,
Ont maudit les excès de leur coupable race ;
Et nos fils, plus que nous, dans le crime exercés,
Par leurs enfans pervers ſe verront ſurpaſſés.

Amitié, nœuds du ſang, amour de la Patrie,
Vous n'êtes rien pour nous ; l'intérêt ſeul nous lie :
L'avare faim de l'or a ſéché tous les cœurs ;
L'honneur ſe voit fermer la porte des honneurs ;
La fraude s'enrichit des publiques ruines,
Et s'élève aux grandeurs ſur des tas de rapines.
Tous les rangs ſont vendus à qui peut les payer :

Aux mains du lâche on voit le ſceptre du guerrier;
Du glaive de Thémis l'Injuſtice eſt armée:
Dans les lieux les plus ſaints la Débauche allumée,
Sous le froc ſcandaleux, lève un front libertin,
Et l'Impiété marche une croſſe à la main.
Dieu n'eſt plus qu'un phantôme, & l'ame eſt un vain ſonge;
Ainſi, ſans nul remords, dans le crime on ſe plonge,
Et tous lâchant la bride aux plus affreux penchans,
Corrompus par ſyſtême, avec art ſont méchans.

Ecoutez-les pourtant, d'un jargon magnifique,
Nommer ce ſiècle impie, âge philoſophique:
Chacun eſt Philoſophe, & n'en prend que le nom;
On vit en ſcélérat, & l'on parle en Caton;
Et bornant la ſageſſe à de belles maximes,
Du manteau des vertus on habille ſes crimes.
Que dis-je? Rien n'eſt mal à qui ſait raiſonner.
Au vice hardiment on peut s'abandonner;
Le Philoſophe a l'art de diſculper le vice:
Il n'eſt corbeau ſi noir que cet art ne blanchiſſe.

Demandez à Criſpin pour quel heureux talent
Plutus l'a fait monter ſur ſon char opulent;
Criſpin fait de ſa femme un trafic adultère,
Et de ſon lit vénal Plutus eſt tributaire.
Si vous vous indignez, il ſourit de mépris:
« Vieux préjugé, dit-il, dont nous ſommes guéris!
» Quand on eſt Philoſophe, on brave, ſans ſcrupule,

» Un chimérique affront, un honneur ridicule.
» L'Hymenée eſt un joug incommode & péſant;
» S'il peut nous enrichir, c'eſt un joug bienfaiſant.
» Mais raiſonnons un peu. Dans ce monde où nous ſommes,
» L'Opinion volage eſt la Reine des hommes.
» Ce qui chez nous eſt mal, eſt ſouvent bien ailleurs.
» Le Lapon, ſous ſa hute, à l'abri des railleurs,
» Vous offre ſa compagne, & même avec prière,
» Vous preſſe d'honorer ſa couche hoſpitalière.
» Cet autre, plus heureux en de plus doux climats,
» De ſa fille, avec ſoin, cultive les appas,
» Pour vendre cette fleur du Sultan recherchée,
» Que l'ennui du ſerrail aura bientôt ſéchée.
» Quel eſt donc cet honneur par vous ſi révéré,
» Que vingt Peuples divers ont toujours ignoré,
» Qui change avec le lieu, l'habit & le langage?
» C'eſt le tyran des ſots, & l'eſclave du ſage ».

Un jour, l'ami ſenſé d'un Abbé peu Chrétien,
Le gourmandoit ainſi, dans un libre entretien:
« Vous qui n'avez de foi qu'aux plaiſirs de ce monde,
» Qui raillez de Beauvais la pitié profonde,
» Qui traînez le ſcandale en habit de Prélat,
» Et diffamez la Croix qui fait tout votre éclat;
» Que n'avez-vous choiſi, ſur cette vaſte ſcène,
» Un rôle plus conforme à votre humeur mondaine?
» Et pourquoi du Public affronter les rumeurs,
» Sous un habit ſacré que profanent vos mœurs?

» Ami, dit le Prélat, c'eſt par philoſophie
» Que Beauvais, à ſon gré, prêche & vous édifie;
» Moi, je veux être heureux. Formé pour les plaiſirs,
» Je voyois la Fortune ingrate à mes deſirs:
» Ennemi du travail qui nous lie à ſa chaîne,
» Et vend trop cher les biens qu'il nous donne avec peine,
» Falloit-il à mon Prince immoler mon repos,
» Briguer à ſon ſervice un emploi de Héros;
» Ou, ſur les fleurs de lys, maudire, à l'audience,
» Des Avocats criards, la menteuſe éloquence;
» Ou calculer l'argent que l'État doit payer,
» Et ce qu'il rend au Roi, mais ſur-tout au Fermier?
» Non: je voulois, ſans ſoins, libre & dans l'indolence,
» Savourer les doux fruits d'une oiſive opulence;
» J'enviai du Clergé les paiſibles tréſors:
» Et l'Intrigue, à la Cour, dirigeant mes efforts,
» J'avançai près des Grands, en careſſant leurs vices;
» De leurs femmes ſur-tout j'encenſai les caprices;
» Flexible à leurs humeurs, je ſervois, nuit & jour,
» Leurs brigues, leurs plaiſirs, leur haîne & leur amour;
» Et bientôt la faveur, couronnant mon attente,
» Ceignit ce front mondain d'une mitre éclatante (1).

(1) *Le Prélat par la brigue aux honneurs parvenu,*
Ne ſçut plus qu'abuſer d'un ample revenu,
Et, pour toutes vertus, fit, au dos d'un caroſſe,
A côté d'une mitre, armorier ſa croſſe.
LUTRIN, Chant 6.

» Ainſi, par mes plaiſirs tous mes jours ſont comptés :
» La Richeſſe & le Luxe, amans des Voluptés,
» Préparent mes feſtins, mes jeux & mes délices ;
» J'enrichis la Beauté qui m'offre ſes prémices.
» Du vulgaire envieux que m'importent les cris ?
» Je laiſſe le remords aux timides eſprits ;
» Et bénis des humains la pieuſe foibleſſe,
» Qui conſacra ſes dons à nourrir ma molleſſe ».

Grace au Raiſonnement, Sophiſte accrédité,
Et du libertinage Orateur effronté,
Il n'eſt plus ici-bas de vice, ni de crime ;
Tout ce qui plaît eſt bon, tout devient légitime :
Ces nobles ſentimens qu'inſpirent les vertus,
Ces remords, dont ſouvent nos cœurs ſont combattus,
Sont de vains préjugés, dont l'homme encor novice
Eſt, dès ſes premiers jours, bercé par ſa nourrice,
Dans ſon cerveau flexible aiſément imprimés,
Enfans de l'habitude, en vertus transformés.
L'homme, abuſé longtems d'une erreur générale,
Fit deſcendre du Ciel la ſévère Morale,
Et, tyran de ſon cœur prompt à ſe mutiner,
De devoirs importuns ſe plut à l'enchaîner.
L'homme plus Philoſophe, & plus doux à ſoi-même,
S'eſt fait, pour vivre heureux, un plus ſage ſyſtême :
L'intérêt perſonnel eſt ſon unique loi,
Et ſon premier devoir eſt de n'aimer que ſoi :
Ses plaiſirs ſont ſes mœurs, ſon bienfait ſa juſtice,

La fraude n'eſt pour lui qu'un prudent artifice;
Savoir le mieux tromper, c'eſt-là le ſeul honneur:
Le mal d'autrui n'eſt rien s'il fait notre bonheur:
La ſourde oppreſſion, les rapines ſubtiles
Sont d'un eſprit adroit les reſſources utiles;
Et, pourvu qu'on échappe à l'aveugle Thémis,
Un crime bien ſecret devient juſte & permis.

Ainſi, l'on peut nier, avec Philoſophie,
Le dépôt qu'un ami, ſans témoins, nous confie,
Vendre tous les ſecrets qu'il cache en notre cœur,
Et de ſon lit jaloux tramer le déshonneur.

Ainſi, de Carondas la main déterminée,
A trois fois étouffé le flambeau d'Hyménée;
Et trois fois la victime, attirée en ſes laqs,
En apportant ſa dot, vint ſigner ſon trépas.
Ce n'eſt pas qu'imitant la fille de Tyndare (1),
Il ait armé ſon bras d'une hache barbare;
Ses femmes n'ont point eu le ſort du Roi d'Argos:
Un breuvage diſcret, ſuivi d'un plein repos,
Mettant le Philoſophe à l'abri du ſcandale,
Fit à ſes trois moitiés paſſer l'onde fatale.
Quoi! toutes trois? Le Monſtre! — Ah! ſoyez moins ſurpris;
Dix auroient même ſort, s'il en épouſoit dix.

(1) *Clytemneſtre.*

J'entends

J'entends déjà quelqu'un me dire avec colère :
« Singe de Juvénal, Cenſeur atrabilaire,
» Crois-tu, ſi notre ſiècle enfanta ces noirceurs,
» Que l'Encyclopédie ait perverti nos mœurs ?
» Déclamateur chagrin, raiſonne mieux ; écoute :
» L'homme en tout tems le même, eſt né méchant ſans doute.
» De tout tems on a vu la noire trahiſon
» Aiguiſer le poignard, ou verſer le poiſon ;
» Et, quoiqu'on nous ait dit des mœurs du premier âge,
» Le monde encor enfant n'en étoit pas plus ſage.
» Mais n'allons pas ſi loin chercher la vérité :
» Quand le François, nourri dans la férocité,
» Au meurtre, par honneur, inſtruit dès ſon enfance,
» Paîtri de préjugés, cuiraſſé d'ignorance,
» N'avoit que ſa valeur pour juſtice & pour loi,
» Tyran de ſes vaſſaux, s'armoit contre ſon Roi ;
» A la voix d'un Hermite, alloit avec ſa Belle,
» Pour laver ſes péchés, combattre l'Infidèle,
» On déſoloit la France en dévot aſſaſſin,
» Et pour notre ſalut nous déchiroit le ſein ;
» Étoit-il Philoſophe ? Et l'Encyclopédie
» A-t-elle de la Ligue allumé l'incendie ?
» Dans ces jours ſi cruels, ſuivis de jours ſi doux,
» Avoit-on plus d'honneur & de vertu que nous » ?

Peut-être : mais enfin, de quoi ſe glorifie
Ce ſiècle de molleſſe & de Philoſophie ?
Dites-moi : le François a-t-il un cœur plus franc,

Plus prodigue à l'État de ſon généreux ſang,
Plus ardent à venger la plaintive innocence,
Contre l'iniquité que ſoutient la puiſſance ?
Le François Philoſophe eſt-il plus reſpecté,
Pour la foi, la candeur, l'exacte probité ?
Où ſont-ils ces Héros, ces vertueux modèles,
Que l'Encyclopédie a couvés ſous ſes aîles ?
Cherchons, ſous les drapeaux de la gloire & de Mars,
Les rivaux des Nemours, des Gaſtons, des Bayards.
La pourpre des Harlais, jadis ſi révérée,
Du même éclat encor ſe voit-elle illuſtrée ?
Et quel Miniſtre enfin, près d'un Roi généreux,
Qui met tout ſon bonheur à voir ſon Peuple heureux,
Pour éclairer ſes pas d'un conſeil toujours ſage,
Dans les nobles projets où ſa vertu l'engage,
Pour vaincre tous les ſoins dont il eſt aſſailli,
Ne voudroit égaler ou d'Amboiſe, ou Sully ?

Ceſſons, par nos mépris, d'outrager nos ancêtres ;
Pour les leçons d'honneur, ils ſont encor nos maîtres,
Et leurs mâles défauts, de candeur revêtus,
Montroient plus de grandeur que nos foibles vertus.
Il eſt vrai, tant leur ame alors étoit groſſière,
Ils n'avoient point ſenti que l'homme eſt tout matière ;
Ils n'avoient point cet art d'égarer le bon ſens
Au labyrinthe obſcur des grands raiſonnemens,
Et, ſous le fard trompeur des brillantes maximes,
Donner même viſage aux vertus comme aux crimes !

De la Nature alors laiſſant parler la voix,
Ils cédoient, ſans rougir, à ſes plus ſaintes loix,
Ils aimoient les doux noms, & de fille & de mère,
Le frère n'étoit point étranger à ſon frère;
Et, par Philoſophie, un fils dénaturé,
Chez eux, dit-il jamais à ſon père éploré:
« Je ne dois rien à qui m'a donné la naiſſance:
» Ma vie eſt-elle un fruit de votre bienfaiſance?
» Preſſé de l'aiguillon d'une amoureuſe ardeur,
» Vous cherchiez le plaiſir, & non pas mon bonheur.
» Non, jamais vos bienfaits n'égaleront peut-être
» *La ſomme des malheurs attachés à mon Etre* (1).

Maintenant, rendez grace à ces nouveux Docteurs,
De l'humaine raiſon hardis réformateurs,
Qui nous applaniſſant un chemin pour bien vivre,
Ont banni la vertu trop difficile à ſuivre,
Et, ſans nous impoſer de pénibles efforts,
Pour nous guérir du vice, ont chaſſé les remords.
Que notre âge éclairé de leur ſage lumière,
Pour de ſi doux bienfaits, les aime & les révère;
Qu'avec honneur, par-tout, leurs oracles ſoient lûs;
Qu'ils ſoient enfin les Dieux de ceux qui n'en ont plus;
J'y conſens, mais je veux, libre dans mes hommages,
Placer mieux mon encens, & choiſir d'autres Sages.

(1) *Expreſſions empruntées à ces Déclamateurs lugubres qui ſe diſent Philoſophes.*

Si j'en ſens tout le prix, je veux, d'un ſi beau nom,
Honorer l'homme vrai, ſimple, équitable & bon,
Dont l'ame s'élevant à ſon Auteur ſuprême,
Hait le mal, fait le bien pour l'amour du bien même,
Qui, trouvant la vertu née au fond de ſon cœur,
Suit ce guide ſecret qui n'eſt jamais trompeur.

Le Sage qui m'eſt cher, & que ſeul je reſpecte,
S'en va-t-il arborer l'étendard d'une ſecte,
Et par-tout attirant la foule ſur ſes pas,
A la Philoſophie enrôler des ſoldats?
La piété par lui ſe voit-elle inſultée?
De peur d'être dévot, deviendra-t-il Athée?
Ira-t-il, chamarré de ſyſtêmes nouveaux,
Philoſophe empyrique, & fier de ſes tréteaux,
Sous le nom de Sageſſe exquiſe & raiſonnée,
Vendre aux ſots ébahis ſa drogue empoiſonnée?

On ne le verra point, par l'intrigue conduit,
Chercher des partiſans de réduit en réduit:
Il craint l'éclat, il fuit les partis, les cabales,
Vit paiſible & caché, loin des ſectes rivales;
Et s'inquiéte peu ſi la faveur du jour,
Vers l'un ou l'autre brigue a fait pencher la Cour,
Si, d'un commun effort, le Mortier & la Croſſe,
De l'Encyclopédie ébranlent le Coloſſe.

Il n'envîra jamais un poſte ambitieux,
Pour réformer l'État qui n'en iroit pas mieux:

Non qu'il ne lui fût cher de rendre heureux les hommes ;
Mais, de notre bonheur ennemis que nous ſommes !
Indulgens pour le mal, armés contre le bien,
Qu'un Dieu l'oſe entreprendre, un Dieu n'y pourra rien.

Le Sage, trop inſtruit qu'au règne affreux du vice,
On tenteroit en vain d'oppoſer la juſtice ;
Qu'on ſoumettroit plutôt un lion irrité,
Que de mettre aux méchans le frein de l'équité ;
Qu'il périroit cent fois martyr de leur furie,
Sans qu'il rendit ſa perte utile à ſa Patrie ;
Ne pouvant vivre, enfin, pour le bonheur d'autrui,
Va, plaignant les humains, vivre du moins pour lui :
Et, tel qu'un voyageur accueilli d'un orage,
Rencontrant, avec joie, une grotte ſauvage,
Y brave, en attendant que les Cieux ſoient plus doux,
L'injure de la pluie, & les vents en courroux ;
Tel le Sage, à l'abri des tempêtes civiles,
Loin de l'Iniquité, cette Reine des villes,
Trouvant dans ſa retraite, à l'ombre de ſes bois,
La paix, la liberté qui fuit la Cour des Rois,
D'un cours égal & pur voit s'écouler ſa vie,
Oublié des méchans, qu'à ſon tour il oublie.

M. CLÉMENT.

ÉPIGRAMME.

1778.

CE Dorilas, ſi long, ſi lent, ſi lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la Peinture en aveugle,
Et la Muſique comme un ſourd.
Ce Pédant à fâcheuſe mine,
De ridicule ſi bardé,
Dit avoir le ſecret des vers du grand Racine :
Jamais ſecret ne fut ſi bien gardé.

M. A**.

AUTRE.

J'AI vû chez Pigal aujourd'hui
Le modèle vanté de certaine Statue :
A cet œil qui foudroie, à ce ſouris qui tue,
A cet air ſi chagrin de la gloire d'autrui,
Je me ſuis écrié : ce n'eſt pas-là Voltaire !
C'eſt un Monſtre.... Oh ! m'a dit certain folliculaire,
Si c'eſt un Monſtre, c'eſt bien lui.

LA SATYRE DES SATYRES.

1778.

TANDIS que dans Paris le chien de la Satyre,
De ſa loge où les loix le tiennent renfermé,
Abboie avec fureur, dès qu'il eſt affamé
Contre l'homme à talens qui ſe permet d'en rire;
Tandis que de Néron, l'Apôtre diffamé,
En proſe tous les mois traduit avec génie,
Les vers faits par Piron contre l'Académie;
Et qu'aux bords du Lethé l'Aretin d'Argenteuil,
Réchauffant le venin de ſes rimes perverſes,
Décore vainement du burin de Longueil,
Le fatras triſte & froid de ſes Œuvres diverſes,
Qui ne firent qu'un pas de la preſſe au cercueil;
Moi qui devenu mûr ſous les glaces de l'âge,
N'ai que trop acheté par quatre-vingt hivers,
Le droit ſi dangereux d'être vrai dans des vers,
Plus indulgent, plus gai, je ne dis pas plus ſage,
De Zoïle à mon tour je peindrai les travers.

L'Europe vit un jour ſur les bords de la Seine,
Renaître avec éclat l'urbanité d'Athène;
La critique amuſoit nos eſprits délicats:
S'il émanoit du trône un édit inutile,
Si changeait à ſon gré les Marquis en Hylas,

Fontenelle à la Cour frédonnoit une idylle ;
On décochoit ſoudain le trait d'un vaudeville ;
Mais content de pincer, on ne déchiroit pas :
Malgré le Drame Anglois, & ſon bouillant Apôtre,
Cet âge qui n'eſt plus, en vaut, ſans doute, un autre ;
Non pas que tourmenté de regrets douloureux,
Vieillard triſte épouſant d'impuiſſantes colères,
D'un encens indiſcret j'aille enyvrer nos pères,
Pour le plaiſir malin de flétrir leurs neveux.
Tous ces ſarcaſmes vains, que de ſon banc poudreux
Lance contre ſon ſiècle un Caton de l'école,
Ne ſont aux yeux du goût qu'une froide hyperbole ;
On a vu de tout tems un troupeau d'Écrivains,
Intenter le procès à leurs contemporains :
Fréron regrette l'âge où Louis-le-Superbe
Noyoit les Hollandois pour punir un bon mot,
Préféroit au grand Bayle un rimailleur dévot,
Et faiſoit en public pour la gloire du verbe,
Perorer au gibet l'Orateur Huguenot :
Mais du tems de Racine on regrettoit Malherbe,
Et du tems de Malherbe on regrettoit Marot.
Prenons pour peſer tout des balances pareilles ;
Chaque âge a ſes Orphée, ainſi que ſes Midas ;
Seulement (& chacun peut en rire tout bas)
Nos Midas ſont fournis de plus longues oreilles.
Ces bâtards de Boileau, d'Ouvrages durs & plats
Infectent le Palais, & l'Égliſe & la Scène ;
Ils font du champ des arts l'étable d'Augias,

Qu'un fleuve de bons vers ne laveroit qu'à peine.
Je ne ſuis point Alcide, & mon bras du Héros
N'oſeroit copier les plus minces travaux;
Nettoyons cependant l'étable littéraire. —

Quel eſt cet Embryon dont l'air atrabilaire
Se décèle au travers de ſa fauſſe gaîté,
Et qui ſe croit l'appui de la Divinité?
C'eſt Sabbatier: ſon livre eſt dans ſes mains impures,
Livre où tous les Héros des trois ſiècles paſſés
Sont peints au naturel, par trois tomes d'injures;
Il marche l'air contrit, & les regards baiſſés:
« A tort, dit le Caffard, vos yeux ſont courroucés:
» Si j'ai parlé du Sage avec quelqu'amertume,
» Mon cœur n'adopte point tout le fiel de ma plume,
» L'intérêt des Beaux-Arts dicte ſeul mes arrêts;
» Pourſuivre un faux Grand-Homme à grands coups de ſifflets,
» Du bon goût dégradé c'eſt défendre la cauſe ». —
Que parles-tu de goût, Apprentif virtuoſe?
Ce Dieu, dans aucun tems, n'éclaira ton réduit;
Au ſein de l'indulgence en ſecret il repoſe;
Dans le jardin des Arts, ſi quelqu'un introduit,
Sans bleſſer ſon parfum, il y cueille une roſe;
D'un coup de ſa baguette à l'inſtant il dépoſe
Tous les Saints que ta plume a mis en Paradis,
Tandis que des damnés, que ta voix a maudits,
Sans redouter d'appel, il fait l'apothéoſe....

« Bravo, s'écrie alors d'un petit ton fiûté,
Un Boileau de vingt ans que le Clergé protège,
Qui lime avec Grosier un Journal avorté,
Et grimpé sur le dos du Pédant de Collége,
S'avance en clopinant vers l'immortalité :
» Mes traits, dit l'Écolier, sont inconnus peut-être ;
» Mais je tiens de mon père un nom dominateur,
» Dont l'Europe étonnée atteste la splendeur,
» Et ce nom suffira pour me faire connoître,
» Je suis Fréron. — En vain dans les champs de l'honneur,
» Je combats à côté de l'Abbé *des trois âges* ;
» A quel titre ose-t-il du haut de sa grandeur,
» Apprécier l'Europe & juger ses Ouvrages ?
» Vous avez sagement reprimé sa hauteur,
» Qu'il prenne en ses écrits un ton moins dogmatique,
» Et me laisse à mon gré régir la république,
» Dont mon père en mourant m'a nommé dictateur ».
Le Fréron, non sans peine, acheva sa tirade ;
Blessé dès le berceau de la main du guerrier,
Qui créa l'Écossaise avec la Henriade,
Du coup qui fit périr son père tout entier,
Le jeune Aliboron étoit encor malade ;
Plein de fiel cependant contre le Sabbatier,
Au Prêtre par derrière, il lâche une ruade,
Que celui-ci lui rend en brave Chevalier.

Le Précepteur Clément, un pied hors de la fange,
Du duel, en riant attendoit le succès,

Prêt à le consigner dans son Journal François,
Journal qu'on lit en France à-peu-près comme au Gange:
« Quand, dit-il, sur la scène un Auteur est monté,
» Jusqu'à la fin du Drame, il doit garder son rôle.
» Un Atlas par des nains ne peut être imité,
» Sur-tout quand il soutient le Ciel sur son épaule.
» Vous avez vu les nains, vous allez voir Atlas. —
» Le Parnasse agité de guerres intestines,
» Attendoit qu'un Héros réparât ses ruines;
» Foible alors, & jetté dans le rang des Soldats,
» J'adressois, le matin, une Épître à Voltaire:
» Le soir, je déchirois sa tête octogénaire,
» Dans un pamphlet obscur que l'on ne lisoit pas;
» Mais enfin dégoûté de n'être qu'un sectaire,
» Je tentai pour moi seul le hasard des combats;
» L'état où je vivois n'avoit point de Monarque,
» (Du Peuple des Auteurs tel est le droit sacré)
» Ne pouvant le régir, je m'en fis l'Aristarque;
» Le Dieu du Goût m'ouvrit son Temple révéré,
» Et ma voix de son sein bannit l'Hérésiarque,
» Que j'y vis à genoux, sans l'avoir inspiré.
» Dellile, en ce tems-là, se croyoit un grand homme,
» Parce qu'on vit sa Muse en jolis Madrigaux,
» Paraphraser les vers de l'Homère de Rome;
» Le Mierre avec candeur exaltant ses travaux,
» Défioit humblement la critique jalouse
» De censurer son Tell, couronné dans Schaffouse,
» Et se louoit lui-même en louant ses Héros;

» Impunément, Dorat le Poëte à l'eau roſe,
» Provoquant le beau ſexe à ſon apothéoſe,
» Débitoit dans Paris ſes vers & ſes pavots;
» Je briſai tous ces Dieux avec leurs piedeſtaux.
» Voltaire dans Ferney balançoit ma victoire;
» Mais ſa chûte bientôt mit le comble à ma gloire....
» C'eſt pour lui dérober la gloire de vingt vers,
» Qu'on me vit compiler vingt volumes divers:
» Peut-être il redouta que ma plume hardie
» Ne lançât contre lui quelqu'Encyclopédie,
» Et la crainte avança ſa deſcente aux enfers. —

» Ton cerveau, cher Ami, me ſemble un peu malade,
Dit alors au Pédant le hibou d'Argenteuil,
» Si quelqu'un petit lutter contre la Henriade,
» C'eſt le Pope François qui fit la Dunciade:
» Dans mes notes un jour je le dis ſans orgueil;
» Parlez, connoiſſez-vous mon chant de l'ambaſſade »?
Clément à ce défi chancelle en ſon bourbier;
Il ne s'attendoit pas à pareille ruade,
(Car enfin tout Zoïle eſt fier ſur ſon fumier)
Il méditoit déjà la plus vive apoſtrophe;
Mais à ſouper chez lui, le ſoir même invité,
Il n'oſa du vilain hâter la cataſtrophe,
Et quoiqu'il le haïſſe autant qu'un Philoſophe,
Sa faim très-prudemment réprima ſa fierté.
Paliſſot de Clément voyant le long ſilence,
Donne un nouvel eſſor à ſa vive éloquence:

« Vous

« Vous ſavez qu'au berceau je bégayai des vers ;
» Dès-lors j'occupai ſeul la muſe de l'hiſtoire,
» Et je fixai ſur moi les yeux de l'Univers :
» Le Franc ſeul en ce genre a partagé ma gloire ;
» Ainſi que Patouillet, l'Orateur des déſerts,
» Et frère Caveyrac d'odieuſe mémoire. —
» Jean-Jacque, Helvetius, Diderot & Duclos,
» Tramoient depuis longtems une ligue infernale,
» Pour ramener l'Europe à ſon premier cahos ;
» La fureur de penſer gagnoit les Tribunaux ;
» La tolérance même aux États ſi fatale,
» De vingt Rois ſur le trône attaquoit le repos :
» Il falloit prévenir d'affreuſes cataſtrophes,
» Le monde alloit périr. — Je fis *les Philoſophes* ;
» Ce Drame, je le ſais, par François tant loué,
» Dans Paris déſormais ne peut être joué ;
» Il eſt fait pour tomber ſans brigues ni manœuvres :
» Le froid, dit-on, le tue auſſi bien que mes œuvres.
» N'importe ! il fait époque, & nos doctes Pétau
» Iront, n'en doutez point, dater de ma parade,
» Comme un Grec eût daté de ſon Olympiade :
» C'eſt le ſort d'un Ouvrage où tout paroit nouveau,
» Des décrets contre Henri, lancés par la Sorbonne,
» De la farce d'André ſur le ſort de Lisbonne,
» Et des doctes Sermons du Capucin de Pau.
» Toutefois en jouant nos Sages ſur la ſcène,
» J'excitai le mépris encor plus que la haîne :
» Cet affront imprévu fit changer mes deſſeins ;

» Pope dans un Poëme, où régnoit l'ironie,
» Avoit couvert d'opprobre un Peuple d'Écrivains,
» Dont il avoit longtems ſouffert la calomnie :
» Je lui volai ſon plan, mais non pas ſon génie ;
» La Dunciade alors parut ſur l'horiſon ;
» Les bons mots des cafés contre le vieux Fréron
» Y parurent traduits, mais en proſe rimée ;
» J'y fis voir Marmontel, qui broutoit du chardon,
» La Muſe de le Mierre en hibou transformée,
» Et d'Arnaud à genoux près du cul de Manon.
» Là, je pèſe avec ſoin toutes les renommées ;
» Là, Colardeau, Raynal, Diderot & Thomas,
» Placés dans mon miroir ne ſont que des pygmées :
» Tandis qu'un grand le Brun, qui reſſemble à Midas,
» Un François en tout tems ſi fameux dans l'hiſtoire,
» Un Aubert.... (par pudeur je ne me cite pas)
» Écraſent l'Univers du fardeau de leur gloire ».

Tel fut de Paliſſot le récit importun.
Mon Bavius après mit un frein à ſa langue ;
Clément s'en réjouit, car le Pédant à jeun,
Attendoit pour ſouper la fin de la harangue.
Nos beaux-Eſprits, enfin, s'apprêtent à partir,
Mais déjà de l'enceinte ils ne peuvent ſortir :
Tandis que vers l'étable ils tenoient leur ſéance,
La fange ſous leurs pas ruiſſeloit à grands flots,
Et le fiel autour d'eux s'aſſembloit en monceaux.
Ils veulent s'élever ſur cette vaſe immenſe ;

Mais chacun ſe conſume en efforts ſuperflus,
Au fond du noir bourbier leur poids les précipite :
La pitié parle alors à mes ſens éperdus,
Je fends pour les ſauver les fanges du Cocyte,
Je m'approche, je parle .... ils n'étoient déjà plus.

Quel eſt ce jeune Athlète, échappé du naufrage,
Que je vois de la rive approcher à la nage ?
Ah ! c'eſt toi, cher Gilbert, ſinge d'Aliboron,
Toi, qui par tes talens fait pour avoir un nom,
Encelade nouveau, crus dans ta phrénéſie,
Eſcalader le Ciel de la Philoſophie,
En vers Alexandrins dédiés à Fréron ;
Je ne te confonds point avec la populace,
Qui des vallons du Pinde habite le bourbier,
L'antique Mœvius, le Jéſuite Garaſſe,
Linière, Paliſſot, Caron & Sabbatier ;
Dans tes vers quelquefois le génie étincelle ;
Mais ton Apologie, enfin, n'eſt qu'un libelle.
Va, ne t'exerce plus dans ces vains pugilats,
Dans l'art de manier le fer de la Satyre,
Art qui ſert de talent à ceux qui n'en ont pas :
La médiocrité ſeule a le droit de nuire ;
Le mauvais goût, ſuivant ſon naturel félon,
Écrit mal, & punit quiconque ſait écrire ;
Mais le génie eſt juſte & n'a point d'aiguillon.

A toi, maître Linguet, tu fermeras la marche ;

Toi, dont le fiel inonde, & la proſe & les vers;
Toi, que les Aretins de ce ſiècle pervers,
D'une commune voix nomment leur Patriarche!
Tu t'écartes en vain du bourbier d'Augias,
Au flot qui te pourſuit tu n'échapperas pas;
Malgré le ſot orgueil, dont je te vois repaître,
Approche, en mon miroir tu vas te reconnoître:
En tout genre d'abord ardent à t'eſſayer,
Tu briguas, mais en vain, des ſuccès éphémères:
Tous tes livres morts nés ruinent leurs Libraires;
Tu travaillas dix ans à te faire oublier;
L'intérêt t'ouvre alors la carrière oratoire,
C'eſt-là que mendiant des cauſes d'apparat,
Et jouant en Rhéteur le rôle d'Avocat,
A l'aide d'un bon mot tu plûs dans un mémoire;
Tes clients à ton nom donnèrent de l'éclat:
D'Aiguillon même un jour, ſans doute, te fit accroire,
Que tu faiſois ſous lui quelque bruit dans l'État;
Mais le bruit dans les Arts ne fut jamais la gloire;
Aux annales des Grecs ſi Zoïle eſt cité,
Pour avoir fait jadis des factums contre Homère;
Aux ſeuls Pédans du tems ſa mémoire fut chère,
Et l'opprobre la ſuit dans la poſtérité. —
Dans ces vers, ô Linguet! ton arrêt eſt porté;
Pourſuis, que l'Arétin te prête ſon cyniſme,
Brebœuf ſon ſtyle enflé, Gilbert ſon Égoïſme,
Et le froid Paliſſot ſa peſante gaîté.
Toi, qui n'inventas rien, fais la guerre au génie,

Du haut de ton grenier ſiffle l'Académie,
Inſulte froidement la cendre de Colbert,
Prouve aux vils ennemis de la Philoſophie,
Que l'Europe a grand tort d'admirer d'Alembert.
De la Seine au Volga les ſots pourront te lire;
Cher, peut-être, au Clergé qui ne ſait que proſcrire,
Mais de l'homme de bien juſtement rebuté,
Et par les ſouverains que trouble ton délire,
Puni de tems en tems, mais non perſécuté,
Banni de ton pays que tu pouvois inſtruire,
Sans amis, ſans aſyle & ſans célébrité,
Tu mourras, du Libraire à peine regretté. —
Tel eſt le terme affreux où conduit la Satyre. —

Enfin j'ai nettoyé l'étable d'Augias:
Au ſéjour embelli par l'ombre de Virgile,
La mienne déſormais deſcendra plus tranquille
J'ai vengé ma Patrie, & ne m'en repens pas.
Modernes Arétins que je viens de proſcrire,
Laiſſez-là, croyez-moi, le fouet de la Satyre,
Ou, ſi dans ſon courroux, le Mentor des Neuf-Sœurs,
Vous a prédeſtinés pour rimer des noirceurs,
Annobliſſez du moins le talent de médire;
Laiſſant dans leur oubli vingt Écrivains divers,
Dont le crime eſt d'avoir une gloire équivoque,
N'épouſez pas contr'eux la rage d'Archiloque,
C'eſt le fier Juvenal, le fléau des pervers,
Dont l'ombre de nos jours mérite qu'on l'évoque;

Donner aux mœurs qu'on bleſſe un aſyle en ſes vers,
Émouſſer ſous le dais le fer du deſporiſme,
Égorger ſur l'Autel le Dieu du Fanatiſme,
C'eſt rendre la Satyre utile à l'Univers.

M. G**.

ÉPIGRAMME CONTRE V***.

CET Écrivain ſec & vorace,
Veut, pour remplir ſeul le Parnaſſe,
Anéantir tous les Auteurs,
Tant Poëtes que Proſateurs.
Tel le plus fou des Empereurs,
Décapitoit avec audace
Tous les Hercules des Sculpteurs,
Pour mettre ſa tête à la place.

PIRON.

AUTRE.

CE Jeune-homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous aſſure:
Car, en dépit de la Nature,
Il s'eſt fait Poëte & Marquis.

M. R**.

LE GÉNIE VENGÉ.

1780.

TANDIS que, par les vents élancé vers ſes rives,
L'Océan dans nos ports tient nos Flottes captives ;
Que, des mers de Cadix, menaçant l'ennemi,
D'Eſtaing tient à ſes pieds ſon tonnerre endormi ;
Qu'enchaîné dans les Cours, le Démon des nouvelles,
Sur le ſort des États, eſt ſans voix & ſans aîles ;
Et quand, par ſes frimats, arrêtant nos ſuccès,
Novembre aux Nations ſemble apporter la paix,
De la paix au Parnaſſe apportons le ſilence.
Oſons de la Penſée aſſeoir l'indépendance,
Et de tout ſon empire où règnent les Talens,
Ainſi que de la terre, extirper les tyrans.

Et ſi le Ciel, en moi, ne mit point cette flâme,
Qui forme le Génie, & qui ſeule en eſt l'ame,
Archiloque ! c'eſt toi que j'invoque en ces vers ;
Viens de nos vils griffons châtier les travers ;
Viens, prends pour les guérir de l'orgueil qui les berce,
Le fouet de Juvénal, & l'aiguillon de Perſe ;
Viens poindre, viens frapper ces Luciens bâtards,
Flétrir leur front ſtupide, & vengeur des Beaux-Arts,
Diſperſant, à grands coups, cette inſolente race,
Devant toi pour jamais en balayer la trace.

Si Deſpréaux jadis, en ſes écrits piquans,
N'eût pincé, repincé les Cotins de ſon tems;
Si de ces lourds Frélons écraſant la vermine,
De leur morſure immonde, il n'eût vengé Racine;
Quelle nuit de ſon ſiècle enveloppoit les yeux!
Du faux Goût, dans la France, Apôtres odieux,
On les vit, de la ſcène étouffant les merveilles,
Aux Pradons en crédit immoler les Corneilles.
Le Mérite éclatant fut proſcrit, outragé;
Par leur ſombre manœuvre, on vit le Préjugé,
Promenant, à la laiſſe, une tourbe d'eſclaves,
Accabler la Raiſon de ſes lourdes entraves,
Tourmenter le Génie, &, comme un feu brûlant,
Deſſécher, devant lui, les germes du Talent.

Mais le Tems eſt un Dieu qui venge le grand homme;
Il plane, & de l'Envie engloutit le fantôme:
Et quand l'affreux Zoïle, aux bords du Phlégéton,
Gémit, le cœur rongé des ſerpens d'Alecton,
Le Chantre des combats, vainqueur de ſes outrages,
Dans l'éclat de ſa gloire affermi par les âges,
Voit, le front couronné de lauriers immortels,
L'encens des Nations fumer ſur ſes Autels.

Toutefois c'eſt envain qu'on vengea le Mérite;
Le Tems n'a pas détruit cette engeance maudite:
Et depuis trois mille ans, la race d'Anitus,
Hydre infeſtant les Arts, les Talens, les Vertus,

Que ſans ceſſe on écraſe, & qui renaît ſans ceſſe,
Vit & pullule encor au marais du Permeſſe.

C'eſt-là qu'un Marſyas défie un Apollon;
Là, tenant à la fois, ſous un ſceptre de plomb,
Le Génie en tutelle, & la Raiſon captive,
Desfontaine alluma cette guerre offenſive;
On vit trente Rhéteurs, Écrivains embryons,
Au Mévius François vendre leurs paſſions;
Le Public révolté fut, dans mille Brochures,
Contraint, par Privilége, à lire mille injures:
Un ſot ne voulut plus être un ſot ignoré.

Du rôle d'Ariſtarque, un Pédant enyvré,
Vient, la Marotte en main, réformer le Parnaſſe,
Catéchiſer Tibulle, & régenter Horace:
Le plus mince Écrivain s'érige un Tribunal;
Et, nouveau Pédagogue en un nouveau Journal,
Imitant du Baudet l'inſolente bravade,
Au Lion de la fable alonge une ruade.
Le Barreau, le Théâtre, & la Chaire, & les Mœurs,
Tous les Arts ſont en proie à ſes folles humeurs:
On diroit qu'un Lutin, ennemi du Génie,
Soufflé dans tous les cœurs cette Fréromanie.
Si je diſois combien l'on trouve dans Paris,
Et de Frondeurs à gage, & de Frippiers d'écrits,
D'Auteurs, par numéros, de feuilles Éphémères,
De Therſites hautains, d'Éperviers Littéraires,

De plats Verſifaiſeurs, platement exaltés,
De Gazetiers-priſeurs, Tabarins bien rentés:
Certes, j'aurois plutôt, paſſant par l'étamine
Les écrits vermoulus de l'homme à lourde mine,
Compté combien de fois, pendant quarante hyvers,
Ce robuſte forçat, fameux par ſes travers,
Ce tyran du Génie, écumeur du Permeſſe,
Des forfaits de ſa plume a fait gémir la preſſe.

Mais ici, dans la rixe, un Athlète apparoit,
Devient maître d'Eſcrime, & ſaiſit le fleuret;
C'eſt lui qui, des talens Cenſeur impitoyable,
Dans ce fameux procès, eſt l'Avocat du Diable;
Et qui, ſavant dans l'art de claſſer les erreurs,
Par ordre alphabétique, abboya les Auteurs.

J'entends certains Prôneurs, amoureux de ſornettes,
Qui de ſon eſprit gauche exaltent les bluettes,
Et changeant ce Garaſſe en un autre Paſcal,
Font un grand Écrivain d'un plat original.
Mais le ſinge d'un Juge, endoſſant la ſimarre,
En eſt-il moins un ſinge, & riſible & bizarre?
Et moi qu'on ne vit point m'éblouir d'un rabat,
Moi qui ſais l'aiguillon qui le pouſſe au combat,
Je ris, quand je le vois, comme un autre Lucile,
Vomir, ſur les écrits, les vapeurs de ſa bile,
Soumettre à ſa lunette, & la proſe & les vers,
Et coudre, en ſes arrêts, le bon ſens à l'envers:

Que dis-je? convertir, par un abus étrange,
La louange en mépris, le mépris en louange,
Canoniſer Berthier, foudroyer Diderot,
D'un ſot faire un grand homme, & d'un grand homme un ſot;
Et prenant tour-à-tour la palme & l'étrivière,
Couronner Jean Fréron, & fuſtiger Voltaire.

Arrête, eſprit fougueux, bruyant Confédéré,
Et modère un moment ton zèle immodéré;
Dis-moi ſur quel écrit, d'une balance libre,
Ta main, ſans trébucher, a tenu l'équilibre?
Ton livre a-t-il un trait, de couleurs aſſorti,
Qui ne ſoit par un autre auſſi-tôt démenti?
Veux-tu, la trompe en main, au Temple de Mémoire,
Des enfans d'Apollon préconiſer la gloire,
Et juſtement épris de ſon livre immortel,
Au tendre Fénélon y dreſſer un Autel?
C'eſt un devoir ſacré que la raiſon commande,
Et je vais, ſur tes pas, y portant mon offrande,
De quelques grains d'encens, brûlés en ſon honneur,
Acquitter le plaiſir qu'il a fait à mon cœur.
Mais veux-tu, plus hardi, d'une main téméraire,
Appoſer ſur ſon front la couronne d'Homère?
C'eſt ici qu'Apollon réprouve tes avis:
Et du fond du trépied, dans le ſacré parvis,
J'entends la voix du Dieu, troublant l'apothéoſe,
Te crier qu'il n'eſt point de Poëmes en proſe.

Ainſi donc, à ſes yeux, l'un eſt blanc, l'autre eſt noir:
La férule, en ſes mains, ſuccède à l'encenſoir;
Et toujours un arrêt, ou ſévère, ou propice,
Fait grimacer le Goût, & broncher la Juſtice.

C'eſt une loi d'État, parmi nous en vigueur,
Qu'un homme ſans génie a le droit d'être Auteur;
Que maçonnant, ſans art, un livre abécédaire,
Il peut impunément ruiner un Libraire:
Et l'on voit le Marchand, à bon droit courroucé,
Maudiſſant, mille fois, l'Auteur par A, B, C,
Chez l'Épicier du coin envoyer le libelle,
En cornets bien roulés, habiller la canelle.

Pourquoi tant d'Écrivains à l'oubli condamnés?
Tant de pères vivans de tant d'enfans morts-nés?
Quel eſpoir les ſéduit? Quel Démon les captive?
Quel Démon, diſoit l'un! il faut bien que je vive.

Ainſi l'on ne voit plus, dans l'attelier des Arts,
Que légions de rats, & grouppes de léſards:
Leur ſouffle empoiſonné flétrit les renommées.
Le Parnaſſe, envahi par d'inſolens Pygmées,
N'eſt plus que le ſéjour des rauques beaux-eſprits,
Où Chapelain encor auroit le premier prix.
Ces Docteurs pointilleux ſèment la zizanie;
Le ſcalpel à la main, diſſèquent le Génie,
Et veulent qu'abaiſſant ſon vol audacieux,
Comme eux il penſe, écrive, & qu'il rampe comme eux.

Pour

Pour ſervir leurs deſſeins, tout devient légitime ;
La ſcience eſt folie, & la ſageſſe eſt crime :
Si l'un inſulte en proſe, & ſe fait imprimer,
L'autre, malgré Minerve, en jappant veut rimer.
Celui-ci devenu, par un deſtin contraire,
D'émule de Gerbier, Pirate Littéraire,
Lance, pour brigantins, ſes cahiers impoſteurs,
Viſe, attaque, pourſuit, détrouſſe les Auteurs.
Rien n'échappe à la plume, au grappin du corſaire :
Le Héros trépaſſé de la horde ſectaire,
Semble élever encor, dans le ſacré vallon,
Son front cicatriſé des flêches d'Apollon :
Zoïle qui, pour nuire, eſt, en ſa folle audace,
Cent fois plus acharné qu'un barbet qu'on agace,
Et cent fois, ſur Homère ardent à s'élancer,
Ronge ſon piedeſtal qu'il ne peut renverſer.

Pour fêter ces Midas, & groſſir leur cohorte,
Gilbert, d'un front d'airain, Gilbert, de porte en porte,
S'en va corner ſes vers ; ayant, en ce métier,
Colletet pour exemple, & Boleau pour croupier ;
Et Prédicant gagé, que l'intérêt anime,
Vend, a deniers comptans, ſa haine & ſon eſtime.

Oh ! ſi les Arts, en France, avoient un Tribunal
Pour juger les Grimauds qui les jugent ſi mal,
Combien de vils Cenſeurs, d'Écrivains polémiques,
De Faiſeurs de Romans, de Plans économiques,

Vont, la tête levée, & bravant le mépris,
A la Ville, à la Cour, font courir leurs écrits,
Qui, la rame à la main, ſillonnant l'onde amère,
Feroient, devant Toulon, voguer une galère!

Le talent eſt de faire, & non pas de juger.
Tous ces beaux Correcteurs qu'il faudroit corriger,
Aux enfans d'Apollon apportent des entraves,
Et d'un Peuple penſant, font un Peuple d'eſclaves.
Le Sage a le vrai ſeul pour guide & pour fanal;
Le vrai fait le Génie, & l'éloquent Raynal,
De ſon priſme divin colorant ſon Ouvrage,
Va, juſques dans mon cœur, arracher mon ſuffrage.

Mais qu'un ramas d'Auteurs, d'un ſtylet apprêté,
Pèſent ſur le Génie, à leurs pieds garotté;
Et veuillent follement conduire, en leur carrière,
Malebranche à la main, Corneille à la liſière;
Qu'un Rimeur, emporté par l'inſtinct qui le perd,
Dans ſes vers furibonds, inſulte à Saint-Lambert;
Et nain de l'Hélicon, monté ſur des échaſſes,
A ceux qu'il n'entend point, oſe aſſigner des places?
Qu'un fils de Loyola, qu'un Brouillon clandeſtin,
Caché ſous le bonnet qu'avoit porté Rollin,
Abboyeur en ſous-ordre, & Compagnon feuilliſte,
Lève & faſſe claquer le fouet de Journaliſte?

O! j'eſtime bien plus ce Ruſtre baſané,

Qui ſoumet à la bèche un ſol abandonné,
Et fait germer le grain, dont la ſaveur heureuſe
Ranime du courſier la fougue impétueuſe;
Qui va dans les forêts, armé d'un large fer,
L'Été couper le bois qui me chauffe l'Hyver,
Ou qui vient de ma route, à grands coups de maſſue,
En cailloux incruſtés, parqueter l'étendue,
De ſon cœur ſimple & droit ſuit l'inſtinct aſſuré,
Et qui dort au Sermon que lui fait ſon Curé:
Citoyen, en tout tems, utile à la Patrie,
En tout tems il la ſert, & jamais ne l'ennuie.

Faut-il, pour dernier trait, & d'un coup de pinceau,
Du hargneux Satyrique achever le tableau?
Suivez-le dans ſon antre, où ſon démon le guide.
Sur un écrit naiſſant il porte un œil avide;
Son pouls eſt en déſordre, & ſon cœur agité.
Comme on voit un hibou, frappé de la clarté,
Sous un épais ſourcil, où la flamme étincelle,
Rouler obliquement une louche prunelle,
Et d'un cri déſaſtreux ſoudain remplir les airs:
Tel vous verrez ſoudain, de l'empire des vers
Le Cerbère, atterré d'un rayon de lumière,
Par ſes bonds convulſifs, exprimer ſa colère;
Et ſoulageant ſon cœur que le mérite aigrit,
Hurler, en forcené, ſur un fatal écrit.

Archimède nouveau, fils aîné d'Uranie,

D'Alembert ! c'eſt ainſi que les traits de l'envie
Ont, juſques dans tes mains, ébranlé ton compas :
Mais pardonne, il eſt beau d'éclairer des ingrats ;
Et ce globe étonné dont tu traças l'orbite,
Eſt le livre immortel où ta gloire eſt écrite.

Quand les feux du midi, ſur les ailes des vents,
Ont brûlé l'herbe tendre, & deſſéché les champs ;
Si l'Aurore, au matin, nous verſe la roſée,
La terre qui languit, en eſt fertiliſée.
Des ſillons imbibés les humides canaux,
Vont porter la fraîcheur aux pieds des végétaux ;
Le gazon ſe ranime, & le jour voit éclorre
L'émail éblouiſſant de Palès & de Flore :
La roſe qui n'attend qu'un rayon de ſoleil,
Aux baiſers du Zéphyr ouvre ſon ſein vermeil.

Ainſi, des préjugés diſſipant l'influence,
On voit fleurir les Arts, aux beaux jours de la France,
Quand du Prince éclairé les regards bienfaiſans,
Près de ſon trône auguſte, appellent les talens.
Réaumur & Franklin, apportant la lumière,
Lèvent l'épais rideau qui couvroit la matière :
Au ſecteur de Clairaut, le globe aſſujetti
Soumet ſes flancs glacés, & ſon pôle applati :
Bouguer, un tube en main, ſur le front des étoiles,
Montre au fils de la mer le chemin de ſes voiles :
Le Pline de Montbar, Condillac, Monteſquieu,

Me font connoître l'Homme, & la Nature, & Dieu:
Rouſſeau, du cœur humain éclairant le dédale,
Dans ſa mine profonde, a creuſé la morale:
Et quand du grand Rameau les ſublimes concerts,
Ici, m'ouvrent les cieux, là, m'ouvrent les enfers,
Tous les Arts, à la fois, étalent leur magie:
Vanloo donne à la toile, & le ſouffle, & la vie:
Bouchardon, dans la fonte, anime le métal;
Et le marbre eſt vivant ſous la main de Pigal.

Un Eſchile nouveau, s'emparant de la ſcène,
D'un cothurne plus ſombre a chauſſé Melpomène:
Molière a vu Regnard, Deſtouches & Piron,
Dérober, dans ſes mains, ſon maſque & ſon crayon:
Bernis, ſur un luth d'or, monté pour les Horaces,
A chanté les ſaiſons, les heures & les graces:
Au noir perſécuteur, caché ſous un manteau,
Voltaire, en mille écrits, arrache le couteau;
Et d'un coup de ſa plume, avec un ris-cauſtique,
Aſſourdit, en paſſant, le frélon qui le pique.

Anglois, baiſſez le front; vous, Grecs; & vous, Romains:
L'Univers voit en lui le plus grand des humains.
Homme étonnant! dis-nous quel art, quelle magie
Répand, ſur tes écrits, la flamme & l'énergie?
Apprends à tes rivaux par quels charmes vainqueurs,
Captivant à la fois les eſprits & les cœurs,
Ton génie a conquis le ſceptre des Orphées.

Tu ſçus, dans tous les Arts, mériter des trophées ;
Et ta main, jeune encore à quatre-vingts hyvers,
Sçut encor moiſſonnier des lauriers toujours verds.

Sous le poids de ſa gloire, ô douleur! il ſuccombe :
Les Beaux-Arts éplorés gémiſſent ſur ſa tombe ;
Et l'Envie, accourant par un dernier effort,
Vient troubler, à grands cris, le ſommeil de ſa mort.

Bienfaiteurs des humains ! voilà votre partage,
Des honneurs, des affronts, le triomphe & l'outrage :
Mais, comme un trait de feu, du ſein des préjugés,
La Vérité s'élève ; & vos droits ſont vengés.
Eh ! qu'importent les tems, les mœurs & la Patrie ?
On inſulte à vos noms ; l'Univers les publie :
Et vos ſages écrits, en cent lieux répandus,
Vont, dans les cœurs des Rois, réveiller les vertus.

Le Salomon du Nord, que la gloire environne,
Forme vos nourriſſons, à l'ombre de ſon trône ;
Et Monarque à la fois auſſi juſte que grand,
Joint la palme du Sage, au fer du Conquérant,
Aux vautours de Thémis arrache leur victime,
Et relève, en pleurant, le pauvre qu'on opprime !
Joſeph, chez les Germains, ſans faſte, ſans flatteurs,
Foule aux pieds la molleſſe, & régne par les mœurs :
Sous la zône Cimbrique, un nouveau Triptolème
Met le ſoc en honneur, & s'honore lui-même.

A Lisbonne, à Madrid, on entend vos leçons ;
Je vois le Fanatiſme éteindre ſes tiſons.

Toi, dont la main ſoutient, du haut de la Ruſſie,
Un ſceptre qui s'étend ſur l'Europe & l'Aſie,
Orné par tes vertus, ton génie & tes loix,
Le trône où tu t'aſſieds eſt l'école des Rois.
L'humanité, les mœurs, les arts, la tolérance,
Rendent tous les humains heureux ſous ta puiſſance ;
Et tes vaſtes bienfaits, franchiſſant tes États,
Vont te gagner les cœurs, où tu ne règnes pas.

Cependant Romanzof fait gronder ton tonnerre ;
L'Orient retentit du clairon de la guerre ;
Le Danube éperdu revoit, en frémiſſant,
Ton Aigle impétueux fondre ſur le Croiſſant.
Mais déjà, ſouriant à la terre éplorée,
Catherine eſt pour elle une nouvelle Aſtrée ;
Et ſa main, déſarmant ſes valeureux Guerriers,
Unit Minerve à Mars, & l'olive aux lauriers.

Numa, père des Loix, Titus & Marc-Aurèle,
Ainſi ſe ſont couverts d'une gloire immortelle.
La paix, la bienfaiſance, & non pas les exploits,
Sont les vertus du trône, & forment les grands Rois.

Le Boſphore eſt calmé ; les Aigles déchaînées,
Qui couvroient de leur vol cent ville conſternées,

Sur leurs foudres éteints, dorment en Orient.
L'homme a repris ſes droits; & je vois l'Inſurgent
Briſer du Deſpotiſme, & le ſceptre & le glaive.
Aux champs Américains, la Liberté s'élève,
Du triple Léopard écraſe la fierté,
Poſe, ſur un trident, ſon bras enſanglanté;
Et, le front couronné des voiles d'un navire,
Étend, ſur l'Univers, ſa gloire & ſon empire.

Voilà donc ton ouvrage, & voilà tes bienfaits,
O LOUIS! jeune Lys, adoré des Français,
Qui, montrant chaque jour, tes bontés ſouveraines,
Pour empire as le monde, & les cœurs pour domaines;
Toi, qui rends à nos vœux le dernier des Henris.

Tel que l'aſtre éclatant du céleſte lambris,
Ranimant à la fois le ciel, l'onde & la terre,
Fier & majeſtueux, s'élève en ſa carrière:
Tu ſçus, dès ton Aurore, à ta puiſſante voix,
Reſſuſcitant les Mœurs, l'Abondance & les Loix,
Couvrir ton jeune front des rayons de la gloire;
Et l'éloge des Rois eſt déjà ton hiſtoire.

M. GUYÉTAND.

FIN.

BRITISH MUSEUM 19 JY 77